







PHILIP. HECQUET D. REG. ET ANCIEN DOIEN DE LA FAC. DE MED. DE PARIS.

Né à Abbeville le 11. Fev. 1661. et Mort à Paris le 11 Avril 1737.

Dans son art il n'oublia rien
Pour sonder à fond la nature ;
Mais la Science du chrestien
Lui parut toujours la plus sure.
A ces deux traits, Lecteur, augure
Qu'il fut grand Medecin mais plus homme de bien.

Belle pinx. *J. Daull.*

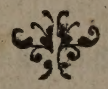
LA MEDECINE, LA CHIRURGIE ET LA PHARMACIE DES PAUVRES:

Par feu M. PHILIPPE HECQUET, *Docteur Régent, & ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.*

Avec la Vie de l'Auteur, contenant un Catalogue raiſonné de ſes Ouvrages.

Dédié à la Faculté de Médecine de Paris.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez la Veuve ALIX, rue Saint Jacque, au-deſſus de la rue des Noyers, au Griffon.

MDCCXL.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

Beatus qui intelligit ſuper egenum & pauperem. Pſ. 40.

Heureux celui qui ſçait diſcerner le miſerable pour le ſoulager.



A MESSIEURS LES DOYEN ET DOCTEURS REGENS de la Faculté de Médecine de Paris.



ESSIEURS

J'ai l'honneur de vous présenter un Ouvrage entrepris en faveur des Pauvres, par feu M. Hecquet,

Docteur Régent & ancien Doyen de la Faculté. Cet Ouvrage ſera pour la poſtérité une preuve bien édifiante de la tendreſſe que ce ſçavant Médecin a toujours eûe pour les Pauvres. Vous le ſçavez, MESSIEURS, *il les portoit dans ſon cœur; tout lui paroiſſoit facile lorſqu'il s'agiſſoit de leur être utile, & l'ardeur qu'il avoit à les ſervir, le faiſoit même quelquefois deſcendre dans des détails que la ſcience orgueilleuſe traite de petiteſſe, mais dont les yeux de la foi & même de l'humanité connoiſſent tout le prix.*

Ce fut chez vous, MESSIEURS, *qu'il apprit à ſervir utilement cette partie des hommes qui ne ſont ordinairement malheureux que parce qu'ils ont beſoin des ſecours des autres. Il entra dans la Faculté avec ces heureuſes diſpoſitions d'eſprit & de cœur, qui font ſaiſir avidement le bon & le*

vrai par-tout où il ſe trouve. Quels hommes ſe préſentérent alors à ſes yeux ! Que d'exemples, que de modèles à ſuivre ! Car ſans parler des Durets, des Bailloux, des Fernels, des Simon Pietres, & tant d'autres noms reſpectables : Que d'exemples vivans ne trouva-t-il pas dans une Compagnie qui paſſa toujours & qui paſſe encore aujourd'hui pour la première Ecole du monde. Les connoiſſances s'y ſont perfectionnées à un point qui ne laiſſe rien à déſirer, & qui ôte à la poſtérité, juſqu'à l'eſperance de vous ſurpaſſer. Qu'il eſt beau de ſçavoir allier avec de ſi hautes connoiſſances, cette bonté douce & compatiſſante qui ſemble mettre de niveau avec les foibles, ceux qui veulent être utiles à tous !

C'eſt ce que l'on voit avec édification dans ces Aſſemblées qui ſe tiennent chaque ſemaine dans vos Ecoles, où l'on répond à toutes

les Consultations des Pauvres, sans que jamais ni le nombre ni le défaut d'éducation de ceux qui viennent vous consulter, paroisse ralentir votre zèle.

J'ai souvent été témoin de la peine que ressentoit M. Hecquet, de ce que ses infirmités continuelles ne lui permettoient pas depuis plusieurs années de participer à ces œuvres de charité. C'est pour y suppléer en quelque façon que pendant les dernieres années de sa vie, il s'est principalement occupé à écrire pour le soulagement des Pauvres. Honoré pendant longtems de la confiance, & dépositaire des intentions de cet Illustre Médecin, j'ose vous présenter son Ouvrage, comme un gage précieux des sentimens de vénération dont il a toujours été pénétré pour la Faculté. La protection dont vous voulez bien l'honorer, lui acquierrera, sans doute, un

nouveau dégré de mérite.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
LACHERIE.

APPROBATION de Messieurs les Docteurs de la Faculté de Médecine de Paris.

NOus anciens Doyens & Docteurs Régens de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, nommés par ladite Faculté pour examiner un Manuscrit intitulé. *La Médecine, la Chirurgie & la Pharmacie des Pauvres*, par feu M. Hecquet, Docteur Régent & ancien Doyen de la même Faculté, avec la Vie de l'Auteur & la Préface : Avons trouvé ce Livre plein d'érudition, & contenant ce qu'il y a de plus sage & de plus utile dans la cure des Maladies. L'Auteur y fait éclater par-tout le zèle ardent & la charité qu'il a toujours eu pour les Pauvres. Fait à Paris le 15. Janvier, mil sept cent trente-neuf

BARON, RENEAUME, &
COL DE VILARS.

Vû le Certificat de Mrs Baron, Reneaume & Col de Villars, qui avoient été nommés par la Faculté pour examiner le Manuscrit intitulé : *La Médecine, la Chirurgie & la Pharmacie des Pauvres*, par feu M. Hecquet, ancien Doyen & Docteur Régent ; Nous jugeons pour la Faculté que cet Ouvrage ne peut être que très-utile au Public. A Paris ce 19. Janvier 1739.

CHOMEL Doyen.

PRÉFACE.

IL en eſt des Pauvres dans un Etat à peu près comme des ombres dans un Tableau, ils font un contraſte néceſſaire dont l'humanité gémit quelquefois, mais qui honore les vûes de la Providence ; c'eſt ſans doute l'ambition, la vanité, la bizarerie des hommes qui a établi parmi eux l'affligeante diſtinction qui s'y trouve, mais c'eſt la ſageſſe qui l'entretient. Il eſt donc néceſſaire qu'il y ait des Pauvres, mais il ne faut point qu'il y ait des miſerables ; ceux-ci ne ſont qu'à la honte de l'humanité, ceux-là au contraire entrent dans l'ordre & l'œconomie politique : par eux l'abondance regne dans les Villes, toutes les commodités s'y trouvent, les

Arts fleuriſſent, &c. Tant d'avantages que l'on retire des Pauvres ne demandent-ils pas qu'on leur fourniſſe au moins ce qui eſt néceſſaire pour ſupporter patiemment la dureté de leur condition : l'interêt public, l'humanité même nous dictent là-deſſus des leçons auxquelles un bon cœur ne ſe refuſa jamais : Cette bonté d'ame, cette effuſion de cœur étoit le caractére principal de M. Hecquet, Auteur de cet Ouvrage. Ce ſavant Médecin pénétré de tendreſſe pour les Pauvres qu'il a toujours cheris & ſecourus avec un zèle infatigable, pendant tout le tems d'une vie traverſée par des infirmités continuelles, a voulu même après ſa mort, leur être de quelque utilité. Il ne s'agit donc uniquement ici que du ſervice des Pauvres, c'eſt pour eux ſeuls, c'eſt pour les précautionner con-

ſtre les impreſſions de nombre de Charlatans auxquels ils ſe livrent ſouvent ſans réflexion, parce qu'ils ne cherchent qu'à guérir promptement, que M. Hecquet a voulu leur laiſſer, comme un héritage ſur lequel ils avoient un droit acquis, le fruit des ſçavantes réflexions qu'une expérience conſommée lui a fait faire pendant une longue ſuite d'années.

Ce n'eſt pas cependant que cet Ouvrage ſoit propre à être mis entre leurs mains; il faut, pour le lire utilement, avoir de ces principes qui ſont le fruit de l'éducation. Car il n'en eſt pas de ce Traité comme de quelques autres, qui ont paru à peu près ſous le même Titre, dans leſquels il ne s'agiſſoit que de Formules de remédes appliquables à telles ou telles maladies: celui-ci ne va à la pratique des remédes, qu'après avoir prome-

né ſon Lecteur dans la théorie la plus profonde : par-tout il remonte à la cauſe avant que de propoſer des moyens pour ſe bien conduire ſur les effets.

Cet Ouvrage, comme le Titre l'annonce, eſt diviſé en trois parties : en Médecine, Chirurgie, & Pharmacie.

Dans la premiére, l'Auteur parle d'abord des Maladies en général ; c'eſt là que l'on peut voir la profondeur des recherches de ce ſçavant Médecin, dans ce qui concerne le corps humain ; on le voit toujours ſur les pas de la Nature, par-tout il la ſuit à la piſte ; il en indique au juſte les mouvemens, l'œconomie, la juſteſſe, l'harmonie ; il donne des principes pour la remettre ſur ſes voies, lorſqu'elle paroît s'en écarter.

Le ſecond Volume eſt une ſuite de la Médecine, dans la-

quelle l'Auteur entre dans un détail particulier des Maladies par rapport à la différence d'âge, de ſexe & de profeſſion : ce détail eſt précédé d'une digreſſion ſur le Régime maigre, dont il prétend prouver la convenance avec le corps humain; les contradictions que l'Auteur a eû à eſſuïer dans d'autres occaſions par rapport à ce Syſtême, ne l'ont pas empêché d'y être toujours fort attaché : il eſt vrai qu'il n'eſt pas le premier qui ait ouvert ce ſentiment; on trouve dans les Anciens quelques ſemences de cette opinion que de ſçavans Modernes ont adoptée, & dont ils prétendent avoir tiré de grands avantages dans la pratique. On a ajouté à la fin de ce Volume quelques Mémoires fournis à l'Auteur par des Communautés Religieuſes, toujours en faveur du Maigre.

Ceux qui adoptent le Syſtême de M. Hecquet, pourront les convertir en preuves.

Le troiſiéme Volume renferme la Chirurgie & la Pharmacie : on voit dans cette partie auſſi-bien que dans les autres, l'étendue des connoiſſances de l'Auteur. Il auroit été à ſouhaiter que ſa ſanté lui eût permis de revoir par lui-même ſon Ouvrage, afin d'y mettre la derniére main ; on a tâché de ſuppléer à ce qui peut manquer du côté de l'ordre, par une Table des Matiéres qu'on a faite avec le plus d'exactitude qu'il a été poſſible : on y verra d'un coup d'œil l'explication des Termes de Médecine, & un détail clair & ſuccint de tout ce qui eſt contenu dans ces trois Volumes.

AVIS.

La vie de l'Auteur auroit dû naturellement être placée à la tête du premier Volume, mais comme il s'eſt trouvé extrêmement chargé, on a jugé à propos de la porter à la fin du troiſiéme: on l'a imprimée de façon qu'on pourra la donner ſeparement de l'Ouvrage.



LA MEDECINE, LA CHIRURGIE ET LA PHARMACIE des Pauvres.

PREMIERE PARTIE.

LA MEDECINE.



ET Ouvrage que j'entreprens pour le ſoulagement des Pauvres, ſera vraiſemblablement le dernier auquel je pourrai mettre la main: Le nombre des années, & encore plus le poids de mes longues infirmités m'annonce tous les jours que ma fin s'approche: je ſens à chaque

inſtant que les differentes parties de mon être tendent à une réſolution prochaine ; & bientôt, inutile au Public, j'irai rendre le compte terrible de ce que j'aurai pu faire d'utile pour moi-même : c'eſt pour me rendre favorable le ſouverain Juge dans le grand jour, que je cherche aujourd'hui dans le ſein des Pauvres un ſecours efficace de prieres en reconnoiſſance des ſecours temporels que je vais tâcher de leur procurer. Je ſens une ſatisfaction ſinguliere à conſacrer mes derniers travaux à cette portion de Chrétiens ſi chere à J. C. & ſi précieuſe à ſon Egliſe ; car outre les avantages ſpirituels que j'en eſpere pour l'Eternité, je trouve qu'il eſt heureux pour moi d'être débarraſſé du ſoin de rechercher les ornemens de la diction : ceux pour qui je travaille ſont ſimples de cœur & d'eſprit, j'écrirai avec la même ſimplicité, parce que je ne cherche qu'à me faire entendre. Les termes de l'Art dont je ne pourrai me diſpenſer de me ſervir, jetteront peut-être quelque obſcurité dans cet Ou-

vrage ; mais je tâcherai, en les expliquant, de les mettre à la portée de tout le monde ; & comme il ſeroit, peut-être, trop embarraſſant de donner les explications des differens termes de l'Art, chaque fois qu'ils ſe rencontreront ſous ma main, je donnerai une eſpéce de Dictionnaire dans lequel ils ſeront tous marqués par ordre alphabétique ; je me flate qu'avec ce ſecours & un peu d'attention de la part de mes Lecteurs, je réuſſirai du moins à être entendu des perſonnes charitables qui ſe dévouent au ſervice des Pauvres, & ce ſera toujours pour moi avoir atteint au but que je me propoſe. Je vais conduire mon Lecteur ſur les pas de la nature ; je la lui ferai ſuivre dans toutes ſes opérations ; il en verra l'ordre, la juſteſſe, l'harmonie, & il apprendra les moyens d'en rétablir le dérangement, ſans jamais s'écarter de ſes voies : c'eſt pour remplir ce deſſein & mettre quelque ordre dans cet Ouvrage, que je parlerai d'abord des cauſes de la ſanté, qui conduiront naturellement à celles des

maladies ; je parlerai enſuite en général du bon ou mauvais uſage des remédes ; de là je paſſerai aux maladies particulieres auſquelles j'appliquerai les remédes qu'un long uſage m'a démontré être les plus efficaces : ceci ſera ſuivi d'un Traité de Chirurgie toujours relatif aux Pauvres, dans lequel ils trouveront les moyens de ſe ſoulager dans les differens accidens auſquels les expoſe la diverſité de leurs profeſſions : & enfin je conclurai ce Traité par une Pharmacie détaillée, dans laquelle les doſes des remédes ſeront ſpécifieés ſuivant la qualité des maladies.

I. Principes, ou Cauſes de la ſanté.

Les cauſes de la ſanté ſont les mêmes que celles de la vie : celles-ci commencent l'être, ou l'exiſtence de l'animal ; les autres l'entretiennent & la conſervent. Or la cauſe eſſentielle & fondamentale de la vie de l'animal, c'eſt le mouvement de la matiére même du germe qui l'envelope. Ce mouvement eſt ſingulier, c'eſt un branle, une pulſation, une vibration, une maniere de ſaut (*punctum ſaliens*), fait

conſtant ſelon les principes de l'Anatomie, & adopté par tous les Phyſiologiſtes; ce ſont, diſent-ils, les mouvemens, les battemens du cœur, qui commencent la vie de l'animal; ce ſont ces battemens, qui travaillent le premier *fluide*, ou l'humeur primitive qui doit par ſes accroiſſemens arroſer toutes les parties de l'animal naiſſant, & le nourrir. Ce fluide eſt blanc, c'eſt la *lymphe mere*, la ſource de la partie blanche du ſang, & de ſa ſéroſité, qui en eſt le vehicule né. Ce ſuc blanc devient rouge en peu de tems, & alors c'eſt le ſang formé avec ſes deux portions, *la rouge* & *la blanche*. Voilà la premiere force mouvante qui doit pouſſer le ſang, & cette force eſt le cœur dans le corps d'un animal parfait. Ainſi ce mouvement originaire eſt un reſſort qui eſt la cauſe primitive, ou le principe de la fameuſe circulation du ſang, qui commençant au cœur parcourt toutes les parties du corps, depuis ſon centre, juſqu'aux extrêmités de ſon habitude : cette circulation continuée fait la vie de l'ani-

mal, parce que tant qu'elle dure, les battemens du cœur se perpétuent, & c'est en cela que consiste la vie. Mais il est nécessaire pour la continuité de cette circulation, que le sang conserve sa qualité & son volume, pour pouvoir fournir à chaque partie qu'il parcourt sa nourriture & son accroissement, & en même tems pour entretenir les mouvemens des organes qui composent ces parties. Or les parties du corps étant toutes vasculeuses, c'est-à-dire, composées chacune de vaisseaux jusques dans le moindre de ses points, il faut fournir au sang suffisamment de pâture, ou de sucs pour tous ses besoins; c'est à cela que servent les sucs nourriciers dont le mouvement méchanique est le même que celui de la *lymphe mere* dans l'animal qui se formoit. J'ai dit que celui-ci étoit un battement, une pulsation, un point de matiére qui sautoit, c'est la *Systole* originaire, qui attenuë, brise & affine la lymphe nourriciere. Dans l'animal parfait le suc lymphatique qui doit grossir le volume du sang, se tra-

vaille par un broyement qui commence dans la bouche par l'action des machoires & des dents, & qui se termine à une action compressive & musculaire, depuis l'*œsophage*, dans l'estomac, & d'ici jusqu'à la fin du dernier des intestins ; c'est une marche de 30. ou 40. piés, que le suc nourricier doit faire au travers d'un canal, (c'est celui des *intestins*,) qui peut être six fois aussi long que le corps est haut. Quelle *pompe expulsive* la plus forte, n'employeroit point l'industrie des hommes, si elle avoit à porter une liqueur à une telle distance ? Cependant l'action dont je parle ici, n'a rien de semblable à une machine qui pousseroit avec impétuosité en jet, & par saillies, un liquide au travers ou de tuyaux droits; ou de canaux bien évuidés ; ce n'est seulement qu'une force compressive élastique, qui reçoit le suc grossiérement broyé dans la bouche, & qui acheve ce transport sans autre impulsion que celle des membranes de l'*œsophage*, dont la vertu musculaire & élastique pressant de haut

en bas cette matiére imparfaitement broyée, la dépose dans l'*estomac*. On ne voit jusqu'à présent d'autre force que celle des *solides*, puisque la matiére demi broyée n'agit jusqu'ici que passivement; les fluides, & ce qui les compose, ont donc bien peu de force, ils n'en ont pas même assez pour achever de broyer dans l'estomac, la matiére qui y est portée; car ce sont les fibres de ce viscére, dont le nombre est infini, qui par leur forme, leurs *attitudes*, ou leurs directions, mettent cette matiére en état de s'ouvrir en se brisant, pour s'imbiber du suc *stomacal* (c'est la *lymphe gastrique*), qui comme un *dissolvant* s'insinue dans les pores, ou dans les interstices que laissent entre elles les parties integrantes du *chyle*, qui se travaille par l'atténuation qu'en font les fibres de l'estomac, en le levigeant, & pour ainsi dire, le *porphirisant*, par leurs frottemens multipliés. Le mouvement de ces nouveaux fluides leur sert encore ici à peu de chose; car pour sortir du creux de l'estomac, ils n'ont qu'à s'en laisser expulser en se

laiſſant aller au penchant que leur offre la ſituation courbe & declive du *pilore*, (c'eſt l'orifice inférieur de l'eſtomac) qui le décharge dans le premier des inteſtins. C'eſt pour ce chyle imparfait un nouvel *eſtomac*, un ſecond ventricule, ou comme un laboratoire nouveau, où il ſe perfectionne toujours par le même méchaniſme de la vertu *ſyſtaltique* : cette vertu ſe trouve même d'autant plus forte dans ce premier inteſtin, (c'eſt le *duodenum*) que quoiqu'il ſoit beaucoup plus ample que les autres, il l'eſt beaucoup moins que l'eſtomac. Ainſi la force des fibres muſculeuſes de cet *inteſtin* y étant plus ramaſſée, elle porte plus immédiatement ſur le chyle. Au ſurplus la *bile* d'une part, & le *ſuc pancreatique* d'une autre, ſe déchargeant dans cet inteſtin en même tems que le chyle y tombe de l'eſtomac, ce ſont deux delayans qui doivent infiniment contribuer à ſa fluidité; car autant que le *ſuc pancreatique* tient du diſſolvant de la *ſalive*, autant la *bile*, qui eſt un amer ſavonneux, noyé dans un pareil *diſ-*

ſolvant qui eſt la lymphe, le rend liſſe, levigé, leger & très-propre à s'inſinuer pour paſſer par les pores les plus étroits ; & tout cet appareil, pour l'attenuation ou l'affinage du chyle, a ſa raiſon dans les effets que le chyle doit produire étant reçu dans le ſang. Car du chyle & du ſang ſe forme le fond, le champ, ou comme la pepiniére où prendront leur origine les differens ſucs qui viendront à ſe produire dans tous les *ſecretoires* du corps ; car ſans parler de la *bile*, du *ſuc pancreatique*, de la *ſalive*, des ſucs ſingulierement propres aux deux ſexes, de ceux qui ſe ſéparent en tant de glandes, c'eſt ce méme fond qui doit encore fournir la matiére du *ſuc nerveux*, de cette roſée ſpiritueuſe, ou de cette lymphe ſpiritualiſée, qui fut autrefois nommée *eſprits animaux*, car ils ſont les produits de la partie chyleuſe ou blanche du ſang, infiniment rarefiée, & ainſi autant élaſtique que l'eſt une matiére aëriſée, ou autant affinée que l'air le plus pur. Voilà le terme où tend la filtration du chyle qui ſe fait dans les

inteſtins. C'eſt pourquoi il ne coule du premier dans le ſecond, que comme dans une fondriere, ou dans un lieu *abſorbant*, où il n'eſt pas plûtôt reçu, que paroiſſant s'y perdre, il paſſe dans les *veines lactées.* Auſſi cet inteſtin s'appelle-t-il l'affamé, *jejunum*, parce que quoiqu'il dévore plus de chyle qu'aucun autre, il en eſt toujours vuide & comme à jeun. Car telles ſont les tuniques des inteſtins, ſur-tout celle de Mr. *Ruyſch*, qui étant infiniment vaſculeuſe, tient lieu d'éponge, ou de vaiſſeaux *abſorbans*, qui s'imbibent du chyle finement attenué, & le tranſmettent dans les *veines lactées.* Ce doit donc être des conduits auſſi étroits que des pores imperceptibles doivent l'être. Toutes ces réflexions ſur le chyle démontrent clairement l'immenſe fineſſe que doit avoir le *ſuc nerveux*, pour qui il eſt fonciérement deſtiné, puiſque ce même ſuc qui doit pénétrer intimement toutes les fibriles des nerfs, pénétre des vaiſſeaux qui ſont infiniment plus petits qu'un cheveu. Rien n'eſt plus capable de faire ſen-

tir la part ſinguliére que les nerfs ou les ſolides ont dans les cauſes des maladies, puiſqu'ils ſont ſi importans pour la ſanté.

Par ce que je viens de dire de la filtration du chyle, on comprend aiſément la maniére dont ſe font les ſecretions dans nos corps. On a vû la matiére dont ſe forme le chyle paſſer de l'eſtomac par le *duodenum* dans un canal *excretoire* de quinze à ſeize palmes, qui eſt le *jejunum*, & de là dans un *canal excretoire* de vingt palmes, qui eſt l'inteſtin nommé *Ileum*; c'eſt là que ſe conſomme & s'acheve preſque toute la filtration du chyle: on explique de même toutes les autres ſecretions qui ſe font dans tout le reſte du corps. Ce n'eſt par-tout que de ſimples ſéparations, ou *colatures*, qui ſe font à travers les membranes qui ſont des *paſſoires* naturelles. La meſure des *pores* de ces membranes fait le ſecret de cette Opération, parce qu'elle ne permet de paſſer qu'aux molécules, dont la groſſeur doit répondre à la largeur des pores, par où elles doivent paſſer.

Tel eſt encore l'Art de la *dépuration* du ſang ou des humeurs. En effet cette dépuration n'eſt qu'un triage de certaines parties, dont l'étenduë étant de même meſure que les diamétres de certains vaiſſeaux, elle fait (toujours par le moyen de la preſſion qui la détermine) que l'action des fluides qui eſt en rapport de meſure avec les vaiſſeaux qu'ils doivent enfiler, eſt toujours à la décharge de la nature qui travaille les *ſecretions*, & les dépurations critiques ou naturelles. Il eſt aiſé de comprendre par ce que je viens de dire, que ce qu'il y a de ſuffiſamment affiné dans le chyle, paſſe à travers les tuniques des inteſtins dans les *veines lactées*, tandis que ce qu'il y a de *féculences*, tombe comme un *marc*, & reſte dans les gros inteſtins, qui ſont les égouts du corps humain. Voilà tout l'Art des *ſecretions*, & des *dépurations* du ſang ; les deux opérations qui embraſſent toute la ſcience des digeſtions, des décoctions & des criſes qui ſe font en ſanté & en maladie.

Mais enfin, le chyle ayant pris un nouvel affinage, ſoit à travers les *veines lactées* ou *lymphatiques*, comme autant de filiéres, ſoit à travers des paſſoires qu'il rencontre dans toutes les glandes du *méſentére*, & toujours en preſſe dans la duplicature membraneuſe élaſtique de cette partie, il eſt porté dans le cœur pour s'y mêler & ſe confondre dans la maſſe du ſang. C'eſt par le même *mechaniſme* de la *ſyſtole* des ſolides que ſe fait l'*amalgame*, ou l'aſſimilation de la partie blanche du ſang avec la partie rouge; car c'eſt l'action ſyſtaltique du cœur & des artéres qui fait par la *piſture* ce mélange, ou cette aſſociation. Ce ſera encore par une ſuite naturelle de cette action *ſyſtaltique*, que ſe feront les ſéparations différentes ou les partages de ces deux parties, la rouge & la blanche, preſſées & appliquées à la meſure des *diamétres* des differens vaiſſeaux qu'elles rencontrent ſur leur route; tels ſont ceux qui naiſſent des artéres, & immédiatement de leurs troncs, ſoit en ſortant ſur leurs fins de leurs parties latérales, ſoit en ſe

continuant & ſe prolongeant de ces extrêmités. Ainſi en changeant de nom, de ſanguins, ou de lymphatiques, parce qu'ils changent de ſucs, ils ne changent ni de ſouche ni d'origine.

C'eſt ainſi que le ſang ſe diſtribuant dans toutes les régions du corps, va pénétrer ſes vaiſſeaux les plus fins & les plus deliés ; il eſt porté en entier au cerveau par les extrêmités capillaires des artéres ſanguines : car il eſt à obſerver que quoique le cerveau emploie pour ſa nourriture moins de ſang qu'aucun autre viſcére, il en reçoit cependant beaucoup plus par les *carotides* & les *vertébrales*, qu'il ne s'en porte en aucun autre endroit. Le ſang circule donc dans toute la capacité des fibres médullaires, comme par autant de ſerpentins, il pénétre enſuite tout le genre nerveux, & va finir ſa circulation dans les parties du genre membraneux : en effet les membranes n'étant que les développemens des extrêmités des nerfs, elles deviennent le fond d'où renaiſſent & pullulent tant de mil-

liers de canaux appellés *veines lymphatiques*, qui ſont comme autant de *recipients* deſtinés à repomper les réſidus du ſuc nerveux, pour les reporter dans les vaiſſeaux ſanguins.

Il eſt encore une particularité à obſerver dans la circulation de la partie blanche du ſang ou de ſa lymphe, c'eſt qu'il eſt des capillaires des artéres ſanguines, qui prennent la forme *cylindrique* qui eſt celle des vaiſſeaux *excretoires*; elles ſont elles-mêmes des artéres qui deviennent les *ſecretoires* de la partie blanche du ſang, ou de ſa lymphe, qui forme la matiére de cette ſeroſité *habitueuſe* qui s'étend en long & en large, en ſe répandant dans le tiſſu des membranes qu'elle pénétre. C'eſt le ſuc mol & doux qui les tient ſouples, & qui en exude en maniére de tranſpiration, par autant de points qu'il y a de pores dont ſont criblées les ſurfaces de toutes les membranes: voilà l'autre terme de la circulation de la partie blanche du ſang, qui fait & qui entretient la tranſpiration intérieure; cela

cela ſe remarque aiſément dans les corps des animaux que l'on ouvre vivants ou qui ne ſont que d'expirer, par cette quantité de vapeurs fumantes qui s'élevent de toutes les parties, & qui ſortent de tout le bas ventre ou des capacités qui les contiennent.

On comprend aiſément par cette double circulation du ſang, que tous les fluides ſont intimement engagés dans tous les vaiſſeaux, & portés juſqu'au fond de leurs extrêmités, de façon que les extrêmités oppoſées ſe contrepeſent mutuellement, elles ſe tiennent en rapport & en *renitence* réciproque par une double continuité, fondée dans la poſition des fluides & des ſolides qui compoſent le tiſſu de toutes les parties. Tous ces organes, ces fluides, ces ſolides en ſi grand nombre & ſi variés par leurs ſtructures & leurs mouvemens, conſervent entre eux une harmonie, un concert, une intelligence qui va juſqu'à l'équilibre ; & c'eſt ſur cet équilibre qu'eſt fondée la vie & la ſanté de l'homme : dès qu'il eſt altéré, dès que cet-

te douce *renitence* réciproque ne ſe conſerve plus, la ſanté ſe dérange, dépérit, & le corps eſt alors en proye à nombre de maladies.

II. Princi-pes, ou Cauſes des maladies.

Les maladies ne ſont cauſées que par le déchet, l'altération, ou le dépériſſement de cet équilibre dont je viens de parler. La juſteſſe ſe perd entre les *fluides* & les *ſolides*, & le dérangement ſe mettant dans les *ſecretions*, les ſucs changés, déplacés, croupiſſans ou ralentis, font tous les maux qui traverſent la vie des hommes, & tout cela vient du dérangement de la circulation du ſang; dérangement qui n'arrive point par la faute du ſang, puiſque par lui-même, il n'agit que paſſivement dans tout l'œuvre de la circulation. Mais les *ſolides* le preſſent, l'agitent, & le pouſſent partout où il doit être porté, pour en exprimer les ſucs qui doivent en ſortir, ou s'en ſéparer. C'eſt donc leur vertu *ſyſtaltique* dérangée la première, qui met le trouble dans l'ordonnance de la circulation, parce que les fluides prenant intérieurement trop de volume, & par-là pé-

ſant trop ſur les *ſolides*, ils en arrêtent ou changent la ſyſtole, qui de ſon côté trouble les ſucs qu'elle devoit tenir dans l'ordre. D'ailleurs un air ſi variable par lui-même devenu trop vif, trop actif, trop élaſtique, trop péſant, gênera par ſa preſſion les parties du dehors; ou par ſon trop de *gravitation* il comprimera les parties du dedans, & particuliérement les *veſicules* du poumon: tout cela formant des digues au cours du ſang, lui fait prendre, & à ſes ſucs retenus & concentrés tous les écarts d'où s'enſuivent tant d'embarras dans les viſcéres. Ce ſont des *congeſtions phlegmoneuſes* de la partie rouge, des ralentiſſemens de la blanche, & qui pis eſt, des *ataxies* dans les eſprits, de la lenteur ou de l'épaiſſiſſement dans le *ſuc nerveux*; c'eſt-là l'effet du dérangement arrivé dans la double circulation.

C'eſt par l'harmonie de cette double circulation que ſont aſſujettis les ſucs, chacun dans leur ordre, dans leurs places, dans leurs mouvemens, & ainſi elle les conſerve dans leurs qualités propres, & leur *craſe*

naturelle, au lieu qu'ils en dégénérent dès qu'ils changent de ſituations, d'ordonnance & de lieu: abandonnés alors à eux-mêmes, ils contractent toutes les différentes *ſaveurs*, dont on les trouve atteints ou infectés dans le cours des maladies. Car c'eſt l'*aigre*, l'*acide*, le *vitriolique*, l'*âcre*, l'*urineux*, l'*alkalin*, le *ſulphureux*, que l'on obſerve dans les différens maux; cependant toutes ces ſaveurs ne ſont que des qualités de ſurcroît, ou ſurvenuës aux ſucs, ou aux humeurs, en conſéquence du ralentiſſement où elles ſont tombées, parce qu'elles ont été déplacées de leurs lieux naturels, & qu'elles ſont ſorties de leurs *ſecretoires*, & des viſcéres auſquels elles appartiennent naturellement. *L'équilibre* rompu traîne après ſoi ces maux & bien d'autres. Car non-ſeulement la circulation du ſang dérangée met le déſordre dans tout ce qui dépend de ſa partie rouge, mais encore dans ce qui eſt de la dépendance de ſa partie blanche: car cet eſprit *acide*, cette vapeur d'*aigre*, d'*urineux*, d'*âcre*, de *ſulphureux* paſſant des vaiſſeaux

ſanguins dans les nerfs, y altére le ſuc nerveux dans ſa *craſe*, & dans ſa circulation. Il devient donc piquant, ſalin, tumultueux, *exploſif*, & par-là dérangé dans ſon cours. De ſon côté le genre membraneux excite dans les entrailles différentes *coliques*, des douleurs *ſpaſmodiques*, *flatueuſes*, *hyſteriques*, des obſtructions dans les *glandes*, parce que la lymphe s'y ralentit, s'y fixe, s'y durcit; enfin tant d'affections chroniques, qui ont ſouvent leurs ſiéges dans le *meſentére*, ſont encore les ſuites du déſordre qui ſe ſera mis dans la circulation de la partie blanche du ſang.

Tout ce déſordre dans l'œconomie animale prend ſon origine dans l'*érétiſme* des *ſolides*; c'eſt donc à cet *érétiſme*, ou à la puiſſance des *ſolides* irritée exceſſivement, ou tumultueuſe, qu'il faut attribuer toutes les *fontes*, les *catarrhes*, les *fluxions*, & les *rhumatiſmes*, les *congeſtions phlegmoneuſes* ou ſanguines qui ſe font en tant de viſcéres; les inflammations qui s'enſuivent dans les uns, & les ſecretions ſuſpenduës, détournées,

ou arrêtées dans les autres. Mais dans les uns & les autres de tous ces maux, c'eſt la *ſtricture* des parties, *partium ſtrictura*, leur reſſerrement *ſpaſmodique*, qui fait tout le déſordre; c'eſt elle, qui liant les vaiſſeaux ſanguins & les *excretoires*, fait mille expreſſions de ſucs & d'humeurs, qui préſentent le change au Médecin. Les humeurs qui font les évacuations naturelles, ſont alors retenuës dans leurs vaiſſeaux, parce qu'elle en tient les iſſues fermées, & c'eſt la raiſon de tant de ſuppreſſions *ſanguines*, *ſereuſes*, ou *lymphatiques*, ſur-tout de la double *tranſpiration*, c'eſt-à-dire, de celle qui doit ſe faire par la peau à l'habitude du corps, & de celle qui ſe fait à travers des membranes dans les entrailles. C'eſt donc au rétabliſſement de l'ordre dans les mouvemens des *ſolides*, & dans les *oſcillations* de leurs fibres que doit s'appliquer un Médecin, beaucoup plus qu'à évacuer des ſucs ou des humeurs. On voit par-là combien il eſt inutile & ſouvent même dangereux de ſe ſervir de *purgatifs*, d'*émetiques* de *fondants*,

d'*hydragogues*, de *ſudorifiques*, dont on accable ſouvent les malades.

L'idée que je viens de donner des cauſes des maladies, montre quelle doit être la *paucité* des remédes à trois égards. 1°. Elle inſinuë qu'en pluſieurs occaſions, il n'en faudroit point; parce que toute maladie n'étant qu'un *équilibre* altéré, changé, ou affoibli, il reſte continuellement un fond de force dans les parties ſouffrantes, pour ſe relever ou ſe rétablir, puiſque c'eſt la *tendance* naturellement attachée à tout ce qui eſt *élaſtique*, par laquelle des fibres allongées au delà de leur reſſort naturel, font effort pour ſe ramener au point naturel de leur puiſſance. Par ce moyen la Médecine, lorſqu'elle eſt bien entenduë, trouve dans les maladies mêmes une reſſource aſſurée pour les guérir. C'eſt cet effort que les Médecins ſuivent dans la cure des maladies, & dont ils s'aident pour y parvenir; *Naturæ conamen, conamina tonica.* 2°. Ordinairement il faudroit peu de remédes, parce que l'effort de la nature dont je viens de parler fait ſeul

la meilleure partie de l'ouvrage d'un ſage Praticien ; il ne craint pas même de s'y repoſer , perſuadé qu'un Médecin intérieur & domeſtique , né avec le corps qu'il traite , fait par ce méchaniſme & ſourdement dans le ſang & dans les viſcéres, tout ce qu'il a deſſein de faire. C'eſt la doctrine d'Hippocrate, qu'il y a dans le corps une nature qui opére les guériſons ; *Natura morborum medicatrix* ; & l'obſervation journaliére , ſans plus de connoiſſance ou de Phyſique , demontre ſouvent que cette nature guérit avec le tems ſeul & la patience , des maux que la Médecine la plus éclairée jugeoit incurables. C'eſt donc par cette ſcience que l'on apprend à ne faire que rarement les grands rémédes , & ſeulement pour ne pas manquer au ſecours que l'Art de guérir doit à la nature guériſſeuſe , mais ſans jamais ſortir de la confiance duë en bonne Médecine, au-travail intérieur, & au concours d'une Médecine domeſtique , que l'on conçoit , tant que l'on ne perd pas de vuë cette vertu de reſſort , qui en ſanté régit

régit les fonctions de l'œconomie animale, & qui en maladie les redresse ou les rétablit. 3°. Lorsque les remédes sont absolument nécessaires, il n'en faut point donner de violens, parce que le trop de vertu médicamenteuse tient du poison, plus que du remède ; il est plus propre à soulever une force élastique qu'à la contenir : car tout ce qu'il y a d'actif ou de vif dans cette vertu, menace d'agitation ou de violence, des parties faciles à se déconcerter : telles sont les fibres, dont l'arrangement, le *ton*, les attitudes, ou la direction font l'état organique des viscéres qu'elles composent. Ce n'est donc pas la force & l'activité qu'un Médecin doit se proposer dans l'action des remédes ; mais la proportion qu'il doit étudier entre les choses qu'il a à employer, avec le ton naturel où il veut rappeller les *solides*, & avec la disposition *morbifique* des *fluides*, pour satisfaire à tout ce qui peut faire la cause de la maladie. Dans cette vue les *fondants*, les *âcres*, les *stimulants*, toutes qualités qui dis-

tinguent les forts *purgatifs* ; les violens *émetiques*, les *hydragogues* & semblables drogues véhémentes, & tumultueuses, sont bien plus propres à porter la confusion dans les *fluides* & le trouble dans les *solides*, qu'à réconcilier les uns avec les autres, en les pacifiant ou en les remettant dans l'équilibre dont ils sont sortis.

III. Usage des Médicamens. Il est donc du devoir d'un sage Médecin d'être très-ménager dans l'usage des forts médicamens. On a appellé autrefois la Médecine la Science de peu de remédes, *Paucarum herbarum scientia* ; parce qu'avec peu de plantes maniées suivant les régles de la sagesse, elle faisoit des cures surprenantes. Ce n'étoit pourtant que des choses qui étoient bien plus médicamenteuses que médicamens, parce qu'ordinairement elles étoient prises dans les alimens ; ce qui faisoit une médecine alimenteuse, *Medicina in alimento.* Le Médecin s'appliquoit principalement à savoir nourrir à propos les malades, & à connoître les choses qui combattoient le fond de leurs ma-

ladies; *Optima Medicina, cibus opportunè datus.*

Je ſai qu'il eſt des Sectateurs zélés des purgatifs, qui prétendent pouvoir s'en ſervir fréquemment, & par-là arrêter les maladies dans leur principe. La maladie, diſent-ils, ne vient que de l'abondance des ſuperflus, & des ſucs corrompus qui altérent l'ordre, l'harmonie & la juſteſſe de l'œconomie animale; cette œconomie eſt une chymie naturelle, qui doit avoir auſſi-bien que la chymie artificielle ſes craſſes, ſes réſidus, ſes féculences: ſi par le promt uſage des purgatifs on commence par les expulſer, l'ordre & l'harmonie, & par conſéquent la ſanté, ſeront bien-tôt rétablis. J'avoue que l'œconomie, animale eſt une vraie Chymie; mais ſes opérations ſont bien differentes de celles de la Chymie artificielle par rapport aux réſidus & aux féculences; c'eſt ce que je vais faire voir en m'étendant un peu (ſans cependant trop me repêter) ſur ce que j'ai déja dit de la circulation du ſang, qui eſt l'opération capitale & univerſelle,

& comme l'unique dans le corps humain, parce que par elle ſeule ſe travaillent tous les ſucs qui doivent ſervir à ſes fonctions ; & à elle ſeule ſe rapportent toutes les autres opérations, qui ne ſont que ſes ſubalternes ; cette circulation ne laiſſe en aucun viſcére ni *réſidus*, ni *féculences*, ni ce qu'on appelle en Chymie *tête morte, caput mortuum.* Toute cette opération chymique qui eſt ſimple, doit finir comme elle commence par la *filtration* ; celle-ci eſt celle du chyle dans les inteſtins, dont les tuniques, comme des étamines, ne laiſſent paſſer dans les vaiſſeaux lactés, que ce qui doit être employé à la préparation du ſuc principal dans l'œconomie animale, qui eſt celui des nerfs, ou la lymphe, ſpiritualiſée au point qu'on lui a donné le nom d'*eſprits animaux.* Les matiéres terreſtres, groſſiéres & impures, paſſent dans les inteſtins comme dans les égouts que la nature a établis pour la décharge des ordures du corps humain. Cette filtration une fois faite, il ne reſte à la nature qu'à affiner le ſuc

chyleux qui n'eſt que groſſiérement dépuré, juſqu'au point de l'*aëriſer* ou le *ſpiritualiſer* dans le cerveau. C'eſt pour y parvenir qu'à l'action des étamines ou des filtres des inteſtins qui ſont mols, ſouples & flexibles, ſuccéde celle des filiéres ; ce ſont les *veines lactées*, tous canaux mollaſſes qui ſe perdent dans le meſentére, dans les *glandes*, & toujours entre ſes membranes ; de ſorte que le chyle paſſe ainſi comme à la *filiére*, enfile en effet le long canal thorachique, pour aller s'aſſocier au ſang, & prendre ſa couleur, ſa forme & ſa nature. Ce ſont d'abord des *filtres* ou des *étamines* qui commencent l'œuvre ; c'eſt enſuite un briſoir, (*tritorium*) mais de chair & muſculeux, c'eſt le cœur, qui briſe le chyle en le frottant, pour le convertir en ſang. Suivent les artéres, qui toutes par leur ſyſtole, qu'entretient le mouvement orbiculaire de leurs fibres, ſont comme autant de *frottoirs*, (*frictoria*) répandus par tout le corps & dans tous ſes viſcéres, pour, en frottant le chyle avec le ſang, en dégager les molécules,

en rompre les liaiſons, & le mettre en état de les demêler, & de ſe depoüiller des ſucs qu'il laiſſe çà & là ſur ſa route, dans les différens endroits par où il paſſe. Ici c'eſt la *bile*, là le *ſuc pancreatique*, là la *ſalive*, & par toutes les *glandes*, ou par tous les *excretoires*, ce ſont à chacun des ſucs propres; mais ces ſucs ne ſont point des *réſidences*, des *marcs*, des *lies*, des *féculences* ou des *ordures*: car eſt-il raiſonnable de regarder comme matiéres de rebut, ou *excrementitieuſes*, celles que la nature met en réſerve, en les ramaſſant & les renfermant ſinguliérement dans des viſcéres, qui ne donnent iſſue à ces ſucs, que pour les repaſſer dans le ſang? L'on a vû que les matiéres *excrementitieuſes*, dont la nature veut ſe défaire, ſont dépoſées dans les inteſtins, parce qu'ils ſont les égoûts du corps humain. Il en eſt encore de même de l'urine, la nature en ſépare la matiére dans des endroits qui ont des goutiéres pour les recevoir & les conduire directement hors du corps. Il en eſt de même de la *bile* & du

suc pancreatique , qui tombent l'un & l'autre dans le premier des intestins, pour se méler immédiatement avec le chyle dès qu'il sort de l'estomac : pareillement la *salive*, qui est le *dissolvant* universel, l'*alkaest* de la nature, pour les dissolutions de toute sorte d'alimens, & pour toutes celles qui se préparent pour tout le corps; ce suc tombe de la bouche immédiatement dans l'estomac, pour se méler avec les alimens: sont-ce là des marques de rebut, auquel la nature auroit mis ce suc si nécessaire même à la santé, qu'il est dangereux à l'homme de le cracher trop souvent ou trop volontiers?

Que sont-ce donc que tous ces sucs résidens, sans être des *résidences*? Le but & l'objet principal & dernier de la circulation du sang en découvre le mystére. Elle commence cette circulation, par une *filtration* dans les intestins, par laquelle le chyle reçoit une premiére dépuration, mais il n'est pas clarifié; il demeure donc matiére laiteuse, parce qu'il est encore rem-

pli des particules alimenteuſes, qu'il tient des différentes nourritures dont il a été composé. Or, ces particules alimenteuſes, toutes bonnes & utiles qu'elles ſont, épaiſſiſſent la *lymphe* du ſang. Cependant cette *lymphe* doit ſe rendre auſſi claire & auſſi limpide qu'une roſée fine & legere, au point qu'elle puiſſe ſe réſoudre dans un air imperceptible aux ſens. C'eſt l'image ou la reſſemblance de la lymphe ſpiritualiſée devenue eſprits dans les nerfs, parce qu'elle doit les pénétrer & les traverſer comme un air.

Telle eſt la *volatiliſation* qui ſe fait dans la Chymie naturelle ; telles ſont les *exaltations*, les *rectifications*, les *ſublimations*, les *cohobations* qui s'y paſſent uniquement par la *trituration*, les *delaiants*, les *frictions*, les *piſtures*, par la vertu *ſyſtaltique*. Ainſi donc le chyle dégroſſi en ſe filtrant par les *étamines* des membranes des inteſtins, puis paſſé à la *filiére* des veines lactées, ſublimé vers le cœur, de-là mêlé au ſang, part pour aller faire ſon cercle par toutes les régions du corps, dans lequel il a

des millions d'aulnes de vaiſſeaux à parcourir. Les *frottemens* des parois des ventricules du cœur, le briſent d'abord; expulſé enſuite avec violence du fond de ces capacités, il eſt reçu dans les artéres. Celles-ci continuant les mêmes *frottemens* dans toutes leurs longueurs, le chaſſent dans les viſcéres; & là comme dans des entrepots, ou des retraites où il ſe ralentit, il perd de l'impétuoſité qu'il tient de l'expulſion, & il prend le tems de ſe développer; car c'eſt ainſi qu'il ſe décharge pour faire le dépôt des ſucs dont il a à ſe défaire pour alléger ſa marche, & pour la conduire à ſon terme. Toujours ſuivant le même méchaniſme, un raiſeau d'une infinité d'artéres dans la rate qui ſe rencontre ſur ſa route, le partage en diviſant ſes parties en autant de canaux, que ce raiſeau a de mailles ou de côtes qui les forment; & par cet art des *frottemens*, le ſang ſe porte de la rate dans le foye exalté dans ſes parties, dévelopé & démêlé de maniére, que celles qui doivent ſe former en *bile*, n'ont qu'à ſe placer dans les ſecre-

toires de ce viſcére : il achéve enſuite ſon tour dans toutes les parties du bas-ventre. Là il ſe décharge encore par-tout dans les *glandes*, comme il a fait auparavant dans celles de l'*eſtomac* & du *pancreas*. Ainſi dépoüillé de quantité de ſes ſucs lymphatiques, il remonte au cœur, *dephlegmé* d'autant de fluides qu'il a laiſſé de diſſolvans ou de délayans dans toutes les glandes par où il a paſſé, ou dans tous les ſecretoires qu'il a remplis. Tous ces ſucs ſont utiles, parce qu'ils ſont deſtinés à ſervir dans l'œconomie animale, qui doit les mettre à profit pour l'entretien de la ſanté. Cependant ce ſang, ainſi plus dépuré juſqu'ici que *clarifié*, au point qu'il doit le devenir dans ſa lymphe, eſt encore renvoyé par le cœur, au cerveau ou vers ſa *ſubſtance corticale*, pour là finir ſa circulation comme il l'a commencée : ç'a été par une *filtration* à travers les inteſtins, ici c'eſt par une *filtration* à travers la ſubſtance corticale ; là ç'a été une *lymphe laiteuſe*, ici c'eſt une *lymphe limpide* & clarifiée, parce qu'elle s'eſt dé-

pouillée de ce qu'elle avoit de trop ſubſtantiel ou de trop de volume, pour s'infiltrer dans des canaux auſſi déliés que ceux de la ſubſtance corticale. Ce n'eſt donc plus qu'une roſée lymphatique, une ſubſtance aërienne qui ſe filtre dans les nerfs. Voila à quoi ſervent toutes ces décharges de lymphe en tant d'endroits, qui ne ſont que des dépouillemens ſpontanés, ou des ceſſions inſtituées par la nature qui doit reprendre ces ſucs pour les appliquer ou les remettre en œuvre, ſoit pour la préparation, ſoit pour l'achevement ou la perfection de ſes œuvres, en chaque viſcére.

Mais la lymphe allégée par toutes les ceſſions ou les dépouillemens qu'elle a fait d'elle-même, feroit encore trop groſſiére & inſuffiſamment préparée pour conſommer ſon grand œuvre. C'eſt celui de la production des *eſprits animaux*, qu'elle doit former par ſa filtration à travers de la *ſubſtance corticale* dans les fibres *médullaires* du cerveau. C'eſt pourquoi le ſang qui y monte par les *carotides* & les *vertebrales* dépoſe encore une ſi grande quantité de ſa

lymphe dans les glandes qu'il rencontre, & ſur-tout dans les *ſinus caverneux*, ces *antres* fameux d'*higmore*, qui la dépouillent en dernier lieu de tout ce qui lui reſtoit de trop de volume, pour ſe donner le dégré de limpidité ou d'atténuation, qui la met en proportion avec les *filtres* de la *ſubſtance corticale* : car ces *antres* ſont comme les *recipiens* dans la Chymie naturelle, où tombent les dépouillemens lymphatiques du ſang, qui ſe ſublime au cerveau pour y faire la diſtillation de l'*eſprit animal*. Tout cela ne s'éxécute que par la vertu *ſyſtaltique* & la preſſion : c'eſt par elle que la lymphe parvient à ce dégré d'élevation ou de *ſublimation*, de *volatiliſation* & d'affinage ? Le méchaniſme pour la circulation des *eſprits animaux* ou du *ſuc nerveux*, eſt le même que celui par qui l'on a vû commencer & ſe parfaire la circulation de la partie rouge du ſang. Ici le cœur a été le principe de cette circulation, & la preſſion ſyſtaltique des artéres l'a achevée. Là c'eſt le cerveau, battu & preſſé par toutes

ſes membranes, & par toutes les artéres qui les tapiſſent, & les pénétrent intimement. Cette action compreſſive ſe trouve ſinguliérement copiée dans la ſtructure des cordons des nerfs, preſqu'auſſi-tôt qu'ils ſont ſortis du cerveau. Là, ſe trouve placé de chaque côté le *plexus cervical*, qui ſuivant l'obſervation des plus célébres Anatomiſtes, eſt un corps muſculaire, une vraie preſſe, où les eſprits animaux prennent une nouvelle force pour circuler. C'eſt pourquoi de là en avant, les *plexus* ſe multiplient, ſoit dans la poitrine, que traverſe le *nerf intercoſtal*, où ces plexus ſe trouvent dans tous les interſtices des côtes; ſoit dans le bas-ventre, où ces *plexus* ſe montrent, & par leur étenduë, & par leur nombre, aux yeux de tout le monde. Ainſi le *ſuc nerveux*, ou les *eſprits animaux*, pouſſés comme par autant de petits cœurs (car c'eſt ainſi que les nomme le célébre Mr. *Lanciſi*) qu'il y a de *plexus* ou de *ganglions*, depuis le col juſqu'au centre du *meſentére*, coule d'un cours continuel, que

ſuit ſans s'interrompre ce *fluide ſpiritualiſé*, depuis le cerveau juſques dans les fins des nerfs. Mais ce cours qui juſques là étoit direct de haut en bas, ſe tourne là, & devient circulaire, parce que les fibres nerveuſes ſe dévelopent, en finiſſant, pour faire le tiſſu des *membranes*: elles ſe retrouvent & renaiſſent par autant de points qu'il y en a, d'où l'on voit ſourdre les *veines lymphatiques*. Ce *ſpiritueux lymphatique* arrivé donc au terme du cours qu'il ſuit, en deſcendant dans les parties baſſes, reprend la forme de *lymphe* ſous celle d'une roſée limpide, qui tranſude des membranes dans ces veines. Or toutes ces veines allant ſe jetter ou dans le *canal thorachique*, ou immédiatement dans les veines ſanguines, cette eau limpide va ſe remêler dans le ſang; & par lui rentre dans le cœur.

Il ne ſe trouve donc point de ſuperflus, de reſtes ou de *reſidus* dans les viſcéres, après que lè ſang y a paſſé, ſoit par ſa partie rouge, ſoit par ſa partie blanche: au contraire tout eſt net, ou exemt d'ordures

ſur les routes de la nature, quand on n'y entre qu'après elle ; de ſorte que rien n'eſt ſi déraiſonnable ou ſi mal fondé, que de la vouloir rendre complice des craſſes ou des ordures, que ſouvent l'on y a miſes, & que l'on impute aux viſcéres. Ces maniéres d'entretenir la ſanté dépendent donc toutes d'un méchaniſme fondé en proportion, en juſteſſe, & en égalité de forces dans les *fluides* & dans les *ſolides*, en un mot, dans l'*équilibre* que la nature entretient entre les uns & les autres ; c'eſt le point de vue qu'il convient à des Médecins qui ſont ſes diſciples & ſes imitateurs, de ſe propoſer pour la guériſon des maladies. Ceux qui ne le ſont point, peuvent-ils raiſonnablement ſe mettre au-deſſus de ces régles ? du moins doivent-ils s'épargner ſur l'uſage frequent & violent des purgatifs, & ne s'en permettre aucun, qu'après avoir appris à les craindre, de ceux qui ont médité ces matiéres avec tout le ſoin que le mérite l'importance de la choſe.

Ce qu'on appelle *cacochymie* forme

IV. Erreur vulgaire, sur la *Cacochymie.*

dans le public, & parmi le vulgaire des Médecins, un préjugé d'autant plus fort, qu'il est séduisant, parce qu'il est à la portée de toutes les imaginations. Ce sont, dit-on, des humeurs qui causent les maladies ; on ne peut donc les guérir qu'en les évacuant, & c'est la vertu des purgatifs. Je conviens que le service que les purgatifs rendent à la Médecine est trop important, pour permettre que l'on en prive les malades. Mais autant que la purgation est connue de tout le monde, autant la science de purger est-elle celle de peu de gens. La séduction vient des fausses idées que l'on s'est faites, & sur la nature des humeurs, sur les tems qu'elles se produisent dans les maladies, & sur les siéges ou les endroits du corps où on les suppose, tandis qu'elles en occupent d'autres ; de maniére que souvent l'on porte le reméde où n'est point la cause du mal. Or, un purgatif donné dans un tel cas, ou met la confusion dans les humeurs en les remêlant au sang, ou bien il met tout en irritation, sans évacuer

que

que ce qu'il ne convient point de vuider.

L'idée donc de la *Cacochymie* s'eſt trouvée juſtement rectifiée par les nouvelles connoiſſances en Médecine. De ſages Auteurs lui ont ſubſtitué le terme, avec la notion de *cacochylie*, & par-là les humeurs peccantes dans les maladies, ſe trouvent dans les vaiſſeaux. C'eſt donc effacer l'idée baſſe & groſſiére, qui donne à penſer que la *Cacochymie* eſt un amas d'humeurs amoncelées dans les premiéres voyes; miſerable maniére en effet de penſer! pour peu que l'on ſe ſoit mis au fait de la ſtructure des parties, & de la diſtribution des humeurs. Au contraire, l'idée de *cacochylie*, eſt celle d'un amas de chyle ou de ſucs nourriciers accumulés dans les vaiſſeaux. Là, par leur volume, ils oppriment le ſang lui-même en ralentiſſant ſon mouvement ou ſon cours, & font autant de digues à ſa circulation, que d'obſtacles dans les extrêmités des vaiſſeaux; ce ſont les capillaires des artéres, qui ne pouvant recevoir dans leurs étroits diamétres

la foule de ſucs nourriciers qui y ſont pouſſés par la circulation, s'engoüient ou ſe gorgent des fluides, qui ſe fixent dans leurs étroites capacités par la géne & la preſſion qu'ils y ſouffrent. Ainſi ce ſont des empéchemens que la circulation du ſang trouve à ſon paſſage des artéres dans les veines, & de là ſe forme la *cacochylie* dans le ſang lui-même, & dans tous les vaiſſeaux, où le ſang arrêté eſt contraint de refouler.

V. Caco-chylie, véritable cauſe de maladie.

Cette idée de la *Cacochymie* rectifiée, eſt d'autant plus juſte, qu'elle répond plus parfaitement à celles des cauſes qui font véritablement une maladie. Ces idées ſont l'épaiſſement du ſang, le ralentiſſement dans ſa circulation, l'embarras des viſcéres : en conſéquence la retenuë ou ſuppreſſion de toutes les évacuations naturelles du bas-ventre, des crachats, de la ſalive, & qui pis eſt, de la *tranſpiration* extérieure & intérieure. Car tout cela ſe ſuit naturellement de la *cacochylie*, par un ſang empâté à force de ſucs chyleux, lymphatiques, nourriciers,

qui liant les globules de sa partie rouge, arrêtent ou suspendent la circulation de toute la masse des humeurs.

Dans l'idée de cacochylie sont renfermés les vices du sang, parce qu'ils consistent dans l'excès des sucs morbifiques, & dans leurs altérations, soit dans leur consistence, soit dans leurs saveurs, ou leurs qualités. L'excès ou surabondance d'humeurs est ici sensiblement démontrée; car la serosité du sang ou sa partie blanche, qui est déja deux fois plus abondante que la rouge, s'étant grossie de sucs chyleux, qui s'y sont accumulés de jour en jour, le sang se change presque tout en lymphe, mais en lymphe épaissie, dure & cœneuse; c'est ce que l'on remarque dans les grandes maladies. Ce ne sont plus des sucs legers, qui roulent aisément dans les vaisseaux, ce ne sont plus des sucs doux, car l'*aigre* concentré dans tous les sucs laiteux, comme le chyle, s'y dévelope, dès qu'ils se trouvent ralentis dans leurs cours, parce que le repos donne le tems

à ces ſortes de fluides de ſe corrompre, en contractant ces aigres, plus ou moins *acides*, qui ſe montrent en tant de maladies. On voit qu'avec de telles diſpoſitions il doit y avoir bien de l'embarras dans les viſcéres; de là les *congeſtions phlegmoneuſes*, ou les obſtructions inflammatoires qui les menacent.

VI. La Cacochylie ne demande point de fréquentes purgations.

La Cacochymie rapportée ainſi à ſes juſtes idées, & renfermée dans ſes véritables bornes, montre bien plus le danger, que le beſoin ou la néceſſité de la fréquente purgation. Auſſi un ſçavant Médecin du ſiécle paſſé, qui croioit à la cacochymie, autant que peut le faire un Praticien né ſenſé & éclairé par l'uſage, trouvoit que tout compte fait, il paroiſſoit que la purgation étoit de tous les remédes, celui qui étoit le moins sûr, le plus dangereux, & le moins néceſſaire à la ſanté; & c'eſt le ſujet de l'excellent Traité qu'il a laiſſé là-deſſus. * Là, examinant avec autant de ſageſſe que d'érudition, le tems où l'on pouvoit placer la purgation dans les grandes maladies, il conclut

* *Purgationis remora, de ſanitate purgationis non indigâ.* Bruno.

que le tems où elle eſt plus permiſe, eſt celui où la nature peut s'en paſſer ; car, dit-il, dans les commencemens d'une grande maladie, les humeurs ſont pêle-mêle, & dans une telle confuſion, que la purgation ne pouvant les démêler, acheve de tout confondre : la maladie vient-elle à augmenter ; alors la nature étant dans ſon travail, convient-il de lui arracher des mains ce qu'elle entreprend ? Vient enſuite l'état de la maladie, nommé l'état de ſa conſiſtence, où la nature faiſant ſes arrangemens critiques, elle ſe trouve aux priſes avec l'humeur morbifique, qu'elle eſt prête de dompter. Eſt-ce le tems d'entreprendre de faire ſon ouvrage ? Enfin la maladie décline, c'eſt le tems où la nature devient triomphante ; convient-il d'eſſayer à la troubler dans ſon triomphe ? Et ainſi conclut ce ſçavant Praticien : Ou la purgation eſt dangereuſe dans les grandes maladies, ou elle y eſt ſouvent inutile.

La diſpoſition du ſang & de ſes ſucs dans le tems de la cacochylie,

prouve bien la vérité du raisonnement de ce sçavant Médecin ; car le sang empâté dans sa lymphe épaissie & cœneuse, donne à comprendre la difficulté de tenter l'évacuation d'humeurs enchevêtrées, au point que c'est moins un *fluide*, qu'un sang devenu énormement cœneux, qu'un *solide* à pénétrer, à rompre, ou à diviser. Est-ce une tentative à faire sans un extrême danger ? De là s'est établie la maxime d'*Hippocrate*, de rendre fluides & coulantes les humeurs que l'on veut emporter par la purgation: *Corpora si quis purgare voluerit, ea fluida faciat oportet.* Et par là l'on doit revenir de la miserable coutume à laquelle s'abandonne tant de monde, & plus particuliérement le peuple, de conseiller des purgations dès que quelqu'un se trouve incommodé ; car rien n'est si propre à déterminer une grande maladie, puisque c'est commencer par tout confondre, & prevenir la nature, avant qu'elle se soit mise au fait de celle qui est prête à prendre naissance.

Il faut donc pour que les purgatifs opérent, que les humeurs soient fluides ; il faut que les parties nerveuses qui contiennent ces humeurs dans les vaisseaux, se prêtent à leur sortie. Or il est certain que les parties nerveuses ne se trouvent point ordinairement assez rélâchées dans les commencemens de la maladie pour laisser sortir les humeurs ; d'où je conclus que la purgation ne convient, généralement parlant, que sur la fin des maladies, parce qu'alors la nature a travaillé sur l'humeur dans les premiers tems d'une fiévre ; les solides ont eu le tems de s'amollir, leurs fibres sorties du *spasme* où elles étoient deviennent plus souples, & ainsi les humeurs étant intimement broyées, elles deviennent mobiles, dégagées & en état d'obéir : telle est la fluidité que l'on demande pour la purgation. VII. On ne doit employer les Purgatifs, que vers la fin des maladies.

Ce menagement deviendra sensible dans certaines maladies qui sont fort communes parmi les pauvres : ce sont celles qui étant *chroniques*, engagent à une quantité surprénante d'*hydragogues*, de *fondants*, VIII. Purgatifs dangereux, dans les maladies chroniques.

& d'*émetiques*, dans l'idée où l'on eſt dans le monde peu médecin, que ce ſont des maux entretenus par un fond de *cacochymie*, qu'il faut tarir à force d'évacuants. Telles ſont les affections des *glandes* durcies, *ſcrophuleuſes*, *carcinomateuſes*; celles de la peau, connuës ſous les différens noms de *gale*. Enfin les *cachexies*, les *bouſiſſures*, les *hydropiſies*, tous maux dont ſont remplies les familles des Pauvres. Or dans tous ces cas, c'eſt une *cacochylie* qui eſt paſſée, ou dans les nerfs ou dans le tiſſu des *glandes*, comme celles du col & du *meſentére*, ou dans celles de la peau, ou enfin dans les *artéres lymphatiques*. Ce ſont les cas où la lymphe mal demêlée des autres particules du ſang ou des humeurs, ſe filtre ſouillée au travers de la ſubſtance *corticale*, d'où elle porte dans les nerfs & dans le *ſuc nerveux* un *volatil* ſauvage, étranger, ou mal *dulcifié*, *âcre*, *acide* ou *ſalin*, comme feroit un air infecté, une contagion aërifée, qui va mettre le trouble dans les *eſprits animaux*; ou bien la *lymphe* mal *dephlegmée*, s'inſinue par les *ar-*

téres

téres lymphatiques dans le tiſſu vaſculeux des glandes & des membranes. En tout cela la *Cacochymie*, ou cette *cacochylie* n'eſt plus ſur la route, ni au pouvoir des purgatifs. Ce ſont des ſucs chyleux, des lymphes infectées, mal degroſſies ou mal apprêtées, qui ſont fixées en des endroits où l'action des purgatifs ne s'étend point. Ce ſont donc des *irritants*, des *fondants* & des *évacuants*, qui portent ſur les *ſolides*, & ſur des *fluides*, qui ne ſont point ceux où réſident les cauſes des maux que l'on combat. Les corps donc de ces pauvres malheureux, ſont fatigués & épuiſés à pure perte, parce que leurs maux n'en ſont pas ſoulagés.

Il eſt cependant des perſonnes qui prétendent autoriſer le promt uſage des purgatifs ſur la néceſſité qu'il y a de débarraſſer les premiéres voyes, qu'ils croient être le ſiége de l'humeur morbifique; ils juſtifient l'idée qu'ils ont de cet amas d'humeurs dans les premiéres voïes par la fréquence des envies de vomir au commencement des mala- IX. Objections en faveur des Purgatifs.

dies, & par le cours de ventre, à qui l'on donne pour cause l'abondance des sucs corrompus, qui remplissent l'estomac ou les intestins.

X. Réponse à la I. Objection, tirée des envies de vomir.

C'est mal connoître ce qui fait les envies de vomir, & s'oublier sur la structure de l'estomac que de prendre la cause des vomissemens dans la capacité de ce viscére; elle est dans les membranes, qui en font la voute & les parois. Ces membranes sont toutes nerveuses & musculeuses, & parsemées d'ailleurs d'une infinité de vaisseaux sanguins, & de *lymphatiques excretoires*. C'est donc un viscére infiniment sensible, jusque là qu'il ne peut souffrir, sans se soulever, la présence de l'*Antimoine*, dont l'œil, quoiqu'extrêmement délicat, s'accommode cependant, puisqu'on l'emploie efficacement dans les *collires*. L'estomac admet cependant & souffre dans ses vaisseaux une quantité considerable de sang, sans que le *ton* de ses fibres en soit blessé, de sorte que l'*équilibre* d'entre les *solides* & les *fluides* qui le composent,

ſe conſerve pendant la ſanté. Mais dès qu'une ſurabondance de ſang entrant dans ces vaiſſeaux, vient ſurcharger ces membranes, ou péſer extraordinairement ſur elles ou ſur la voute qu'elles font; l'eſtomac s'irrite & ſe ſouleve dans les commencemens des grandes maladies. En effet, le ſang ralenti dans ſa circulation, venant à refouler de l'habitude au centre du corps, vient d'abord ſurcharger l'eſtomac, qui, pour ſe dégager, entre dans ces ſécouſſes & ces ſoulevemens, qui font ces envies de vomir. Ainſi dès qu'une commotion occaſionne dans le *cerveau* quelque amas de ſang, dès qu'une forte migraine le tient en congeſtion, les vomiſſemens prennent auſſi-tôt aux malades: ſi quelque inflammation ſe forme dans le poumon, à l'occaſion d'une *péripneumonie*, les envies de vomir ſurprennent le malade dès la naiſſance de cette maladie; enfin par les *ſuppreſſions* des *hémorrhoïdes*, & par celles qui arrivent aux perſonnes du ſexe, le ſang n'eſt pas plûtôt dérangé dans ſon cours, ou

de ſes régles, que c'eſt ſur l'eſtomac qu'il porte les premieres marques de ſes écarts ou de ſes dérangemens. Ce n'eſt donc que de l'abondance du ſang & nullement des humeurs que viennent les envies de vomir au commencement des maladies.

XI. Réponſe à la II. objection tirée du cours de ventre.

Les purgatifs ſont auſſi peu efficaces pour remédier au cours de ventre. Le but qu'on ſe propoſe en les employant, eſt d'évacuer des glaires, des viſcoſités, des ſucs pourris; mais les remédes qui produiſent ces évacuations, excitent, augmentent même l'action des puiſſances qui les cauſent. Ce ſont, ſi l'on veut, des ſucs nourriciers ou du chyle pourris qui ſéjournent dans les premiéres voïes. Mais le chyle ne s'eſt corrompu dans ces endroits ou dans les inteſtins, que parce que le filtre qui devoit le tranſmettre dans les veines lactées, lui a refuſé paſſage, & cela parce que les membranes des inteſtins étant toutes de nerfs & toutes muſculaires, leur tiſſu ne ſe prête à la dilatation de ſes pores, qu'autant que leurs fibres demeurent ſouples. C'eſt donc le

resserrement de ces pores qui a bouché le passage au chyle. Or ce resserrement est *spasmodique*, soit à l'occasion des sucs âcres qui abreuvent ces membranes, ou à l'occasion de quelque *phlogose*, ou même de quelque inflammation secrete qui les occupe. Un reméde irritant en pareille conjoncture, ne fait que consommer la cause du mal, dont il n'évacue que le produit; car en attirant trop de sang dans les artéres, il augmente la disposition inflammatoire qui est l'origine de tout le mal, & à même tems ses piquants âcres & salins agissent sur les mêmes membranes intérieures des intestins, & y attirent une abondance étonnante de serosité. Voila le produit de la cause morbifique augmenté en même tems que croîtra la cause elle-même. L'exemple des *masticatoires* doit éclairer là-dessus les esprits. Un grain de poivre, une feuille de tabac, une racine d'*angélique* mâchée ou roulée dans la bouche, l'inonde de salive : l'enchifrénement qu'un acide cause ou entretient, démontre sensiblement de

quelle affreuse affluence de serosité sont susceptibles les membranes, quoique renfermées en des espaces fort etroits, puisque le fond des narines est capable de fournir tout ce qui sort de serosité dans un rhume de cerveau. Peut-on en moins croire des intestins, dont les longues & larges capacités, étant des vuides formés par des membranes voutées & percées par des millions de pores, seront forcées par la violente irritation de ces remédes, à répandre dans les intestins d'abondantes serosités. Le cours de ventre par là devient incurable ou mortel, par les remédes mêmes qui en augmentent la cause & les effets.

On doit donc avoir une grande retenuë dans l'administration des émetiques & des purgatifs, parce que le genre nerveux se trouvant toujours entre l'humeur qui est à évacuer & le reméde qui doit le faire, il est comme la clef sous laquelle sont renfermés tous les *fluides*, qui ne peuvent sortir de leurs clotures, qu'autant que les nerfs qui sont les *solides*, se laissent flé-

chir à l'instigation d'un purgatif : faute donc de cette souplesse dans les fibres nerveuses, ce sont des extorsions de sucs qui se font par la violence des remédes, sans que l'humeur qui est en faute, en soit atteinte. C'est donc, selon l'avis d'*Hippocrate*, évacuer ce qu'il ne convient point de vuider ; *non quæ, nec qualia*. Rien donc de plus pernicieux pour la cure des maladies, que l'usage témeraire & indiscret des purgatifs & des émetiques ; & rien en même tems qui dans la pratique de la Médecine, ne demande plus de lumiére & d'attention.

Après ces réflexions générales, en voici de singuliéres, qui spécifient l'usage des purgatifs par rapport à l'état des malades. Les émetiques ne doivent point se donner à des femmes grosses, pour deux raisons, l'une que leurs envies de vomir ne viennent pas d'humeurs, mais de la suppression d'une évacuation de sang, qui accompagne naturellement la grossesse, ou pour mieux dire, que la grossesse cause naturellement. En second lieu, les se- XII. Purgatifs dangéreux, 1°. pour les femmes enceintes.

couſſes des émetiques ſur les parties nerveuſes & membraneuſes intéreſſent ſi dangereuſement toutes les parties qui ont à contenir l'enfant pendant neuf mois, qu'il y a un danger évident à riſquer des émetiques ſur des femmes groſſes: cependant cela ſe pratique ſur le conſeil des premiers venus, qui oſent prodiguer des antimoniaux, ſouvent même les plus violents, & peut-être les plus infidéles dans les maladies des pauvres femmes groſſes.

2°. Pour les jeunes perſonnes du Sexe.

L'inconvenient des émetiques eſt moins dangéreux à la vérité dans les maladies des jeunes perſonnes du ſexe; mais ils deviennent du moins inutiles dans ces maladies, parce qu'en elles, ſur-tout dans les pâles couleurs, c'eſt le ſang encore retenu ou dérangé de ſa circulation, qui fait leurs maux d'eſtomac, & l'effet des émetiques eſt de mettre en mouvement, & de prodiguer en pure perte, des humeurs qui ſont innocentes des maux de ces jeunes perſonnes.

3°. Pour les per-

Il en eſt de même des hommes

ſujets aux *hémorrhoïdes*, car les *coliques*, les *vents*, & les maux de cœur, qui les prennent quand les hémorrhoïdes manquent à leur évacuation, viennent de la préſence d'un ſang ſuperflu, mais retenu. Ce ſang refoule des vaiſſeaux hémorrhoïdaux, ſur ceux & dans ceux des membranes de l'eſtomac, c'eſt donc pour lui comme venir fraper à une porte fermée, que d'aller ſolliciter l'eſtomac à vuider la cauſe d'un mal, qui n'eſt rien moins que des humeurs. ſonnes ſujettes aux Hémorrhoïdes.

Les émetiques ſont encore pernicieux pour ceux qui ſont ſujets aux crachemens de ſang, & généralement dans toutes les affections *phthiſiques* lors qu'elles ſont propres, ou comme l'on dit, *idiopatiques* au poumon. 4o. Dans les crachemens de Sang.

Autre précaution non moins néceſſaire, c'eſt de s'abſtenir des émetiques dans les *aſthmes*, à moins qu'il ne ſoit bien prouvé, que l'aſthme eſt humoral. Ainſi comme la plupart ſont ou *ſpaſmodiques* ou *idiopatiques* au poumon, l'uſage en devient infiniment moins ordinaire. 5o. Dans les Aſthmes.

50. Dans les personnes qui ont des descentes.

Enfin on ne doit jamais donner d'émetique sans être assuré que le malade n'a aucune sorte de *descente*; car outre l'*exomphale* qui se trouve dans les deux sexes, chacun de ceux-ci a les siennes, qui exposeroient les malades à d'étranges accidens. Or les descentes sont très-communes parmi les pauvres gens, parce que presque tous sont astraints à un travail qui les engage souvent à faire des efforts.

XIII. On ne doit employer que les vomitifs les plus moderés.

D'ailleurs plus les vomitifs excitent de trouble, plus on doit s'appliquer à les choisir parmi les plus moderés, ou bien sçavoir les adoucir quand on est obligé d'en venir aux antimoniaux. *L'oxymel scillitique* suffit ordinairement pour les enfans. Le *vitriol blanc* purifié à la maniére du nitre, & mélé dans un bouillon avec l'huile d'amandes douces, peut suffire en bien des occasions. *L'ipecacuanha*, pourvû qu'on ne le donne qu'à huit ou dix grains, est mitoyen entre les autres émetiques & *antimoniaux*. Mais si ceux-ci deviennent indispensables, le *soufre d'antimoine* de la préparation de Mr *Le-*

mery, eſt un remède efficace ſans être tumultueux. *Le vin émetique* dans l'huile d'amandes douces, eſt beaucoup moins turbulent que le *tartre émetique*; celui-ci cependant s'adoucit en y mêlant le double, ou encore plus de ſucre candi. Tous ces émetiques n'engagent point à une groſſe dépenſe, & peuvent être aiſément adminiſtrés aux Pauvres.

C'eſt dans ces mêmes vuës de facilité que l'on doit pratiquer & adminiſtrer les purgatifs aux Pauvres. Car ceux qui ſont verſés dans la maniére de faire la Médecine parmi les pauvres gens, ſçavent combien il eſt inutile de leur donner des purgatifs qui ſont trop malaiſés à prendre, ſoit pour la forme ſoit pour le goût. Ainſi l'on doit épargner aux Pauvres, autant qu'il eſt poſſible, les *électuaires*, qui ſont des potions hideuſes à leurs yeux, & inſupportables à des goûts comme les leurs, qui ſont d'autant plus ſenſibles, qu'ils ſont plus ſimples & plus naturels, ou moins gâtés par la bonne chére, les ſauces ou les hauts goûts.

Ce qui multiplie cependant les purgatifs, c'est l'envie que l'on a d'en donner qui soient efficaces, ou qui vuident les glaires en abondance; & pour cela on ramasse tous les *hydragogues*, les *phlegmagogues*, tous les *panchimagogues*; enfin toutes les *confections* de ces genres, qui sont pour la plupart très-desagréables au goût, à l'odorat & à la vue, très-dangéreux de plus dans l'usage, en ce que souvent elles tourmentent encore plus les entrailles qu'elles ne les vuident. A la place de tous ces mêlanges de drogues, il se trouve un reméde simple, qui, suivant l'expérience des grands Médecins, purge efficacement, ou fonciérement les humeurs de telle nature fussent-elles, & partout où elles se soient portées. C'est le *sené*, dont la nature a même ménagé la force, pour le mettre à portée des temperamens plus ou moins forts; car l'on a dans le sené les feuilles, qui étant bien mondées, sont d'une vertu très-efficace, & les *follicules* deviennent supportables en cas de besoin, dans des maux

XIV. Maniére d'employer le Sené.

que les purgatifs pourroient irriter, où il faut cependant qu'un purgatif comme un furet, aille chercher les humeurs. L'*extrait de sené* a encore sa commodité, parce qu'il peut se donner commodément aux Pauvres; mais étant mêlé avec autre chose, par exemple avec l'*extrait* d'*ellebore* noir, c'est le fond ou la matiére des pilules, qui sont d'un usage très-utile en certains cas de maladies des Pauvres; on verra dans ma Pharmacie la façon de les préparer.

Mais une autre maniére de donner commodément & avec fruit le *sené*, c'est de sçavoir lui donner son correctif & un ajoint très-naturel, très-aisé à pratiquer & facile à prendre; c'est la *crême de tartre*, qui par elle-même & sans apprêts, corrige spécialement le sené. La racine de *jalap* s'associe très-commodément avec lui, & ainsi elle prend la place de la *manne*, qui par le volume dans lequel il faut la donner, & par la dépense qu'elle occasionne, ne se trouve pas tant à la portée de la Médecine des Pauvres. Des

bols donc préparés avec de la poudre de *sené*, celle de *jalap* incorporée avec la *crême de tartre*, quelques goutes d'essence d'anis, & un peu de quelque sirop, sont très-utiles pour la cure des maladies des Pauvres.

XV. Le Mercure doux.

Le *mercure doux*, plus il est efficace, plus il demande d'attention dans son usage; & la commodité de le donner, à raison de la modicité de sa dose & de son volume, lui merite une place singuliére dans la Médecine des Pauvres. Mais sa préparation doit sortir de mains artistes & habiles, qui l'aient sublimé suffisamment; sinon c'est un furieux, qui agissant par le volume, la multiplicité ou le nombre, détruit tout ce qu'il touche, lorsque le nombre infini de molécules dont il est composé, qui sont si mobiles, si pénétrantes, & par-là si dangéreuses, sont mal dépouillées de toutes parties âcres & salines. Il faut nécessairement le réduire à de certaînes bornes pour l'employer dans la Médecine des Pauvres, en l'associant comme un aiguillon, à

d'autres purgatifs, qui lui seront analogues en vertu.

XVI. La Rhubarbe.

La *rhubarbe* est un purgatif fameux, mais la réputation en fait le danger; car ce reméde tout vulgaire qu'il est entre les mains de tout le monde, est encore mal connu, & est souvent mis hors de sa place, parce qu'ordinairement on lui ôte sa qualité essentielle, & peut-être primitive dans sa nature; sçavoir sa vertu *alterative*, qui est trop oubliée dans l'usage de la *rhubarbe*. Car on en veut d'abord faire un purgatif, & cependant le but que l'on devroit souvent avoir en l'employant, devroit être de corriger les humeurs, & d'en faire un *amer* d'autant plus utile & plus sûr, que son usage aboutit à précipiter ou à amener insensiblement par les selles, les sucs qu'elle a préparés, mitifiés ou adoucis. L'on en tire ces utilités, ou ce double avantage, en la donnant plusieurs jours à petite dose, en substance & en poudre avant la nourriture, ou bien en maniére de tisanne (nommée communément eau de *rhubarbe*) comme dans les maladies des

enfans, & dont l'on tirera de grands avantages dans celles des adultes. C'est donc un reméde à placer dans la Médecine des Pauvres, dans les cas & suivant les maniéres qui seront plus détaillées ci-aprés.

XVII. L'Aloës. L'*Aloës* est un autre purgatif amer, & en cela semblable à la *rhubarbe*, de sorte que ces deux sortes de Médicamens bien entendus, peuvent satisfaire tout à la fois, & à l'indication des *amers* & à celle des purgatifs. Ce sont donc à les bien prendre, deux purgatifs qui se trouvent en concurrence de merite comme de qualité, parce qu'ils sont l'un & l'autre *alterants* & *évacuants*. Aussi conviennent-ils encore dans une autre chose, c'est qu'ils ne sont utiles, qu'autant qu'ils sont donnés en petite dose. Car l'aloës en particulier si ancien en Médecine, est si célébre & si étendu dans l'usage, que l'on n'a pas craint de l'appeller le *chasse maladie*, *morbifuga*, comme si aucun reméde n'étoit aussi propre que l'*aboës* pour donner la chasse à tous les maux. C'est qu'il passe ordinairement pour ami de l'estomac,

tomac, qui eſt comme le premier mobile dans la machine animale, le principe de ſes digeſtions, & de tout ce qui ſe paſſe dans les premiéres voies; c'eſt pourquoi on trouve ce purgatif en réputation, juſqu'à devenir la baſe des pilules *ſtomachiques*, appellées *gourmandes*, perſuadé que l'aloës rendoit l'appetit en rétabliſſant la premiére coction d'où les autres reçoivent leur bonté ou leurs perfections. Rien donc n'eſt plus propre à la ſanté ſuivant ce principe, que l'uſage de l'aloës. Mais cet uſage pour être trop libre, trop abondant, & trop familier a paſſé en abus; car pour en avoir trop exageré la vertu, on l'a fait la drogue banale, ou fondamentale de preſque toutes ſortes de pilules, d'extraits, d'élixirs, &c. au lieu que l'aloës pris dans ſa juſte idée, eſt un reméde principalement utile en acceſſoire à d'autres que l'on emploie en fait de purgation; car il y ſert comme d'éguillon pour évacuer efficacement l'humeur que l'on veut chaſſer, fut-ce le ſang lui-même, quand

par quelque ſuppreſſion d'évacuations naturelles à l'un ou l'autre ſexe, il fait le fond de la maladie. Il faut bien prendre garde de ne point précipiter la vertu de l'aloës, au contraire il faut lui laiſſer préparer les humeurs, en impregnant de ſa qualité *digeſtive* & *balſamique*, la maſſe du ſang. Car c'eſt ainſi qu'il la rend fluide, & qu'il la tient corrigée de ſes *aigres*, ou de ſes *acides*, à peu près comme fait la *bile*, dont l'amertume en impregnant le *chyle*, en fait la douceur & la fluidité. Suivant ces idées l'*aloës* peut devenir dans la Médecine des Pauvres, un remède bien efficace pour la cure de quantité de maladies. D'ailleurs lorſqu'on le donne en petite quantité & en bol, il devient très-facile à prendre, & ce n'eſt pas le moindre avantage à ſouhaiter dans les remédes que l'on deſtine aux Pauvres, ſi l'on veut s'aſſurer qu'ils les prennent.

XVIII. Uſage des Extraits. On pourroit croire en conſéquence de ce que je viens de dire que l'uſage des *extraits* ſeroit très-convenable à la Médecine des Pauvres,

mais la raiſon qu'il y a à ne point s'expoſer à multiplier les remédes dans leurs maladies, s'oppoſe à leur uſage. En effet ce ſeroit peut-être accroître la dépenſe, prolonger leurs maux; & par-là leur faire perdre trop de tems, ſans pouvoir vaquer à leurs profeſſions. D'ailleurs les *extraits* ſont des remédes incertains, parce que ce ſont des drogues mutilées, qui promettent de procurer des effets qui dependent de l'intégrité de la drogue, qui les produit en gros, ſans être decompoſée ou *extraïte.* Ce ſont, diſent les Chymiſtes, les parties ſulphureuſes, ſalines, reſineuſes, d'un mixte médicamenteux, dont ces parties ſont comme l'ame ou l'eſſence du remede. Mais rien n'eſt plus incertain que ce choix que prétend faire l'art, au préjudice de celui que ſe réſerve la nature dans l'opération de ces médicamens: c'eſt donc de leur intégrité, & de toute leur ſubſtance, qu'elle tire des ſecours pour la guériſon des malades, de ſorte que rien ne la mettant hors d'état de leur procurer ces

avantages, que de l'aſtraindre à ſe ſervir de ce qui eſt du choix de l'imagination de l'artiſte. Auſſi les *extraits* ſont-ils la plupart ou incertains ou dangéreux dans leurs opérations. Jamais par exemple on ne trouvera tant de ſûreté dans l'uſage de l'*extrait de quinquina*, que dans le quinquina lui-méme; & l'on ſçait trop encore par l'exemple de la *reſine du jalap*, l'inconſtance ou le péril des *extraits reſineux*; car autant que le *jalap* en ſubſtance, étant corrigé, devient un purgatif facile & efficace, autant ſa réſine eſt-elle défectueuſe.

XIX. Uſage du ſel d'Angleterre.

On a un purgatif très-commode, dans l'uſage du *ſel d'Angleterre*, qui étant mêlé avec le ſucre, à peu près en parties égales; & l'un & l'autre fondu dans pluſieurs verres d'eau, forment une potion qui purge les malades ſans tranchées. Il faut ſeulement ſe garder des mauvais ſels d'Angleterre qui ſe débitent trop communément. Ce ſel prend ſon nom de la fontaine ou ſource d'*Epſon* en Angleterre; mais comme cette fontaine ne pourroit

fournir la milliéme partie du sel d'Angleterre qui s'emploie dans le monde, c'est de l'habileté & sçavoir faire des Artistes, qu'il faut en attendre toute la bonté ; nombre de Chymistes en sçavent faire, mais cependant il y en a peu qui y réussissent parfaitement, & l'on sçait que d'habiles Apoticaires se sont trouvés obligés de rectifier les sels d'Angleterre qu'on leur vendoit. C'est donc une précaution à prendre que de choisir ce sel de la main d'un habile Apoticaire.

XX. Dangers des Sudorifiques.

Les *sudorifiques* sont un autre piége dans lequel donnent bien des personnes peu instruites du pouvoir, de l'action & de la nature de ces remédes. On prétend que dans les sudorifiques réside la vertu spécifique des plus grands rémédes. On leur attribuë la guerison des maladies les plus graves, les plus pressantes & les plus dangereuses. La séduction vient originairement de l'observation constante, suivie & étudiée depuis *Hippocrate*, par tous les plus grands Praticiens, que ce sont les sueurs, par où s'operent les

crises les plus ordinaires, les plus décisives & les plus heureuses, & dans les maladies les plus importantes. Cette observation induit bien du monde à croire, que les sudorifiques sont les vrais spécifiques, qu'ils doivent par conséquent faire l'objet de la pratique, dans la plupart des maladies. Mais il est bon d'observer qu'*Hippocrate* qui a remarqué que les sueurs étoient *critiques* en bien des fiévres, n'a cependant jamais donné de *sudorifiques*, & que même il n'en fait aucune mention dans ses Ouvrages, ce qui démontre que ce souverain maître dans l'art de guérir, a parfaitement compris, que les *sueurs* étoient uniquement l'œuvre de la nature, uniquement réservé à sa sagesse, que l'art n'y pouvoit atteindre. En effet que nous apprend *Hippocrate* sur la matiére des sueurs, sinon de nous faire observer les jours où la nature travaille les sueurs, & les jours où elle en consomme heureusement l'opération.

Là-dessus l'on a pris le change en Médecine, & mettant la fin dans

les moyens, l'on a cru que les ſueurs terminant ſi ſouvent & ſi heureuſement les maladies, c'étoit par les ſudorifiques qu'il falloit les traiter. De là s'eſt établie l'étude ou la recherche des *ſudorifiques*. Mais l'uſage a tellement juſtifié la ſageſſe d'Hippocrate, par rapport aux ſueurs, que l'on a été obligé de reconnoître & d'avoüer, qu'il n'eſt point d'évacuation plus incertaine & plus malaiſée à obtenir & à procurer, que celle des ſueurs par le moien des *ſudorifiques*. La ſueur eſt donc proprement l'ouvrage de la nature, elle ſeule ſçait la menager mieux que toute la Médecine ordinaire ne pourroit faire, même avec les drogues les plus chaudes, ſulphureuſes, ardentes, ni même avec les volatils les mieux rectifiés. En cela les modernes conviennent avec les anciens. Les plus ſages d'entre eux reconnoiſſent que les volatils dont l'on compoſe les ſudorifiques les plus recherchés, excitent beaucoup plus de tumultes, de feux & d'angoiſſes que de ſueurs. Et en effet en conſéquence de ces

drogues, la peau des malades devient plus féche, aride & brulante, fans s'ouvrir à la moindre moiteur.

Les Médecins attentifs ayant donc fait là-deffus leurs remarques, fe font perfuadés, parce qu'ils l'ont vû en pratique, que les drogues fudorifiques n'ont leurs effets pour produire d'abondantes fueurs, que toutes les fois qu'on y a mêlé de l'*opium*; & par conféquent que l'opium paroîtroit le fudorifique né, puifque par lui font déterminées à la fueur, les drogues chaudes, fulphureufes & volatiles, qui fans lui ne feroient que mettre le défordre & le feu par-tout. Or cette obfervation répond directement à l'ufage d'*Hippocrate.* Car les fueurs dans Hippocrate font des *crifes*, & les crifes n'arrivent que fur la fin des maladies, c'eft-à-dire, après que la nature s'eft donnée le tems de relâcher les fibres nerveufes de la peau, afin qu'elles permettent aux humeurs attenuées par la digeftion ou la coction à laquelle elle a travaillé par la *trituration*, pendant les

tems

tems précedents de la maladie, de s'échapper par les pores. Or voila précisément l'effet de l'opium, qui mêlé avec les matiéres *diaphoretiques*, reláche la tension des fibres de la peau, à même tems que le sang raréfié par l'action de ces drogues chaudes, dilate en les soulevant les parois des vaisseaux, pour concourir à la dilatation que l'opium procure à tous les pores. On voit en ceci l'*étiologie* des remédes *sudorifiques*, la maniere de les administrer, & de les placer. C'est sur la fin des maladies qu'il faut en attendre le succès, pour avoir le tems d'employer les *diapnoïques* pendant plusieurs jours. Car par le moyen de ces remédes, le sang se mettant en *rarescence*, il souleve insensiblement les tuniques des artéres; & cependant leurs fibres venant à se détendre, & ainsi à ouvrir leurs mailles par l'usage de l'*opium*, ce sang se décharge par toutes ces issues, des sucs lymphatiques qui se sont brisés & attenués par la vertu *systaltique* fiévreuse; preuve sensible que les *calmants*, les *narcotiques* mêmes, sont

les plus sûrs & les plus efficaces de tous les *ſudorifiques*. On voit dans cette opération, d'où naît la ſueur critique, & le double travail dans lequel entre la nature pour en venir à bout. Car c'eſt un ſoulevement qui doit ſe faire dans les deux puiſſances ; c'eſt-à-dire, dans les *ſolides* & les *fluides*, dont la vertu de rareſcence & de dilatation, doit s'augmenter conſiderablement pour produire la ſueur. D'une part, c'eſt une turgeſcence dans les fluides, dont la rareſcence doit ſoulever ou étendre exceſſivement les tuniques des artéres ; & en même tems c'eſt une violence qui ſe fait aux pores de la peau, pour donner paſſage, non plus à une vapeur inſenſible, mais à une ſeroſité ſenſible, & autant materielle que l'eau : forme en effet ſous laquelle ſe montre la ſueur. Toute cette manœuvre eſt l'ouvrage de la nature, & ſa ſageſſe en eſt tellement la directrice, qu'Hippocrate s'en eſt toujours repoſé ſur elle, ſans jamais avoir oſé, ce ſemble, l'imiter juſques là, puiſque jamais on ne lui voit pratiquer au-

cun remède sudorifique. On peut donc avancer hardiment que l'art de manier les sudorifiques n'est pas encore ébauché, pas même dans les mains ni par les mains d'Hippocrate; tout ce qui s'est débité, pratiqué ou écrit depuis lui pour autoriser les sudorifiques, ne s'est pas encore acquis une créance sur laquelle on puisse se reposer entiérement. Au contraire bien des sages Praticiens, instruits par l'usage de l'inconstance & des défauts ordinaires des remédes qui passent pour sudorifiques, se sont persuadés qu'il n'y en avoit point d'assuré. Je sçais que les Chymistes prévenus du pouvoir de leurs esprits volatils se sont laissé aller jusqu'à croire qu'ils pouvoient volatiliser le sang, & le liquefier en eau telle qu'est la sueur. D'autres ont tenu le milieu, & ont reconnu que les volatils par eux-mêmes, ne pouvoient faire que la moitié de l'opération, qui est de mettre le sang en turgescence; mais qu'en même tems il falloit leur associer quelque chose qui facilitât les fibres nerveuses à se relâ-

cher, ou à ſe détendre & à s'entr'ouvrir, pour donner aux pores qui ſont dans les mailles du rézeau du tiſſu de la peau, l'eſpace, l'aiſance, & l'amolliſſement qu'il leur faut pour ſe dilater, juſqu'au point de laiſſer échapper des ſucs lymphatiques aqueux. De-là ils ont reconnu une vertu ſi ſinguliere dans les *calmants narcotiques*, qu'ils les ont cru les véritables *ſudorifiques*. Et en effet la ſageſſe des Anciens leur avoit fait ſentir l'utilité de cette pratique, puiſqu'ils n'ont jamais manqué de mêler les narcotiques, & même en aſſez bonne doſe, dans toutes les *confections alexipharmaques*, qu'ils nous ont laiſſées. Car telles ſont la *Thériaque*, le *Mitridat*, l'*Orvietan*, & les *Philonium Romain* & de *Perſe*; toutes compoſitions dans leſquelles entrent les *narcotiques*.

Peut-on, après ce que je viens de dire, faire uſage des ſudorifiques, ſans y apporter les meſures, les aſſortimens, & les précautions néceſſaires. Ce ſont les maladies les plus inflammatoires, dans leſquelles on les donne avec plus de hardieſſe,

comme la *pleureſie*, la *peripneumonie*, les *fluxions de poitrine*, &c. Cependant l'évacuation des ſueurs, comme je viens de le dire, n'a ſon mérite en médecine, que lorſqu'elle eſt conduite & amenée par la nature. Son travail en ce genre eſt en effet très-ſenſible, il eſt même marqué par les ſignes ou les traces de ſa marche vers le terme de cette évacuation; puiſqu'elle le fait même préſentir à certains jours qui l'annoncent. C'eſt donc l'œuvre de la ſageſſe de la nature *guériſſante*, qui ſçait tourner à ſon profit certains excès qui ſe commettent dans l'économie animale. Car n'en eſt-ce pas un, que de voir s'échapper une eau ſenſible, ou une ſéroſité palpable, par les pores de la peau, qui ne furent jamais inſtitués pour donner iſſue à la ſéroſité du ſang. Celle-ci en effet a ſes égouts propres, ſes goutiéres, ou ſes canaux de décharge, vers le bas du corps, dans ce qui en eſt le baſſin, & par les *reins*, par les *ureteres* dans la *veſſie*: car ce ſont les mêmes *excrétoires* pour la ſueur, que ceux qui ſont faits pour l'inſenſible

tranſpiration, qui ne deviennent capables d'évacuer un ſuc aqueux à la place d'une vapeur halitueuſe, que parce que les diametres de ces excrétoires ſe laiſſent forcer ſans préjudicier à l'intégrité des organes auſquels ils appartiennent, ou au *ton* de leurs fibres, c'eſt-à-dire, à leur force de *contractilité*, pour ſe ramener au point naturel de leurs *diametres*.

Si les purgatifs exigent tant de précautions pour la cure des maladies, (quoique la Médecine ait là-deſſus des connoiſſances ou des loix ſuivies & autoriſées par un long uſage,) dans quelle défiance doit-on entrer pour les ſudorifiques, ſur leſquels *Hippocrate*, qui a étudié les ſueurs, ne nous a rien laiſſé pour la maniere de les conduire & de les employer. Auſſi il n'eſt point de matiere ſur laquelle la Médecine ſoit plus courte, que ſur l'uſage des ſudorifiques; & c'eſt cependant ſur quoi le Public ſe lâche ſans égard & ſans retenue, contre les Médecins qui ne connoiſſent pas, dit-on, les *ſpécifiques*, qui conſiſtent ordinai-

rement, dans le préjugé vulgaire, en *sudorifiques*.

Cependant les Médecins ne laissent pas d'avoir leurs observations, qui les mettent à portée d'user des sudorifiques, (sans en faire des spécifiques,) pour le bien des malades. Ces observations regardent les tems des maladies; car 1°. On ne doit jamais s'en servir dans les commencemens, puisque les bonnes sueurs ne se font que sur les fins des maladies, ou du moins après plusieurs jours, ou après plusieurs semaines. 2°. Il faut distinguer les maladies qui se terminent ordinairement par les sueurs, pour ne pas demander à la nature ce qu'elle n'est pas en disposition de faire ou d'accorder. 3°. Il faut sçavoir choisir les sudorifiques convenables & les assortimens qui leur conviennent pour la guérison des maladies. Mais ce sont des détails qui sont reservés à la partie de cet Ouvrage, où l'on donnera la cure des maladies en particulier; Car ici il ne convient que de précautionner en général la vie des pauvres, contre l'abus des sudorifi- XXI. Usage des Sudorifiques.

ques, en expoſant ſimplement à la charité des perſonnes qui ſe dévoüent à leur ſervice, ce que la nature a à faire, & que le vulgaire ne connoît point, pour aſſurer le ſuccès des ſudorifiques; ſuccès qui eſt d'autant plus malheureux entre les mains de ceux qui les hazardent, que les maladies des pauvres étant ou *aiguës* ou *chroniques*, elles demandent des connoiſſances particuliéres, pour accorder à chacune de ces deux claſſes, les *ſudorifiques* qui peuvent particuliérement leur convenir. Car les ſudorifiques pour les maladies chroniques, doivent tenir principalement des *diaphorétiques*, c'eſt-à-dire, de ces remédes qui *digérent*, ou qui *mitonnent*, pour ainſi dire, les humeurs, pour inſenſiblement les faire échapper par l'inſenſible tranſpiration; au lieu que les *ſudorifiques* deſtinés pour les maladies aiguës, ſont compoſés plus volontiers d'ingrédiens & de matiéres ſpiritueuſes, *volatiles*, ou *ſulphureuſes*, par leſquelles on croit que doivent s'exciter des ſueurs dans les fluides par la rareſcence, & dans les ſolides

par la dilatation des pores, en même tems que se fera l'élévation des soupapes écailleuses qui recouvrent ces pores, sur toute la surface de la peau. Quelle que soit donc la force d'un sudorifique, il ne s'ensuivra qu'une sueur manquée, si le sang se mettant en *rarescence*, les pores de la peau demeurent clos & fermés; ce ne sera encore qu'une œuvre imparfaite si les pores venant à s'ouvrir, les soupapes écailleuses qui les recouvrent, manquent à se relever. Et toutes ces manieres de sueurs manquées, peuvent arriver dans l'usage d'un sudorifique le plus vif, le plus sulphureux, & le plus spiritueux, à moins qu'un narcotique ne se trouve associé aux parties volatiles de ce sudorifique. Car c'est de l'Opium qu'il faut attendre la dilatation des pores de la peau, & le relévement des soupapes, parce que les pieces qui exécutent cette opération, comme les sphincteres des pores, & leurs soupapes appartiennent aux *solides*, sur lesquels les narcotiques agissent spécialement. Au reste il faut très-peu d'opium pour

animer un ſudorifique, juſqu'au point de lui faire pouſſer une ſueur par toute la peau ; d'ailleurs ſa quantité abſorbée dans celle du ſudorifique, ſe trouve toujours infiniment tempérée ou bornée. Car qu'eſt-ce qu'un trente-ſixiéme d'opium comparé avec trente-ſix parties de la compoſition qui le renferme ? c'eſt pourtant ce qui s'obſerve, par exemple dans la *Thériaque*, l'*Alexipharmaque* par excellence, dont un demi-gros ne contient pas même un demi-grain d'opium. Je ferai ici deux obſervations au ſujet des ſudorifiques. 1°. Tout ſudorifique, même le plus préconiſé eſt incertain, fautif, & très-dangereux, s'il n'eſt animé par l'opium. 2°. Il n'eſt point de ſudorifique plus ſûr, que celui qui ſe donne ſous une forme liquide, car comme la ſueur dépend principalement du relâchement des fibres nerveuſes, dont le *ſpaſme* ceſſe par l'action du reméde, celui qui ſera fluide ou en liqueur, aura une diſpoſition naturelle pour produire cet amoliſſement ; & en effet il peut alors tranſmettre plus naturellement

la vertu calmante qu'on lui aura associée, jusque dans les moindres fibres nerveuses. Je renvoie les autres manieres particulieres à ce sujet au traité des maladies en particulier.

Les *Diuretiques* sont un autre écueïl dans la cure des enflûres, comme sont les *cachexies*, & toutes les sortes d'*hydropisies*, trop ordinaires parmi les pauvres gens. Ce sont cependant de tous les remédes, ceux dont on devroit avoir meilleure opinion, parce que n'étant point comme les *émétiques*, qui n'agissent guère que sur les membranes, ni même comme les *purgatifs*, lesquels aussi n'operent guère que par irritation sur les *solides*, ils ne leur ressemblent point, puisque souvent ils agissent immédiatement sur les *fluides*, en se portant directement dans la masse du sang; se mélant ainsi intimement & immédiatement dans les humeurs, ils paroissent précisément faits pour les corriger & les rectifier, sans que rien s'interpose entre eux & les causes des maladies, lorsqu'elles sont renfermées dans la

XXII. Usage des Diuretiques.

masse du sang. C'est par eux que s'opérent dans la chymie naturelle, comme dans l'artificielle, des *lotions* qui dépurent le sang de ses parties *salines*, que les diuretiques enlevent, de maniere qu'étant imbus d'un doux mucilage, que leur donnent les plantes appropriées à cette intention, ils font sur le sang pour le *clarifier*, ce que font les *blancs d'œufs*, qui emportent les impuretés des *sucs*, des *décoctions*, ou des *syrops*, qui se préparent dans les deux *Pharmacies*. Or le but naturel dans la cure des maladies, étant de procurer, redresser, ou achever les dépurations du sang, l'on voit d'un coup d'œil de quelle utilité peuvent être les diuretiques, & les grands secours qu'on doit en attendre, lorsqu'on sçait les mettre en œuvre à propos; car il est aisé de se tromper dans l'usage qu'on en fait; par exemple, on ne doit point s'en servir indifféremment dans les hydropisies, quoique la nature de l'humeur qui les cause, semble en favoriser l'usage; parce que les diuretiques étant tous faits pour évacuer les sérosités, rien ne

paroît plus convenable pour la cure de l'hydropisie, qui n'est autre chose que la sérosité du sang arrêté & déposé hors de son cours.

Cependant cette idée porte à faux dans les *hydropisies ascites* ; car autant qu'il est vrai en général que les *diuretiques* vuident les sérosités par les urines, autant il est faux en particulier & même impossible, qu'ils vuident par les urines les eaux des hydropiques de ce genre : car il est démontré en Anatomie, qu'il ne peut tomber une goutte d'urine dans la vessie, que par la voie des ureteres, puisqu'ayant lié ces canaux dans un chien vivant, l'animal périt ; parce que les urines cessent entiérement de tomber dans la vessie. Ces canaux sont donc les seuls par où les sérosités peuvent passer par les reins pour tomber dans la vessie. Or il n'est pas possible que les eaux déposées jusqu'à des dix & douze pintes dans le bas ventre, puissent par quelque art ou reméde que ce soit, prendre la voie des ureteres ; il est donc impossible que les diuretiques les évacuent par les urines. Et dès-là

XXIII. Diuretiques dangereux pour les hydropisies ascites.

on voit évidemment le danger d'employer des diuretiques dans ces maladies.

XXIV. Tems d'employer les Diuretiques dans les hydropisies.

Mais cependant, dira-t-on, il est des Praticiens qui loüent hautement & qui conseillent avec confiance les *diuretiques* pour la guérison des *hydropisies*. Le point de la difficulté roule sur le tems de les employer, & sur la situation où se trouvent les sérosités ausquelles conviennent les diuretiques pour les évacuer. C'est avant que les sérosités se soient déposées dans le bas ventre, c'est-à-dire, lorsqu'elles sont encore dans les vaisseaux, dans le commerce & sous la direction de la circulation du sang, & qu'elles peuvent par la voie des ureteres, enfiler par les *sécretoires* des reins, la voie des ureteres. Les *diuretiques* peuvent alors emporter les eaux des *hydropiques*, parce qu'ils en préviennent la décharge, ou le dépôt dans la capacité du bas ventre. Mais cette opération dépend de la prévoyance d'un sage Praticien, qui en bon connoisseur sur la nature & le cours des maladies, prévoit l'hydropisie en celles

dont elle devient le terme, quand on ne ſçait point la prévenir. C'eſt l'effet des délayans plus ou moins ſalins, plus ou moins médicamenteux; c'eſt auſſi l'effet de la nature des *acides*, & des amers, qui déterminent & charient par les reins, les ſéroſités qui vont ſe précipiter dans la capacité du bas ventre.

Pour réuſſir dans cette maniere de manœuvrer des guériſons, il faut s'attacher à la cauſe ordinaire des hydropiſies, & à ce qui donne lieu à la ſéroſité du ſang de s'écarter du courant de la circulation, qui devroit tranſmettre dans les veines ſanguines tout à la fois la double partie du ſang, tant la blanche que la rouge. Il arrive que ſur les fins des grandes maladies, le ſang continuellement pouſſé par l'ardeur de la fievre, (qui eſt la force de la vertu ſyſtaltique irritée,) vers les extrémités des vaiſſeaux, s'y accumule plus qu'il ne comporte aux veines ſanguines d'en recevoir; c'eſt une congeſtion de ſang qui ſe forme, dont la nature ne peut ſe ſoulager que par le moyen des *arteres lympha-*

tiques, qui comme des canaux ſubſidiaires ou de décharge, ſe rempliſſant au refus des *veines ſanguines*, de la ſeroſité du ſang arrêté ou ralenti, facilitent d'autant plus le trajet du ſang des arteres dans les veines ſanguines, que la ſéroſité eſt dans les vaiſſeaux le double de la partie rouge. Dans cette circonſtance, il n'eſt point d'autre expédient pour rappeler la ſéroſité de l'écart qu'elle prend, que de dégager (en le diminuant) le ſang qui s'accumule dans les capillaires, & en même tems d'employer les *diuretiques*, qui remettant la ſéroſité dans la direction du cours de la circulation du ſang, préviennent la décharge des arteres lymphatiques, qui gonflées de ces ſéroſités, iroient s'en décharger dans la capacité du bas ventre, ou dans quelque cavité ſemblable. Dans cet état, étant incertain ſi la circulation du ſang peut avoir ſa perfection ou ſon complément dans les capillaires, il peut arriver qu'un remede qui n'eſt point en reputation d'être diuretique, le devienne par accident & par détermination.

Telle

Telle ſera, par exemple, la *limaille de fer*, qui étant mêlée avec quelques grains de *Caſcarille*, ou d'excellent *Quinquina*, préviendra une *hydropiſie*, parce qu'elle deviendra ainſi un reméde réſolutif, fondant & diuretique. Ainſi lorſqu'une fievre, une maladie rebelle à tout remède, réduit le malade à devenir bouffi, que les urines diminuent, que le ventre ſe gonfle, & que la fievre s'opiniâtre, un Praticien ſe hâte alors de donner de petites doſes réiterées de quelques grains de limaille de fer incorporée avec un peu de Quinquina, un peu de nitre purifié, & un grain de pilules de *Starkai* ſur chaque doſe. Le fer rendant fluide le ſang ſans le raréfier, le rend fluide en même tems que les nerfs relâchés par l'action de ces *calmans*, ouvrent le paſſage au ſang pour le faire couler des arteres dans les veines ſanguines, en conſéquence la ſéroſité y paſſe avec la partie rouge, & remiſe ainſi dans le courant de la circulation, elle va ſe filtrer dans les reins, & elle emporte par ce moyen la cauſe de l'*hydropiſie* qui al-

loit ſe former. Le Praticien emploie enſuite avec confiance les *diuretiques* déclarés tels : cependant il y a encore du choix à faire pour l'uſage de ces diuretiques ; car la plûpart ſont des *acides* déclarés, & qui demandent d'être *dulcifiés*, comme l'eſt l'*eſprit de nitre dulcifié*, ou bien celui de *vitriol*, dans la *liqueur minerale anodine de M. Hofman*, qui deviennent un calmant diuretique ; ſinon il faut les meſurer avec l'état du malade & la qualité de la maladie, où il convient quelquefois de donner des *ſels volatils*, comme celui de *ſuccin*, ou bien des *amers* ou des *balſamiques*, tel que le baume de *copaü*, qui eſt d'un uſage utile & éprouvé, pour remédier à certains maux de veſſie, & certains vices des urines.

Les remédes changent ſelon l'état de la maladie. Ainſi autant que les *diuretiques* conviennent, lorſque les ſéroſités ſont encore dans les vaiſſeaux, & par conſéquent ſous le domaine de la circulation ; autant ſont-ils à pure perte, quand les ſéroſités étant ſorties des vaiſſeaux,

font tombées ou tombent encore dans le bas ventre, où elles font & entretiennent une *hydropiſie aſcite.* C'eſt que dans cette conjoncture les réſiſtances étant forcées, les ſéroſités pouſſées par les diuretiques ſe portent & ſe précipitent vers l'endroit où elles trouvent ces facilités à couler; c'eſt donc préciſément augmenter la cauſe du mal, en accroiſſant dans le bas ventre la quantité des eaux qui s'y font dépoſées. Je parlerai ailleurs des remédes propres à cette eſpece d'hydropiſie.

XXV. Les Délayans.

Le diuretiques ſe donnant pour la plûpart en liqueur, en décoction, en tiſanne, me fourniſſent l'occaſion de parler en même tems des boiſſons ou des *délayans.* Je n'en connois point de meilleur que l'eau chaude, c'eſt l'unique délayant véritable, & le plus capable de tranſmettre dans le ſang, & d'y développer les qualités que l'on veut y porter & y établir pour la *fluidité*, l'*édulcoration*, & la *dépuration* des humeurs, en un mot pour fournir à toute la maſſe du ſang le véhicule néceſſaire, pour donner à ſes glo-

bules la facilité de rouler librement, & de se baigner suffisamment dans la partie blanche qui les entoure.

C'est pour cela qu'on ne peut trop recommander de faire grand usage de boisson chaude, soit d'eau, soit de tisanne, comme étant non-seulement les veritables delaïants ; mais de plus les *dissolvants* naturels, & les plus puissants, pour fondre & liquefier les humeurs épaissies dans les vaisseaux ; c'est la nature elle-même qui autorise l'usage des boissons chaudes, principalement dans les maladies. Il suffit pour s'en convaincre d'observer ce qui se passe dans le sang pendant la santé, la serosité lymphatique qui le baigne ordinairement, fait les deux parts des fluides, qui roulent dans les vaisseaux. Or cette serosité diminuë dans les maladies, à proportion que la lymphe ou la partie blanche s'épaissit, se condense & se durcit. On peut donc juger à quelle diminution doit se trouver réduite cette lymphe dans les maladies où le sang se trouve dur, cœneux, coriasse comme un par-

chemin, en un mot plus ſemblable à un ſolide renfermé dans un ſolide, qu'à un fluide roulant dans les vaiſſeaux. Je demande ſi dans cette diſpoſition rien n'eſt plus capable de pénétrer, fondre & liquefier des ſucs ainſi compactes & *racornis*, qu'un delaïant chaud & aqueux, dont les particules longues & pénétrantes s'inſinuent intimement entre les molécules de ces humeurs épaiſſies? Eſt-il un moyen plus efficace de multiplier le vehicule naturel du ſang, de l'étendre & en même tems de lui ſubſtituer un fluide auſſi coulant, & auſſi pénétrant que l'eau chaude? Car tout ce qui eſt ſalin, ardent, vineux, ou volatil durciſſant les ſucs ralentis, augmente le mal que l'on traite; & au contraire les parties molles, pliantes & vaporeuſes des ſimples delaïans, quand ils ſont bus chauds, réſolvant ces corps compactes & les mettant en diſſolution, détruiſent tout à la fois, & les engagemens préſens qui ſe font dans les vaiſſeaux, & ceux qui en conſéquence vont ſe former dans les viſcéres.

XXVI. Les Aperitifs. Ce que je viens de dire ſur les *delaïants* & les *diuretiques*, conduit naturellement à parler des *aperitifs*. En effet ce ſont des remédes, qui en humectant, amolliſſant & relâchant les *ſolides*, diſſolvent, fondent, ou liquefient les concretions ſalines qui font les obſtructions dans les maladies ; de ſorte qu'il eſt très-ordinaire d'abuſer des remédes fondants ou aperitifs, ſi l'on manquoit à s'en faire de juſtes idées. Ce ne doit point être comme ſe l'imagine un vulgaire mal inſtruit, de déboucher les canaux obſtrués à force de *fondants mercuriels*, âcres, ſalins, par leſquels on entreprendroit d'écarter, de rompre & de diſſiper les matiéres condenſées dans ces canaux. Car ce ſont des vaiſſeaux artériels, & par conſéquent *coniques*, & dès là il eſt aiſé de concevoir combien il eſt pernicieux de pouſſer ſans meſure ces matiéres, ſi auparavant l'on ne rend les tuniques de ces canaux tellement ſouples, que la pointe du *cone* prête en ſe dilatant en même tems, & à proportion que ſe dila-

teront les bases de tous ces *cones*; sans cela les matiéres fonduës dans les grandes artéres, trouvant les extrêmités coniques trop retrecies encore, ou trop roides dans leurs fibres, causeront des engoüemens dans les capillaires, au lieu de les degager de leurs embarras. L'effet des delaiants est de bien amollir les parties *solides* & *fluides*, avant que d'entreprendre de les déboucher; alors les *delaiants* deviennent des *aperitifs*, parce qu'amollissant également les tuniques des vaisseaux dans leurs *bases*, & dans leurs extrêmités *coniques*, ils facilitent les débouchemens que l'on en attend. En effet les remédes vraiment *aperitifs* venant à écarter les matiéres *concretes*, ou les sucs endurcis, le dégagement succéde nécessairement. Ces idées sont d'autant plus justes, qu'elles s'accordent aux succès des aperitifs dans la pratique de la Médecine; en ce que les aperitifs les plus sûrs, ou les plus accredités, participent sensiblement d'une sorte de vertu *sedative*; tels sont l'*acier* ou le *fer*, la *cascarille*, le *cinabre* & le

nitre ; tous remédes qui réuſſiſſent ſinguliérement dans les maladies, où le ſang étant en *congeſtion*, les évacuations naturelles qui ſont alors ſupprimées dans les deux ſexes, reprennent leurs cours par l'uſage de ces remédes. Car les fiévres qui accompagnent, par exemple les *pâles couleurs*, ſe guériſſent d'une maniére ſi douce ou ſi tranquile par l'uſage de l'acier donné à propos, que les malades reviennent en ſanté en très-peu de jours.

Mais, dira-t-on, toutes ces connoiſſances ſont-elles de la competence des Pauvres ? Non ſans doute ; mais auſſi elles ne ſont pas au-deſſus des eſprits de ceux que la charité attache à leurs ſervices ? Nous ſommes dans un tems où chacun des deux ſexes, ſans ſe piquer d'érudition, a bien oſé creuſer la belle Phyſique, les *tourbillons de Deſcartes*, ſa matiére ſubtile, les effets de l'*aiman* ; & non contens de ces recherches de deſſus le globe de la terre, on a voulu s'élever juſqu'aux cieux, pour connoître la révolusion des orbes céleſtes, meſurer

leurs

leurs diſtances, & contempler leurs *aſpects*: & tout cela pour ſatisfaire uniquement la curioſité. Le peu de réflexions qu'on propoſe ici à des ames pieuſes, & que la charité éclaire, ſeront-elles au-deſſus de la portée de leurs eſprits? Pourquoi donc ſe refuſeroient-elles à l'étude de peu de réflexions Phyſiques tirées comme de leur propre fonds, ou de l'anatomie du corps humain, qui ſerviront à détruire les préventions que l'on a pour nombre de remédes, que l'on donne ſouvent plûtôt par coutume, que par raiſon? Or comme ce n'a été qu'en ruinant les préjugés populaires, que l'on eſt venu à bout de faire revenir le monde des fauſſes opinions qu'il tenoit de l'ancienne Phyſique, ce ne ſera pas un moindre ſervice à rendre au genre humain, que de le détromper des erreurs populaires, que l'on ſuit, ſans réflexion, pour l'uſage des remédes.

Ce que j'ai dit juſqu'à préſent ne contient donc que des obſervations générales, qui apprendront à ſe contenir ſur l'uſage des remédes. J'ai XXVII La Saignée.

fait voir que les évacuatifs, purgatifs & autres, manquoient très-souvent de succès, parce que, par eux l'on attaque les humeurs, & on les poursuit à force de drogues, sans obtenir l'évacuation de celle qui fait le mal, & cela parce que l'humeur est dans les vaisseaux, où elle est négligée ou oubliée, tandis qu'on la cherche dans les premiéres voies où elle n'est pas. Il est donc à propos de parler à présent de remédes plus efficaces : le premier de tous, le plus nécessaire c'est la saignée. Il est vrai que là-dessus le commun du monde est rempli de préjugés peu favorables ; mais les pretextes dont on s'appuie sont bien peu dignes d'arrêter les esprits sensés : je vais tâcher ici de détruire les vains raisonnemens des adversaires de la saignée.

XXVIII. 1. Objection contre la saignée.

Le sang, dit-on, est le trésor de la vie ; malheureux donc qui le répand. Le sang, il est vrai, est le trésor de la vie, mais il est aussi le trésor de la mort, c'est-à-dire, le fond des plus cruelles maladies. C'est dans le sang que se trouve la source

de toutes les humeurs, qui font ou qui entretiennent les maux; tout ce qui s'apperçoit de fluides par-tout le corps, ne sont que des ruisseaux qui coulent de la source originaire qui est dans la masse du sang. C'est donc de là qu'il faut les ôter, c'est là qu'il faut les tarir, & ainsi c'est en vuidant du sang que l'on guérit les maladies; sans cette évacuation, tous les autres remédes ne faisant que sécher les ruisseaux, la source est toujours la même dans les grands vaisseaux, tant que ce n'est point elle que l'on évacue.

Mais, ajoûte-t-on, le sang est le soutien de la santé, l'unique nécessaire de la vie, la base & le soutien des forces, la colomne qui porte toute la machine animale; cette machine n'en a que pour sa subsistance, & l'on ne peut en rien ôter, que l'on n'entreprenne sur son pur nécessaire. C'est l'argument le plus séduisant, & cependant le moins fondé; car toute sa force ne porte que sur l'opinion du peu de sang qui est dans le corps humain, & on le prouve en avan-

çant (ſuivant une opinion autoriſée dans le monde) que le corps le plus plein, n'a pas plus de vingt-cinq livres de ſang. Quelle témerité, reprend-on, après cela de vuider hardiment le ſang par livres, plus ou moins nombreuſes, ſuivant la gravité ou l'urgence des maux!

L'illuſion que les ſens ont fait à l'eſprit, à qui ils impoſoient dans l'ancienne Philoſophie, a laiſſé dans le monde le préjugé du peu de ſang qu'on trouve dans les vaiſſeaux du corps humain. L'humeur que l'on en a vû ſortir par la ſaignée, par les plaies, ou en égorgeant des animaux, étant rouge, l'on s'eſt perſuadé qu'il n'y avoit de ſang que ce rouge qui couloit des vaiſſeaux; & parce qu'en égorgeant des animaux vivants, & que comparant par proportion la quantité des fluides rouges qui ſortent par le vaiſſeau que l'on ouvroit dans ces animaux, elle a été calculée par conjecture & fixée ſur un pur analogiſme, à environ 25. livres, pour la quotité du corps de l'homme; après quoi il eſt demeuré pour conſ-

tant que le corps humain n'avoit que 25. livres de ſang. Mais l'anatomie mieux inſtruite par les nouvelles découvertes a rectifié ce jugement. Elle a fait voir que tout eſt plein dans le corps ; parce qu'il n'y a point de vaiſſeaux, tant petit & mince ſoit-il, qui ne ſoit rempli d'un *fluide*. Or ce fluide eſt un ſuc vital à la maniére du ſang, puiſqu'il eſt ſpécialement nourricier, qu'il circule comme la partie rouge du ſang, que comme lui par conſequent il entretient la vie de tout le corps en général, & de chaque viſcére en particulier. Pouſſant l'examen plus loin ſur cette matiére, l'on a trouvé que cette partie blanche du ſang rempliſſoit la plus grande partie des vaiſſeaux du corps, de maniére que comparant la quantité de cette lymphe contenuë dans les plus petits vaiſſeaux avec la quantité du fluide rouge qui roule dans les plus grands, de ſages Calculateurs ont trouvé que toute la maſſe des fluides qui circule dans le corps humain eſt compoſée des deux tiers de lymphe ren-

Hoffmann. Med. ſyſtem. 6.

fermée dans les capillaires, pour un tiers de fluide rouge roulant dans les grands vaiſſeaux ; & ſur ce pied, la quantité de fluide rouge étant de 25. livres, ce ſeront au moins 50. livres de partie blanche dont eſt composé le ſang. Ce ſeront donc au moins 75. livres de ſang qui ſeront répanduës par tout le corps & contenuës dans tous ſes vaiſſeaux ; & par là on doit être perſuadé, qu'un corps auſſi plein de ſang que le corps humain, eſt en état de ſoutenir la juſte diminution qu'il peut s'en faire par la ſaignée. Ce n'eſt point une conjecture que l'on avance ici ; les hémorrhagies énormes & prodigieuſes que l'on a vû arriver en plus d'une maniére, ſans que la mort s'en ſoit enſuivie, juſtifient ce que l'on vient de prouver.

XXIX. 2. Objection contre la ſaignée.

D'autres trouvent qu'il eſt ridicule d'employer la ſaignée pour guérir les malades. Ce ſera, diſent-ils, par exemple une humeur qui occupera au loin quelque partie ; ſera-t'il poſſible qu'au ſignal de la ſaignée, cette humeur quittant l'endroit malade, vienne à propos ſe préſen-

ter à l'ouverture de la veine piquée, pour sortir avec le sang que l'on tire? Car, ajoute-t-on, les maladies ne guérissent autrement que par l'évacuation de l'humeur qui les cause; ce qui doit plûtôt être l'effet des purgatifs que de la saignée. Je répondrai à cette objection, en faisant voir que la saignée opére vraiment la guérison, & d'autant plus surement, que sa conduite est la même que celle de la nature. Or quel est le but de la nature? C'est d'entretenir toujours l'ordre, la proportion & l'équilibre des parties fluides entre elles, & de celles-ci avec les solides, & c'est en cela que consiste la santé. C'est pour le rétablissement de cet équilibre, lorsqu'il se dérange, que la nature institue tous ses mouvemens pour terminer les maladies & restituer la santé. Les cours de ventre, les hémorrhagies, les sueurs & les urines, sont pour elle des moyens subsidiaires pour parvenir au rétablissement de cet équilibre. Ce n'est que dans l'ordre recouvré entre les parties que se trouve ce rétablisse-

ment ; c'eſt cette *mitification* d'Hippocrate, qui corrigeant les ſucs ou les humeurs les unes par les autres, en les réconciliant toutes, fait que la tranſpiration ſe rétabliſſant, les maladies prennent fin & la ſanté s'enſuit, ſans qu'il paroiſſe d'évacuation ſenſible qui mette le comble à la guériſon ; c'eſt ainſi que guérit auſſi la ſaignée. Les parties du ſang ſorties de leur équilibre s'amoncellent, ou s'accumulent en congeſtion, en rompant l'ordre & l'uniformité de la circulation : la ſaignée ouvre au plûtôt une iſſue aux ſucs qui ſont débandés, & par-là ces ſucs emportés, trouvant la réſiſtance levée par l'ouverture de la veine, ne peuvent s'échapper par cette iſſue, qu'en même tems le ſang accumulé dans les capillaires, ne ſoit obligé de refouler en quelque maniére dans les grands vaiſſeaux, parce que privé de l'impétuoſité que le ſang des grands vaiſſeaux lui avoit prêtée, il eſt obligé de ſe rabattre vers les parties où la réſiſtance ſe trouve affoiblie : alors la vertu ſyſtaltique des grands

vaiſſeaux ſe trouve avoir d'autant plus de force, qu'il ſe trouve plus de vuide dans les grands vaiſſeaux; elle travaille donc ſur le ſang avec d'autant plus d'efficace que ſes parties ayant plus de jeu & plus de liberté pour être maniées, & ſes humeurs mieux broyées & atténuées, elles atteignent cette *mitification* d'Hippocrate, qui eſt la coction des humeurs, qui fut le but véritable de la Médecine de ce grand homme, & qui ſera toujours le moyen le plus efficace pour parvenir à la guériſon des plus grandes maladies. D'ailleurs ſi un reméde pour guérir, doit évacuer la cauſe du mal, la ſaignée a cet avantage autant qu'aucun autre reméde; peu même ſe trouvent l'avoir au même dégré. Car le ſang *cœneux* qui eſt la cauſe des plus grandes maladies ſe montre ſenſiblement dans les palettes, ſi c'eſt une ſaignée du bras, ou dans l'eau ſi c'eſt une du pied par l'énorme quantité de glaires filamenteuſes qui ſe trouvent au fond du vaiſſeau dans lequel s'eſt fait la ſaignée du pied; ſigne évident que la

cauſe du mal s'évacue. Tous ceux qui ont étudié avec ſoin la ſaignée, ont remarqué que ce ſoulagement n'arrive bien dans une grande maladie, que lorſque le ſang cœneux ſort abondamment dans les palettes. En faut-il davantage pour raſſurer le monde au ſujet de la ſaignée ? Ce qui doit encore raſſurer, c'eſt que rien ne ſe régénére ſi promptement ni ſi abondamment que le ſang : il en eſt une ſource toujours préſente & continuellement ſubſiſtante dans le corps humain. Le fluide blanc ou rouge, remplit continuellement les vaiſſeaux capillaires, & en particulier les vaiſſeaux lymphatiques ; car c'eſt une lymphe qui fait le volume, la groſſeur ou l'étendue de toutes les parties muſculeuſes, graiſſeuſes & membraneuſes qui font l'embonpoint dans l'état de ſanté, ce ſont autant de réſervoirs naturels de ſucs ſanguins, qui rappellés dans les grands vaiſſeaux y prennent la place & la force qu'y avoit le ſang qu'on a tiré par les ſaignées. Or la lymphe étant deux fois plus ample ou plus copieuſe que la partie

rouge, elle répare au double & continuellement, par la circulation, le ſang qui ſe perd ou s'évacue. D'ailleurs le laboratoire où ſe forme le nouveau ſang, ne manque pas, les organes qui le travaillent ne vaquent jamais, ce ſont les fibres avec leur vertu ſyſtaltique, qui briſent, broyent & forgent, pour ainſi dire, les ſucs ſanguins, ſans diſcontinuer, dans quelque âge, quelque circonſtance & quelque tems que ce ſoit. Enfin, le ſang eſt un fluide ſi promt & ſi facile à ſe reproduire, que les choſes les plus viles, les moins ſpiritueuſes, & même les moins ſubſtantielles, comme les ſucs des plantes, des fruits & des graines y ont long-tems ſuffi amplement. L'horreur que l'on inſinuë contre la ſaignée eſt donc bien mal fondée; elle ne ruine point les cauſes de la vie, puiſqu'en évacuant un tiers de ce que le vulgaire prend uniquement pour le ſang, la nature y pourvoit ſur le champ, en ſubſtituant le double, de ce que la ſaignée évacue de ſucs ſurabondants & vicieux.

XXX. Obser-vations sur la Saignée.

J'obſerverai ici qu'il eſt une régle générale en fait de ſaignée, qui eſt de ne jamais ouvrir des veines particuliéres, affectées à des parties qui ſont malades par le ſang qui y afflue par maniére de *fluxion* & de congeſtion, avant que l'on ait évacué les grands vaiſſeaux qui ont rapport à la partie ſouffrante. Ainſi par exemple, on ne doit pas ſaigner du pied, ſans avoir fait précéder en nombre ſuffiſant les ſaignées du bras. L'état du ſang dans les palettes doit régler la conduite du Médecin dans l'uſage de la ſaignée; s'il y paroît *cœneux*, c'eſt une raiſon de s'encourager à la ſaignée, parce qu'elle répond du ſoulagement de la maladie. Ce qui eſt embarraſſant, c'eſt lorſque le ſang paroît vermeil & beau dans les palettes, tandis que quelque accident grave perſiſte dans la maladie. Souvent un Médecin ſe laiſſe amuſer par la belle apparence d'un ſang, qu'il voit pur & louable, & cependant l'engagement que le ſang a contracté dans quelque viſcére, tue le malade ſans reſſource, parce

que le viscére a eu le tems de s'engorger, de s'enflammer, de tomber peut-être en suppuration.

XXXI. Nécessité de la saignée dans les inflammations de poitrine.

Il n'est point de circonstances, où la saignée soit plus nécessaire, que dans les inflammations de poitrine, dans la *pleuresie*, par exemple, ou la *peripneumonie*. Un malade aura avec la fievre une petite toux, une légere douleur de côté, un petit cours de ventre, & cependant son sang sera souvent très-beau dans les palettes, quoiqu'on l'ait saigné plusieurs fois; alors un Praticien peu habile prendra aisément le change dans ces maladies, qui ne se montrent qu'à moitié, il conclura que le mal n'est pas dans le sang, & sous ce faux prétexte, se persuadant qu'il est dans les humeurs, il se livrera à la purgation, & il arrivera que la maladie changeant de forme, se revêtira des symptomes qui ne sont plus de la maladie originaire, différens accidens, la mort même s'ensuivront, & cela par l'ignorance du Médecin qui auroit dû sçavoir que si le sang *cœneux* ne paroît pas encore dans les palettes, c'est qu'il est fixé

dans les poumons, & qu'il a besoin d'un grand dégagement pour rentrer dans le courant de la circulation. Il y a moins à se tromper dans les maladies où le sang *cœneux* paroît d'abord, c'est un signe certain qu'il est libre & roulant dans les grands vaisseaux, & qu'il sera aisé de le détourner, & même de l'évacuer par la saignée. On peut inférer de là que les sucs nourriciers dont se forment les *cœnnes*, qui paroissent dans les palettes, étant portés par la veine cave ascendante dans le ventricule droit du cœur, en sortent libres ou sans attaches dans l'artére du poumon, d'où, sans trouver d'obstacle invincible à leur passage, ils passent au travers de la veine du poumon, de maniere que ressortant toujours libres du ventricule gauche, ils rentrent dans les grands vaisseaux, d'où la saignée peut les évacuer. Il me semble que tout ceci prouve évidemment l'utilité & la sureté de la saignée, qui, sans faire violence à la nature, la soulage & la délivre du poids & de l'abondance de l'hu-

meur qui eſt la cauſe immédiate de la maladie, au lieu que la plûpart des autres remédes ne font que la troubler & l'irriter.

XXXII. Il eſt difficile de connoître au juſte l'eſpece de certaines maladies.

Ce qui rend encore aſſez ſouvent les remédes très-pernicieux, c'eſt lorſqu'on les diſtribue au haſard, faute de connoître au juſte l'eſpéce de la maladie que l'on a à traiter; la difficulté vient ſouvent de l'impéritie du Médecin, ſouvent auſſi des ſignes équivoques dont certaines maladies ſont revêtues, & qui font illuſion même aux plus habiles. Toutes les vûes d'un Médecin doivent donc d'abord ſe porter ſur les ſignes qui différentient une maladie d'avec une autre, la vraie d'avec la fauſſe, la légitime d'avec la bâtarde, la maligne d'avec celle qui eſt d'un caractére ordinaire. Car, par exemple, il arrive ſouvent que dans telle maladie on emploie les remédes les plus puiſſans, comme émétiques, purgatifs, cordiaux, ſudorifiques, parce qu'on y ſoupçonne de la malignité dans le tems quelquefois qu'il n'y a que de l'inflammation : les remédes alors ne font

que mettre le comble à l'inflammation du ſang, parce qu'ils en augmentent l'ardeur dans le tems que l'on s'imagine en combattre la malignité : rien n'eſt donc plus néceſſaire que de ſavoir diſtinguer ſi la fievre, par exemple, à laquelle on veut remédier, eſt inflammatoire ou maligne. Le vrai caractére d'une fievre maligne ſe reconnoît en ce qu'elle agit comme à la ſourdine, c'eſt-à-dire, ſans jetter les malades dans ces angoiſſes, ces anxiétés, ces feux & ces douleurs qui ſont l'appanage des fievres inflammatoires, qui n'ont d'autre malignité que l'excès de l'ardeur qui les cauſe. Toute maladie qui commence par une groſſe fievre, qui tient tout en trouble dans le corps d'un malade, ne doit pas être comptée parmi les fievres *malignes*, mais parmi les *inflammatoires*, dont les remédes ſont auſſi différens, que le caractére de *malignité* l'eſt de l'inflammation. Au contraire un malade qui paroit n'avoir preſque point de *fievre*, dont les *urines*, le *poulx*, la *langue*, les *yeux*, & la *peau*, ſont chacun dans leur état naturel

naturel, commence d'abord par se sentir dans un abattement total, avec une insomnie, un léger mal de tête, quelques maux de cœur peu sensibles, les entrailles d'ailleurs ou les *hypochondres* maniables, sans tension ou sans *méteorisme* ; un tel malade porte dans son état la plus insigne malignité, c'est-à-dire, de la nature de celle qui enléve les malades inopinément. L'ardeur & le tumulte des humeurs n'est donc nullement un signe de malignité. Au contraire, dans les maladies où il y a de la malignité, les humeurs paroissent assez modérées, dans le tems-même que le mal gagne sourdement le genre nerveux.

La Phtisie caposé a bien plus d'une sorte de ces illusions, car souvent elle couvre un *virus vérolique* ; d'autres fois des pâles couleurs dégenerées, des évacuations naturelles manquées, des goutes, des hémorrhoïdes, des dartres, des érysipelles supprimées, retenues, ou remêlées dans la masse du sang. La fievre est un autre Prothée, qui sous mille sortes d'accidens cache ou dis-

ſimule quelque autre maladie. Il eſt auſſi mille ſymptomes différens de la cauſe véritable de la maladie, que rien ne guérit juſqu'à ce qu'on ait employé le reméde qui convient à cette cauſe originaire. C'eſt ainſi que l'on voit le quinquina guérir des affections néfrétiques, rhumatiſantes, des fluxions, des toux, des ophthalmies; tous maux qui demeurent incurables, opiniâtres, du moins tant qu'on ne les traite que par les remédes qui leur conviennent ordinairement. Preuve manifeſte du ſentiment d'Hippocrate qui dit, que c'eſt une choſe très-difficile en Médecine, que de bien juger de la nature des maux : *Judicium difficile.*

Les différentes cauſes des maladies ne ſe montrant point telles qu'elles ſont en effet, donnent donc ſouvent le change à ceux qui manquent de juſteſſe dans la connoiſſance de la vraie cauſe d'une maladie qui ſe diſſimule. Ainſi dans les perſonnes du ſexe, un cruel mal de tête, aigu au point qu'il ſemble qu'elles aient un clou enfoncé dans le crane, fait prendre aux connoiſ-

ſeurs peu habiles, cette douleur pour une maladie propre ou *idiopatique* au cerveau, tandis que tous les remédes appropriés aux maladies du cerveau échoüent en ce cas, parce que le mal eſt *ſympatique*. C'eſt en effet ce qu'on appelle le *clou hyſtérique*, *clavus hyſtericus* ; & c'eſt proprement un ſymptome propre à l'affection hyſtérique qui eſt ſinguliere au corps des femmes, en qui le genre nerveux entretient la plûpart de leurs maux.

Mais la cauſe principale, & preſque univerſelle de la plûpart des mépriſes dans la connoiſſance des maladies ; c'eſt le peu de ſoin que l'on apporte à examiner, ſi une maladie a ſa cauſe dans les *Fluides*, ou dans les *Solides* ; ſi c'eſt dans le ſang lui-même, ou dans les humeurs ; ſi c'eſt dans la partie rouge du ſang, ou dans ſa partie blanche ; ſi c'eſt dans la lymphe humorale, telle qu'elle circule dans les arteres lymphatiques, dans les glandes & dans les membranes ; ou bien ſi c'eſt dans la lymphe *ſpiritualiſée* dans les nerfs, ce qui eſt le ſuc nerveux. Enfin, ſi

c'eſt dans la lymphe ſpiritualiſée paſſée, trop *déphlegmée*, *acre*, *ſaline*, ou *ſulphureuſe*, & mal rectifiée dans les nerfs ; ou ſi, comme un air trop rarefié, trop *élaſtique*, & trop impétueux, elle aura pénétré, ainſi mal affectée, toutes les parties nerveuſes, & les membranes qui ſont les dévelopemens des nerfs. Je crois que l'on ſent combien il importe, de bien démêler toutes ces différentes cauſes de maladies, dans leſquelles un Medecin ſe perdra, s'il manque à entrer dans tous ces détails. Car ces différentes lymphes affectant chacune par des qualités ſingulieres, les parties ou les organes qu'elles occupent, elles confondront les idées d'un Medecin, qui n'aura appris qu'à combattre des humeurs, à force d'*émetiques* & de *purgatifs*.

Une autre ſuite de l'ignorance du Médecin, c'eſt d'appeller *bâtardes*, des maladies qui ne répondent pas dans leurs cures à des préjugés vulgaires. Ce ſont, par exemple, de fauſſes *Pleureſies*, de fauſſes *Squinancies*, de fauſſes *Coliques* ; toutes affections que ſouvent l'on accuſe de *bâ-*

tardiſe, pendant que le manque de ſuccès des remédes, ne vient que de ce que l'on en emploie, qui conviennent à la vérité à l'opinion que l'on s'eſt faite de la maladie, mais nullement à ſa véritable cauſe.

Les anciens Praticiens, c'eſt-à-dire, les Sages dans l'art de guérir, avoient pour principe de rabattre d'abord & de rompre les impétuoſités de la maladie ; & cela avec des précautions qui leur faiſoient bientôt découvrir la véritable cauſe du mal. Il étoient perſuadés que la cauſe générale des impétuoſités d'une maladie, n'étoit autre choſe que le ſang ; & en effet lorſqu'il eſt lancé avec trop de force ou d'ardeur vers les capillaires des arteres, il cauſe des congeſtions dans les viſceres, ce qui fait que le genre nerveux tombe infailliblement en *ſpaſme*, & en irritation convulſive. La ſaignée promptement faite remédie à tout cela ; ſur-tout ſi en même tems, par le moyen des délayans, les fibres nerveuſes étant amollies, ouvrent au paſſage du ſang une voie plus large ; alors les frottemens di-

minuant, la force *systaltique* se trouve affoiblie, & par conséquent les fluides poussés avec moins de roideur, sont emportés avec moins de rapidité. Si on ajoûte à ces saignées quelques bouillons, uniquement composés de graines, comme de ris, d'orge, &c. ou de ces graines mises de moitié avec un morceau de viande, on verra que le sang renouvellé après les saignées par de semblables alimens, se trouvera moins épais & plus léger. Il sera bon aussi de donner un moment avant chaque bouillon, quelque doux *anodin*, comme seroient dix grains de *nitre* purifié, & de faire prendre des lavemens d'eau où l'on aura fait fondre un gros de *Cristal mineral*; dans l'après-midi, ou au commencement de la nuit, on fera bien de donner quelques gros de syrop de *Nenuphar*, & de syrop de *Diacode*, dans un verre de boisson ordinaire.

Cette conduite est d'autant plus sûre, que par elle on prévient, ou l'on remédie à tous les plus fâcheux symptomes des grandes maladies.

Car fut-ce des *vomiſſemens*, des *cours de ventre*, des *crachemens de ſang*, des *ſaignemens de nez*, des douleurs univerſelles & accablantes par tout le corps, tous ces accidens ſe modérent par le moyen de ces ſortes de remédes ; & l'on empéche ainſi que le coup ou l'impétuoſité de la maladie, ſe portant trop rudement dans quelque viſcere, n'aille le détruire. Ainſi l'habileté & la vigilance d'un Médecin conſiſte à ne pas perdre de vûe l'endroit où le ſang trop profondément engagé feroit un dépôt ; & c'eſt ſur-quoi la nature ayant le tems de ſe démêler dès le commencement d'une maladie, éclaire un Praticien, qui ſe trouve en conſéquence à portée de juger de la nature d'une maladie, que ſa gravité obſcurcit dans ſes commencemens. Ce n'eſt donc point perdre le tems, que de ſe repoſer d'abord, ſur le travail continuel de la Médecine naturelle, qui ſe charge de veiller à la conſervation de la vie : le Praticien ſe trouve comme en ſecond avec ce médecin domeſtique de tous les corps ; ainſi ve-

nant toujours à tems pour en emprunter les vûes & les manieres, il est toujours tems d'employer les grands remédes dans les occasions, pour achever heureusement une guérison. On voit par ce que je viens de dire, que mon dessein n'est pas d'interdire les remédes, mais d'apprendre à les placer utilement, au profit des malades, & à la satisfaction des personnes charitables qui se mettent à la tête de ces bonnes œuvres.

XXXIII. Des maladies en particulier.

Aprés avoir parlé des maladies & des remédes en général, je vais à présent traiter cette matiére en détail : j'avouerai naturellement que c'est ici le point le plus difficile à traiter. En effet, il est aisé de dire en général que la maladie vient du trouble qui naît dans les différentes parties de notre être, & que pour la détruire, il n'y a qu'à restituer l'ordre, la justesse, & l'harmonie entre les fluides & les solides, entretenir entre eux cette douce *renitence*, cet équilibre qui fait la santé : cela est bientôt dit ; mais quand il s'agit de porter un coup d'œil juste sur.

ſur la véritable cauſe qui produit ce trouble, ce dérangement; quand il s'agit de décider que tel reméde eſt propre pour la guériſon de telle maladie, c'eſt là que le Médecin, quelque habile qu'il ſoit, s'il veut parler naturellement, avouera qu'il ſent naître ſouvent bien de la confuſion dans ſes idées. Hippocrate lui-même, qui avoit employé tout le tems d'une vie aſſez longue à l'étude de la Médecine, avouoit ſur la fin de ſes jours, qu'il lui manquoit encore bien des choſes pour atteindre à la perfection de ſon art: *Neque enim*, dit-il dans une lettre à Démocrite, *quantumvis ſenex, ad artis Medicæ ſummam perveni.* Cependant la difficulté ne doit point nous empêcher d'agir, elle doit ſeulement nous porter à meſurer nos pas de façon que nous n'ayons rien à nous reprocher. Je vais donc entrer en matiére; je marche avec crainte parce que, quoique j'aie vieilli dans la pratique de la Médecine, je vois encore les dangers qui m'environnent. Cependant je me ſens animé par l'eſpérance que le Pere des lumiéres voudra bien

m'éclairer un peu dans la conduite d'un ouvrage que je n'ai entrepris principalement, que pour la portion de ses enfans la plus chérie, je veux dire, les pauvres. J'emprunterai une partie de ce que je vais dire, de l'excellent Traité *des maladies* des artisans ; *De morbis artificum*, par le célébre Ramazzini.

XXXIV. Néceſſité de l'examen des Profeſſions.

Ce ſçavant Médecin, bien inſtruit par ſa propre expérience, des lumiéres que l'on tire du fonds des profeſſions, pour la connoiſſance des maladies, étoit d'avis qu'à l'examen qu'Hippocrate veut que l'on faſſe des tempéramens, & de l'état du corps des malades, on y ajoutât celui du mêtier ou de la profeſſion qu'ils exercent. En effet, par cet examen on découvre la raiſon propre des cauſes de la plûpart des maladies du corps humain, par exemple, en conſidérant particuliérement l'état des gens de la campagne, & la néceſſité où les mettent leurs travaux ordinaires, d'être continuellement expoſés aux ardeurs du ſoleil qu'ils ont ſur la tête & ſur tout le corps, depuis le matin

jusqu'au ſoir ; on découvre la cauſe générale de tant de maux qu'ils contractent. Ce ſont aſſez ſouvent des maladies *aiguës*, & en conſéquence des *chroniques* de toutes les ſortes, qui rempliſſent les campagnes de tant d'infirmités : de-là viennent les *fievres*, les *cours de ventre*, les *dyſſenteries*, &c. qui infeſtent les campagnes. C'eſt que par l'action continuelle du ſoleil ſur la tête, & ſur toute l'habitude du corps, l'inſenſible tranſpiration eſt tellement dérangée, lézée ou empêchée même, que par la ſuppreſſion d'une évacuation ſi abondante, & d'une ſecretion ſi univerſellement néceſſaire à tout le corps, il eſt impoſſible que l'œconomie animale ne s'altére, ne ſe dérange, ou ne ſe détruiſe. En effet, (ſans parler de ces *coups de ſoleil* ſi funeſtes aux voyageurs, qui ne font pourtant que paſſer ſous les ardeurs du ſoleil,) le genre nerveux bleſſé dans les gens de la campagne par la préſence continuelle d'un agent auſſi puiſſant, attire dans les vaiſſeaux ſanguins le même trouble & le même déſordre dans la circu-

lation du ſang, qui ſe trouve dans la circulation du ſuc nerveux.

XXXV. L'ardeur du Soleil nuiſible à la tranſpiration.

Il paroîtra peut-être étrange d'entendre dire que la tranſpiration ſe trouve empêchée ou détournée par l'ardeur du ſoleil, & qu'en conſéquence il en arrive des fiévres, des cours de ventre, des dyſſenteries, &c. Mais ici la raiſon eſt de concert avec l'obſervation ; car pour que la *tranſpiration* ſe faſſe abondamment & aiſément, le ſang doit ſe porter ſucceſſivement juſque dans les extrêmités des vaiſſeaux, qui forment dans la peau les excretoires de la matiére *tranſpirable*. Il doit donc alors arriver la même choſe que dans toutes les *ſecretions* ; c'eſt que le ſang n'afflüe pas tout-à-la fois dans les vaiſſeaux *excretoires*, mais inſenſiblement, en ſe ralentiſſant de loin, avant que de s'en approcher, afin que la matiére de la ſecretion ait le tems de ſe ſéparer : Or l'ardeur du ſoleil opére tout le contraire ſur les corps des pauvres gens de la campagne. La voûte de l'Hémiſphére ſous lequel ils travaillent eſt comme une ventouſe ſéche

que la présence du soleil entretient sur leurs têtes & sur l'habitude de leurs corps, qui précipite la circulation du sang en l'attirant vers la peau: le sang doit s'accumuler à proportion que les *parties poreuses* de l'habitude du corps se rarefient ou se dilatent par la chaleur des rayons du soleil. Alors disparoît la résistance que faisoit à la trop grande affluence des humeurs, le *ton* ferme des vaisseaux qui les rassuroit contre les impulsions du sang; & ainsi l'humeur qui devoit se séparer, se trouve étouffée dans son passage, la matiére de la transpiration est retenue & confondue, parce qu'il se présente à la fois plus de matiére à séparer, qu'il n'y a d'issuës ouvertes pour la laisser sortir.

Une autre observation à faire par rapport aux gens de la campagne, c'est qu'en même tems que leurs corps sont exposés à l'ardeur du soleil, les mouvemens qu'ils se donnent en travaillant, sont comme autant de coups de pompe que reçoivent leurs vaisseaux sanguins pour chasser le sang vers les vaisseaux ca-

pillaires, ce qui se fait d'autant plus aisément que les extrêmités des vaisseaux se trouvent dilatés dans autant d'endroits qu'il y a de points sur lesquels darde le soleil. Le fameux Portius recommandoit l'usage des acides temperés pour se préserver contre les ardeurs du soleil : le verjus par exemple, le vinaigre même peuvent être d'une grande utilité. Nous voyons dans l'Histoire Romaine que les soldats avoient toujours avec eux une provision de vinaigre. Il paroît par l'Ecriture sainte que ceux qui travailloient pendant l'ardeur du soleil en faisoient aussi un usage fréquent. La célébre Ruth obtint de Booz la permission de tremper son pain dans le vinaigre qui servoit de boisson aux moissonneurs : & en effet il est naturel de croire que les acides spiritueux temperés, peuvent précautionner contre les impressions de la trop grande chaleur ; car lorsque le sang est soutenu contre sa trop grande raresceence, & qu'il est, pour ainsi dire, enrayé par autant de coins qu'il y a de pointes dans les sels

acides, il ſe porte avec moins de précipitation vers l'habitude du corps, & il y arrive en état & en quantité convenable pour ſe demêler des ſucs qui doivent s'en aller par la tranſpiration.

XXXVI. Il eſt des vents auſſi nuiſibles à la tranſpiration, que les ardeurs du ſoleil.

Les gens de la campagne qui par leur état ſont expoſés jour & nuit aux injures de l'air, ont autant à redouter l'impreſſion des vents que les ardeurs du ſoleil. Les *vents du Nord & du Midy*, qui par leurs alternatives journalieres relâchent & reſſerrent ſucceſſivement les pores de la peau, excitent ſur les nerfs & ſur le ſang, bien des differens maux. En effet les vents du Midy amolliſſent la peau; cela peut ſe prouver par les écorces des arbres, qui ſe trouvent bien plus tendres en ceux qui ſe trouvent expoſés au Midy: les vents du Nord reſſerrent les fibres de la peau; un exemple doit nous en convaincre, c'eſt que les murs des bâtimens qui ſont expoſés au Nord, ſe conſervent davantage contre l'action de l'air, que ceux qui ſont expoſés au Midy. Ainſi les corps des gens de la cam-

pagne étant continuellement exposés à l'action de ces deux agents, quel dérangement n'a-t-on point à appréhender pour la circulation du sang dans les capillaires de la peau ? Soit donc par les ardeurs du soleil, soit par les impressions des vents, la matiére de la transpiration est souvent contrainte de refluer dans les grands vaisseaux ; & lorsqu'elle y est retenue, les sucs qui la composent sont comme autant de corps étrangers avec lesquels la nature a des combats à soutenir : de là naissent les fiévres, qui en effet ne sont que des efforts de la nature irritée, *naturæ conamina*, ou des efforts de parties souffrantes, & qui sont en travail, *tonica conamina*. Et voila comment les fiévres, & bien d'autres maux, comme on le dira ailleurs, deviennent les suites & les effets de la transpiration manquée ou dérangée.

XXXVII Transpiration dérangée, cause de la Fiévre.

La transpiration dérangée est la cause originaire de toutes les fiévres. Cette cause tient la nature, c'est-à-dire, les parties organiques, dans des efforts continuels, & des *ten-*

dances non interrompues, dont le but eſt de ramener dans les grands vaiſſeaux les ſucs qui ſe ſont dévoyés d'avec le ſang, & qui ſe ſont ralentis dans les capillaires par le retard qu'y ſouffre la circulation. Les perſonnes occupées du ſoin des Pauvres ne doivent en conſéquence adminiſtrer à leurs malades, que des remédes qui tendent tous à remettre dans le courant de la circulation des grands vaiſſeaux les humeurs qui s'en ſont écartées dans les petits, parce qu'elles demeurent ralenties dans les capillaires. Dès là il eſt inutile & même dangereux d'uſer de *purgatifs*, qui étant donnés prématurément, ſe trouvent employés & deſtinés pour les premiéres voyes contre des humeurs qui n'y ſont point. Il faut les réſerver pour le tems auquel ces ſucs, après avoir été ramenés dans les grands vaiſſeaux, s'y ſeront broyés, *mitifiés*, comme parle Hippocrate, digerés, cuits enfin ; & cette opération étant celle des *efforts toniques*, qui ſe font pendant les fiévres, elle enſeigne à ne placer la purgation que ſur la

fin des fiévres, & cela conformément à l'uſage de toute la Médecine, depuis Hippocrate juſqu'à ces derniers tems. Les envies de vomir & les cours de ventre, qui ſuivent quelquefois les fiévres de fort près, ont fait ſouvent prendre le change à bien des Praticiens qui ne faiſoient pas réflexion que ces troubles ne ſont que l'impreſſion qui ſe porte de la part de ces *efforts toniques* vers l'eſtomac, qui ſe ſouleve par l'irritation qu'il en ſouffre; parce qu'étant tout nerveux & au centre du corps, vers lui ſe réflechiſſent & reviennent toutes les ondulations qui ſe font dans les *fluides*, & toutes les oſcillations qui ſe paſſent dans les *ſolides*.

XXXVIII Il faut ſaigner dans les premiers tems de la Fiévre.

Le premier pas que l'on doit faire pour traiter de la fiévre, c'eſt de faire ſaigner le malade, & lui faire prendre en même tems les *delayants* en boiſſon, les remédes *émollients* & rafraîchiſſants, pour prevenir le *météoriſme*, ou le gonflement des entrailles; le ſang ſe tempere, les ſolides, en s'humectant, s'aſſoupliſſent, & la fiévre perdant de ſon ardeur,

va toujours diminuant & à sa fin. Si cependant les maux de cœur s'opiniâtrant, l'on étoit autorisé à croire que les premiéres voyes fussent chargées d'humeurs qui y séjournassent, parce que des sucs croupissent dans leurs secretoires, l'on se hâtera aussi-tôt après quelques premiéres saignées, de donner un *vomitif*, soit le *tartre* dans un bouillon, soit le *vin émetique* dans une cuillerée ou deux d'huile d'amandes douces, soit l'*ipecacuanha* pour les entrailles qui seroient plus délicates, & dans les cas où il y auroit quelque juste raison d'appréhender un cours de ventre, & que les maux de cœur trop négligés, ne devinssent peu de jours après très-facheux. On pourra faire boire au malade le petit lait de *tamarins*. Car ces deux sortes d'évacuations purgatives, ne laissent presque aucun trouble après elles ; en tout cas l'on y remédie en faisant prendre les soirs, en commençant par le jour que ces purgations auront été données, plus ou moins de syrop de diacode dans un verre d'eau de coquelicot. Si ce-

pendant la fiévre s'opiniâtroit par des redoublemens, qui se manifestassent plus ou moins, de jour en jour, il faudra les reprimer au plûtôt par quelques prises de jus aqueux de *chicorée sauvage* & d'*ozeille*, pour incessamment passer à l'usage du *quinquina*, plus ou moins fort, en substance ou en liqueur, en infusion ou en decoction, *purgatif* ou *calmant*, suivant le besoin ou l'état de la fiévre, & du temperament du malade. Ainsi se termine heureusement la cure des fiévres continuës & *réguliéres*, par la *mitification* des humeurs, c'est-à-dire, par leur *coction* parfaite, intime & universelle, aprés laquelle la purgation avec le *lénitif fin* bouilli & passé, dans lequel on dissout la *manne*, acheve la guérison, & la met en sureté contre les rechutes, suivant l'observation & l'avis d'Hippocrate.

XXXIX. Fiévres irréguliéres.

Il arrive souvent que les fiévres sont accompagnées d'accidents qui les font sortir de leur cours ordinaire, & qui les rendent *irréguliéres*: différents symptomes se mani-

feſtent alors, comme ſaignemens de nez & cours de ventre ; ces accidents ne provenant que de l'excès des mêmes cauſes ci-deſſus mentionnées, n'ont beſoin que des mêmes remédes, multipliés ou fortifiés, avec cette diſtinction pourtant, qu'il eſt à propos alors de faire des ſaignées du pied, ou de la gorge, parce qu'il eſt tems de ſecourir le cerveau ; car l'humeur, c'eſt-à-dire, le ſang lui-même, s'y étant porté, il s'en feroit un *dépôt* dans la tête ; ſi par ces ſaignées & ſur-tout par celle de la gorge, l'on n'y remédioit. J'avertirai ici en paſſant que l'on manque ſouvent de tirer de la ſaignée de la gorge l'utilité que l'on en devroit attendre, parce qu'on manque de la réiterer, quoiqu'il ſoit auſſi sûr de faire pluſieurs ſaignées de la gorge, que du bras. Avec les ſaignées dont je viens de parler, il eſt néceſſaire de multiplier les *calmants*, en les partageant entre la fin de l'après midi, c'eſt-à-dire, vers le ſoir, & le commencement de la nuit. Et quand par ces expédients, l'on ne réuſſit

point à retenir l'humeur qui va gagner le cerveau, les malades surtout inclinant à tomber dans des affections soporeuses ou léthargiques; alors après avoir fait prendre au malade un lavage de petit lait pendant la nuit, on donne un purgatif doux, mais aiguisé: le matin, ce sont deux verres de casse & de manne animés de quelques grains de *tartre émetique*; il convient d'autant mieux dans ces occasions, qu'alors il est à propos d'exciter quelques secousses dans les membranes, pour précipiter l'humeur, en attirant le sang vers les parties basses. Le purgatif même devient sans danger par toutes ces précautions, quand on a soin, suivant l'avis d'un grand Médecin, de donner un narcotique le soir même de la purgation. Un cours de ventre survenant demande encore une attention particuliére; mais il est bon d'avertir, que souvent cet accident n'arrive, que pour avoir manqué à donner l'émetique de bonne heure, comme il a été ci-dessus observé; & aussi pour n'avoir pas suffisam-

Pitcaon.

ment dégagé les grands vaiſſeaux par les ſaignées du bras. Quoi qu'il en ſoit, pour remédier au cours de ventre, il faut réiterer ces ſaignées ſi le poulx eſt dur & plein, ſi le ventre eſt bouffi, ſi les matiéres ſont ardentes; puis inceſſamment donner l'*ipecacuanha*, peut-être deux ou trois jours de ſuite, mais à petites doſes, comme de 8. ou 6. grains, donnant le reſte de la journée, & à la cuillére, une potion *abſorbante anodine*, compoſée avec le *quinquina*, le *corail rouge*, & le *diaſcordium*, de chacun plus ou moins ſuivant le beſoin, ajoutant même, s'il étoit beſoin, quinze ou vingt goutes anodines ſur huit onces de liqueur.

XL. Fievres malignes.

Mais l'évenement le plus étonnant & le plus formidable, c'eſt quand une fievre qui a paru pendant pluſieurs jours d'un caractére ordinaire, ſe convertit en fievre maligne. Cette métamorphoſe ſe fait connoître par les ſoubreſauts des *tendons*, que l'on ſent en touchant le poulx; par ceux qu'il prend aux malades quand ils s'endorment, par des tréouſſemens dans les lévres, des bal-

butiemens dans la langue, par des ſommeils inquiets traverſés de délires ou de rêveries, par des ſurſauts, enfin par des tremblemens manifeſtes de tout le corps. C'eſt qu'alors le mal paſſe dans les nerfs, parce que ſa cauſe, ou l'élaſticité du ſang, comme un air infiniment vif, paſſe de la partie rouge dans la blanche. Celle-ci donc ayant contracté par le ralentiſſement de la maſſe du ſang dans les capillaires, une odeur de feu, un *empireume*, pour ainſi dire, qu'elle a priſe dans l'ardeur du ſang, elle le porte dans le *ſuc nerveux*, dont la *craſe* ainſi vitiée en altére la conſiſtance, la qualité & le mouvement; & de-là viennent ces *oſcillations ſpaſmodiques*, ou ces frémiſſemens convulſifs dont on vient de parler. Il y en a qui alors croient qu'on peut employer les *cordiaux* & les *ſudorifiques*, & cela conformément aux préjugés vulgaires, mais rien ne feroit plus dangereux; & en effet, quelle terrible impreſſion ne feroient point alors des remédes chauds & brûlans ſur un ſang enflammé juſque dans les capillaires?

ce

ce feroit engager de plus en plus la colomne du ſang dans de grands vaiſſeaux, lorſqu'il faut lui faciliter le chemin pour en ſortir, & le faire paſſer dans les artéres capillaires : l'unique remède efficace eſt d'employer la ſaignée ; par elle on vient à bout de dégager les grands vaiſſeaux, & on donne le tems aux capillaires de ſe débarraſſer des ſucs qui les pénétrent intimement. Quand je parle de la ſaignée, j'entends celle de la gorge, ſur-tout quand précédemment l'on a ſuffiſamment pratiqué celles du bras & du pied. On fera cependant boire abondamment d'un petit lait bien doux, pour inceſſamment paſſer à l'uſage d'une pinte de *quinquina* à l'eau, où l'on aura diſſout une once de *vin émétique*, & quelques gros de ſel d'*Epſon* ou d'*Angleterre*. Le quinquina qui eſt un *calmant*, répand ſa vertu *ſédative* ſur les fibres nerveuſes qui ſont trop génées par le *ſpaſme* où elles ſont ; & d'ailleurs un Médecin verſé dans l'art de guérir, ſçait placer quelques *narcotiques* à propos, ſur-tout les ſoirs, en même tems

qu'il tient le ventre libre par de fréquens remédes d'eau; & par cette manœuvre l'on a la consolaion de voir disparoître la malignité avec la maladie.

XLI. Phrénésie. Un autre symptome plus effrayant, c'est la *phrénésie*, mais elle n'est point dangereuse lorsqu'on sçait conduire ces sortes de maladies; car à l'aide de quelques saignées du pied & de la gorge, & d'un petit lait de Tamarin dont on fait boire abondamment, ce symptome céde assez promptement : on peut aussi faire usage de quelque *narcotique*, & particulierement de la *liqueur minerale anodine* de M. *Hoffman*, sans négliger pourtant d'appliquer sur la tête rasée en maniére d'*oxyrrhodin*, un mouchoir trempé dans de l'oxycrat, où l'on aura fait fondre du nitre purifié, & on fera boire en même tems aux malades une espéce de limonade avec du syrop de verjus dans beaucoup d'eau.

XLII. Accès périodiques de la fievre. Le dérangement de transpiration observe quelquefois un certain ordre dans les fievres dont il est la cause: ces maladies se montrent & dis-

paroissent pour se remontrer à certains jours, & même à certaines heures réglées ; c'est ce qui leur a fait donner le nom de *fievres éphemeres*, *tierces*, *quartes*, *&c.* suivant leurs retours périodiques. Ces sortes de fievres sont des maladies très-communes, principalement chez les pauvres tant des villes que des campagnes, & on peut dire qu'elles sont une suite presque nécessaire de la qualité de leurs alimens, & du travail dur & continuel auquel leur situation les condamne. Et en effet, considérez ce pauvre moissonneur excédé de travail sous les ardeurs du soleil, ou bien cet homme de journée accablé de fatigues ; la maladie commence d'abord par une lassitude qui se fait sentir par tout le corps, ensuite survient un frisson, accompagné de douleurs de tête, avec un accablement total & une fievre brûlante qui continue pendant dix à douze heures, & qui enfin se termine par une sueur, c'est ce que l'on appelle communément une *courbature*, dont l'unique cause est la transpiration dérangée. Il est

évident que le ſang a été porté avec excès dans l'habitude du corps par le mouvement des muſcles de ces ouvriers : le ſang y a été attiré par les ardeurs du ſoleil, comme par une ventouſe. D'ailleurs, comme je l'ai déja dit, l'inattention, & ſouvent même l'impoſſibilité de ſe couvrir à propos, les lieux bas, humides & mal fermés, qui leur ſervent de demeures, toutes ces cauſes réunies venant à reſſerrer les pores de la peau, font refouler dans le ſang les ſucs dont la tranſpiration devoit le décharger ; & voila l'humeur étrangére contre laquelle ſe ſouléve la nature, qui emploie tous ſes efforts pour reporter ces ſucs à l'habitude du corps. Voila la véritable cauſe de la fievre qui vient d'arriver : il eſt vrai qu'elle donne le tems à la Médecine, de diriger tous les ſecours qu'elle doit y apporter ; car outre que peut-être (ce qui eſt ordinaire quand la maladie arrive au printems,) le ſecond accès n'arrivera qu'un jour ou deux après, pour faire une fievre de tous les jours, ou abſolument tierce ; la nature de l'hu-

meur qui la cause, l'impétuosité de la force qui l'agite, tout ce trouble avertit qu'il faut tenir le sang ou sa circulation au large, & amollir les coups de la vertu *systaltique :* cela se fait en contenant d'avance les esprits dans leur calme, les fibres dans leur souplesse naturelle, & le sang dans un volume médiocre ; c'est l'ouvrage de la saignée, qui diminuant la quantité de l'humeur fiévreuse, & affoiblissant ses impétuosités, calmant en même tems, ou modérant la vertu systaltique, prévient la force & le progrès de l'accès qui doit suivre. On peut ajouter à ce principal reméde un *émetique* tempéré ; si le corps du malade se trouvoit excessivement rempli de sucs nourriciers, ou si l'estomach paroissoit embarrassé par le trop d'impression qu'auroit pû faire sur lui l'effort de l'humeur morbifique, alors un tel émetique accompagné d'un régime convenable, c'est-à-dire, humectant & adoucissant, est autant salutaire qu'un purgatif seroit contraire. En effet, l'humeur n'étant encore ni corrigée ni repo-

sée dans les vaisseaux, ce seroit y porter le trouble & mettre en combustion toute la masse du sang. Les accès suivans donnant à connoître par le mouvement du poulx l'état du sang, & la force de l'impétuosité qui l'agite, régleront l'usage de la saignée, qu'il faut plus ou moins réitérer, afin qu'aussitôt que la fievre se sera amortie elle-même pendant quelques jours, l'on puisse incessamment donner le *quinquina*. On le rendra purgatif, si les entrailles venoient à être farcies d'humeurs par des produits vicieux; sinon tout seul, en substance, en décoction dans l'eau, ou infusé dans le vin, suivant le besoin du malade.

XLIII. Observation sur le concours de la nature avec la Médecine, pour la guérison de la fievre.

J'observerai ici en passant qu'il ne faut jamais perdre de vûe les sages ménagemens avec lesquels la nature sert la Médecine pour la guérison de la fievre. Dans les fievres continues, elle présente au Médecin toute la cause de la maladie renfermée dans les grands vaisseaux; aussitôt elle se met au travail, & elle commence à lui soumettre tout à la fois cet amas de matiéres qu'elle

ſe met en devoir de corriger & de vaincre, en redoublant les oſcillations ou la ſyſtole des artéres. Dans les fievres intermittentes, la nature préſente les matiéres ou les humeurs comme amoncelées, pour les broyer ou les cuire comme en détail, afin de procurer par ce moyen la cure de la maladie. Dans les fievres de tous les jours, c'eſt de vingt-quatre en vingt-quatre heures qu'elle ſemble preſcrire au Médecin la même *tâche* qu'elle s'impoſe auſſi à elle-même, pour opérer de concert avec lui, & c'eſt l'accès des *fievres doubles tierces*. Dans les *tierces*, en ſe repoſant un jour, elle donne au Médecin le tems néceſſaire pour la méditer, & la ſuivre dans les accès de ces ſortes de fievres qui ne reprennent que de deux jours l'un. Enfin dans les fievres *quartes*, elle ſemble indiquer les moyens les plus favorables pour remédier à l'accès qui doit arriver le quatriéme jour ; on la voit s'unir aux ſages meſures que le Médecin aura dû prendre pendant les deux jours de trêve qu'elle lui a donnés, pour dompter parfaitement

la cauſe de la fievre. En un mot, dans le tems des accès de toutes ſortes de fievres, l'humeur morbifique ſe trouve toujours ſous la main de la nature, parce qu'alors cette humeur rentre du fonds des capillaires dans les grands vaiſſeaux : ainſi celle des fievres tierces & doubles-tierces étant engagée dans des capillaires moins enfoncés ou moins *éloignés*, étant d'ailleurs plus vive, ou plus active, elle eſt auſſi plus prompte à s'accumuler, & à ſoulever la vertu ſyſtaltique ; ce ſoulévement n'eſt autre choſe que le mouvement par lequel la nature commence ſes efforts ; ce ſont des tremblemens, des irritations convulſives, par où commence la lutte d'entre elle & l'humeur qui va ſe diſſiper par l'accès de fievre qui doit ſuivre. L'humeur de la fievre quarte eſt moins impatiente à ſe mouvoir, parce qu'étant moins active ou moins ſulphureuſe, elle ſe donne le tems de s'amaſſer dans des capillaires plus éloignés. Mais après quatre jours de digeſtion, elle s'exalte & ſouléve auſſi la vertu ſyſtaltique,

&

& si elle la tient plus longtems irritée, ce n'est que parce que les distances du foyer qu'occupe l'humeur de la quarte, étant du double peut-être & davantage que celles du foyer de la tierce, pour se rapporter dans les grands vaisseaux, la nature a bien plus à travailler pour la ramener ou la remettre sous ses loix; de-là vient que les frissons de la quarte sont plus longs, plus véhémens, & paroissent évidemment partir de plus loin ou du profond des parties : l'action en est si violente qu'on leur a donné le nom de briseurs des os (*Ostocopos.*)

XLIV. Observation particuliere sur la fievre quarte.

Je ne m'arrêterai point ici à rechercher la cause du retour des accès qui, dans la fievre quarte, reviennent tous les quatre jours : mon dessein n'est pas de faire ici de sçavans spéculatifs, mais de guérir les pauvres malades : je vais donc proposer les moyens de traiter la fievre quarte, après cependant que j'aurai observé 1°. Que l'humeur de cette fievre, qui est dans les entrailles ou dans le sang pendant quatre jours sans se faire sentir, & qui

ſe manifeſte le quatriéme jour, peut ſe perpétuer dans cet état des années entiéres, ſans intéreſſer abſolument le fonds de la vie. 2°. La fievre quarte ſe diſſipe & ſe détruit d'elle-même, de ſorte que l'on eſt comme perſuadé que la vie ne court aucun riſque de la part de l'humeur de la fievre quarte en l'abandonnant à elle-même. Ainſi il paroîtroit que c'eſt une maladie qui a ſa criſe aſſurée quand on laiſſe faire la nature, & comme l'épilepſie ſe guérit dans les enfans dès que l'âge de puberté arrive dans les deux ſexes, (ce qui eſt une criſe naturelle de cette affreuſe maladie,) de même la fievre quarte ſe termine ſans inconvénient après la révolution de quelques mois, de quelques années même, quand on ne trouble point les vûës de la nature par des remédes qui les traverſent : car il eſt des perſonnes qui ſans ſe donner le tems d'écouter la nature emploient les jours d'intermiſſion de cette maladie, à faire uſage de remédes purgatifs, aromatiques & chauds, dans la vûë, diſent-ils, d'évacuer ou de

cuire l'humeur de la fievre quarte: mais l'erreur eſt groſſiére ; on ne fait alors que confondre cette humeur dans le ſang en la ramenant dans les grands vaiſſeaux avant le terme de quatre jours ; les ſolides ſe trouvent alors dans un *éretiſme* trop ſouvent réïteré, & la nature ſe perd dans ce déſordre. Cependant les viſcéres ſont abandonnés à l'opération téméraire des remédes malfaiſans, ou mal concertés ; ils s'embarraſſent, & de-là viennent tant d'obſtructions dans le *foie*, la *rate*, & dans le *méſentére* ; le déſordre paſſe dans toutes les *glandes*, leſquelles ſuintant des ſéroſités croupiſſantes en différentes régions du corps, cauſent les bouffiſſures, les enflures, les cachexies, & les hydropiſies, par où ſe termine parmi les pauvres comme parmi bien des riches, la plûpart des fievres quartes : alors on perd la vûe principale qui eſt la cure de la fievre quarte, en ne s'occupant que de l'accident, qui eſt la *cachexie* ; & ainſi, en ſe détournant du fonds de la maladie, on ne parvient ni à guérir celle-ci, ni à diſſiper heureuſement

le symptome. Combien de fievres quartes qui ne se terminent que par des *hydropisies* mortelles, ou par des langueurs qui ne finissent, aprés bien des infirmités, qu'avec la vie, parce qu'on n'a pas voulu se prêter aux sages ménagemens de la nature.

XLV. Maniére de traiter la Fiévre quarte.

Pour réussir dans la cure de la fiévre quarte, il faut que le Médecin se mette d'abord sur les pas, & comme à la suite de la nature, pour entrer dans ses vues, sans les changer par l'usage des remédes qui y sont diamétralement opposés, tels sont les purgatifs, qui détruisent précisément ce que la nature médite de faire. Chaque accés de fiévre quarte est une partie de la crise finale par laquelle cette maladie se termine heureusement. Car, comme suivant l'observation d'Hippocrate, le septiéme accés d'une fiévre tierce fait la crise parfaite de cette fiévre, comme quatorze jours font ordinairement celle d'une fiévre continuë; de même la fiévre quarte a naturellement son terme auquel il faut la laisser aller. En effet on a observé qu'elle s'est guérie sans au-

tre inconvenient aprés neuf années ; mais ordinairement c'eſt au bout de quelques mois. Suivant ces obſervations, lorſqu'on ne veut pas lui laiſſer prendre un auſſi long chemin, il faut entrer dans les maniéres de la nature pour avancer la guériſon, ſans s'expoſer à en multiplier les accés, ce qui mene ſouvent une fiévre quarte, ou à l'hydropiſie, ou quelquefois à une fiévre *continuë* ; & alors elle devient mortelle. Pour prévenir ces malheurs, il faut toujours laiſſer opérer la nature, lui prêtant la main à propos, & toujours ſans la forcer dans ſes opérations : dans chaque accès la nature s'efforce à pouſſer à l'habitude du corps, la portion d'humeur qui s'eſt digerée dans les vaiſſeaux, où elle s'étoit accumulée par le manque de tranſpiration. On aide la nature dans cette œuvre, ou en diminuant la plus grande partie de ſon ouvrage, ou en ſe joignant par une ſage patience à ſes efforts, pour lui laiſſer chaſſer doucement par la tranſpiration, ce qu'on n'aura pû épargner à ſon

travail. Ce n'eſt que dans les jours d'intermiſſion qu'on peut lui procurer ces ſoulagemens, non pas en cherchant à évacuer l'humeur de la fiévre, ce ſeroit luter inutilement contre elle, puiſque n'ayant pas acquis le degré néceſſaire à la coction, pour pouvoir ſuivre l'opération d'un purgatif, ce ſeroit confondre les ſucs que la nature veut demêler. Un moyen sûr & efficace, c'eſt de ſouſtraire à ſon travail une partie de l'humeur, afin qu'elle ait moins à en digerer, pour en procurer la tranſpiration; c'eſt l'effet de la *ſaignée* faite d'abord, ou dès les premiers accès de la fiévre quarte, ſans craindre de la réitérer ſuivant le beſoin; afin que la nature ſe trouvant toujours au-deſſus de ſon ouvrage, parce qu'elle en aura moins à faire, puiſſe parvenir à ſes fins. Ce n'eſt point cependant pour l'y abandonner ſans rien faire, mais pour les abreger ou les accourcir, en faiſant par le régime les remédes convenables : ainſi en peu de jours on pourra faire ce qu'elle n'acheveroit peut-être qu'après beaucoup de

mois. Il faut donc tenir le malade dans un régime exact, pour ne pas augmenter le volume des humeurs, ni les crudités où elles se trouvent pendant une fiévre quarte. Car le sang y est *mélancolique*, parce qu'étant *deprimé* dans ses soufres, ou mal *dephlegmé* dans ses principes, il est grossiérement développé dans ses esprits. On donnera donc d'une part un *bol digestif*, le *theriacal* par exemple, une fois ou deux le jour, en même tems que l'on pratiquera les saignées; & d'ailleurs on aura soin de degager les *premiéres voies*, par lesquelles l'action des remédes & des alimens doit se porter dans le sang. Tout ceci doit préparer à l'usage du quinquina, qu'il faut employer le plutôt qu'il sera possible, afin de prévenir les longueurs & tous les inconvenients de la fiévre quarte. Ainsi après avoir employé les premiers jours à saigner le malade suivant ses besoins, son sexe & son âge, on lui donnera une once de *vin émetique* avec une once de syrop de guimauve, qu'on lui fera avaler dans ce que l'on voudra, le

lendemain d'un accès ; & une heure après l'opération de l'émetique, on donnera une potion composée de six gros de *sel d'epson*, & d'une once de syrop de pomme composé ; on augmentera la dose du *sel d'epson*, si c'est un corps qui demande une médecine plus forte ; car ce sel n'étant point *termineux*, ébranle le genre nerveux, moins que tout autre purgatif. On donnera le soir du jour de la purgation, comme l'on aura fait tous les jours precedents à la même heure les jours d'intermission, le bol de *thériaque* : par ces précautions, la circulation du sang étant à l'aise dans tous les vaisseaux, l'estomac dégagé des sucs mal digerés qui affectoient ses membranes, & ses fibres musculeuses étant ainsi delivrées du limon qui les enduisoit ; le quinquina venant à être travaillé comme il lui convient dans ce premier *laboratoire* des opérations de l'œconomie animale, trouvant d'ailleurs tous les *secretoires* avec leurs vaisseaux sanguins & les nerveux dans leurs directions, ouverts pour le recevoir,

il ſera porté directement dans le ſang, en même tems qu'il contiendra, ou redreſſera le *ton* des parties, pour les remettre dans leur équilibre les unes avec les autres, c'eſt-à-dire, les *ſolides* avec les *fluides*. C'eſt ainſi que cet admirable ſpécifique guérit ſi promptement les fiévres; ſçavoir en remettant l'ordre, le calme & la paix dans la circulation du ſang, & dans celle des eſprits. Mais pour en tirer tout l'avantage poſſible, ou pour en aſſurer le promt ſuccès, on choiſira pour le donner le tems immédiat qui ſuivra le ſecond ou le troiſiéme accès; alors on fera prendre au malade quatre fois dans la journée un demi gros de bon quinquina en poudre, incorporé avec le ſyrop de roſes ſeches, & chaque fois immédiatement auparavant une ſoupe, ou un verre d'eau chaude ſucrée: on continuera ainſi pendant ſix ou huit jours, plus ou moins, ſuivant la force de la fiévre. Après quoi on pourra pratiquer, s'il en eſt bien beſoin, une purgation douce; ſçavoir de ſix gros de *ſel d'epſom*

& une once de manne dans l'infusion d'un gros de quinquina, & d'un gros de sené mondé : si le malade se sentoit trop échauffé, on le saigneroit sans crainte, dans l'usage même du quinquina, & s'il avoit de trop mauvaises nuits, l'on mettroit quatre grains de pilules de *cynoglosse* dans la prise du quinquina du soir. Au reste l'on continuera le quinquina douze ou quinze jours, & on le réiterera quinze autres jours après pour empêcher le retour de la fiévre. Cependant si elle revenoit, il faudroit resaigner le malade, puis recommencer l'usage du quinquina, dont l'on formeroit les bols du soir & du matin avec un demi gros de theriaque. S'il étoit nécessaire de donner le quinquina en liqueur pour les personnes moins fortes, l'on feroit infuser une once de quinquina pendant vingt-quatre heures dans trois demi septiers de bon vin rouge, & de cette infusion coulée, ou quelquefois mêlée avec la poudre, on en donneroit au malade un poisson de quatre heures en quatre heures, on pourroit l'adoucir en y mê-

lant un peu d'eau. Pour les enfans, il faut avoir une forte infusion de quinquina, sur un demi septier de vin, dans laquelle on dissoudra une once de syrop d'œillets, & trois gros d'eau de canelle orgée: on en donnera à l'enfant toutes les deux heures une cuillerée ou deux, plus ou moins selon son âge, son temperamment, & la force de sa fiévre. Il est vrai que la fiévre quarte est rare parmi les enfans; mais outre qu'il y en a des exemples parmi les Pauvres, sur-tout parmi ceux de la campagne qui habitent des cantons marécageux, il se trouve des langueurs fiévreuses *cachectiques*, quelquefois même parmi les enfans des personnes aisées; le quinquina leur est nécessaire aux uns & aux autres, pour éteindre le fond d'une fiévre bizare, qui répond à une fiévre quarte, & en ces cas la préparation de quinquina en potion cordiale est très-utile.

Une autre observation à faire, c'est que la fiévre quarte double & triple quelquefois ses accès; de maniére qu'au lieu de ne venir que tous

les quatre jours, ils viennent deux jours de ſuite, & ne laiſſent qu'un jour d'intermiſſion, ou bien ils viennent tous les jours, ſans laiſſer aucun jour de repos au malade. Pour ne point confondre ces ſortes de fiévres avec la *tierce* ou *double tierce*, il ne faut qu'obſerver que la quarte ſimple, ou double, a précedé, au lieu que dans la *double tierce*, la fiévre a toujours commencé par être *tierce*; or ces diſtinctions ont leur utilité pour la pratique, à cauſe de la differente qualité du ſang qui fait la *quarte* ou la *tierce*. Dans celle-ci c'eſt un ſang *bilieux*, où les ſoufres ſont exaltés; au contraire dans la *quarte* ils ſont comme concentrés dans un ſang lourd, péſant, où les eſprits paroiſſent deprimés juſqu'au point de permettre au ſang de ne ſoulever la vertu ſyſtaltique qu'au bout de quatre jours. C'eſt donc un changement de nature qui ſe fait dans le ſang, lorſque dans une *quarte*, l'accès prévient d'un jour ou de deux, parce que le ſang ſe ſera exalté en prenant feu, ou par lui-même, ou à l'occaſion des

remédes chauds, vineux, *volatils*, ou aromatiques, que l'on aura employés mal à propos dans une fiévre quarte. Dans cette occasion les anciens Praticiens comparoient le ſang d'une fiévre double ou triple quarte à un feu de bois verd qui s'étoit enflammé, ce qui faiſoit ſelon eux, le danger de ces fiévres dégénérées, où le ſang ſorti de ſon caractére propre à la fiévre quarte avoit exalté ſes ſoufres & ſon feu: c'étoit comme une nature forcée, & miſe hors de ſes erremens. Ce qui fait que les fiévres double & triple quartes ſont ſi dangereuſes dans leurs cures, c'eſt que dans ces occaſions elles ſe convertiſſent aiſément en continuës, de ſorte que de la fiévre la moins dangereuſe par elle-même & dans ſon origine, qui eſt la quarte, il naît la fiévre continuë la plus dangereuſe, & où il faut plus d'habileté & de précaution pour la guérir, parce que ſouvent elle eſt mortelle; parce qu'alors les *ſolides* eux-mêmes ſont en feu: ce n'eſt plus comme dans la fiévre tierce un *fluide* dont les ſoufres exaltés ſont violen-

ce à la vertu syſtaltique, ce ſont les parties ſolides elles-mêmes, qui comme les bois qui ſoutiennent le bâtiment, ſont en feu, ce qui fait la deſtruction des organes mêmes qui ſoutiennent la machine du corps humain. Alors le quinquina eſt inutile, il faut recourir aux ſaignées qui doivent en ce cas être multipliées, il faut prodiguer les delayants aqueux, ou les plus ſimples, & le malade ne ſauroit trop boire d'une tiſanne faite avec les racines de *nenuphar*, de *fraiſier*, l'orge & la régliſſe, qu'il fera bien de boire chaude pour mieux diſſiper ou plus efficacement réſoudre l'inflammation, ou *phlogoſe* (c'eſt l'action ignée ou le feu qui a pris aux parties ſolides.) Il eſt bon auſſi de donner fréquemment au malade de petites doſes d'un mêlange de poudres faites avec deux parts d'*yeux d'écreviſſes* préparés, contre une de *nitre*, le tout arroſé avec le jus de citron. Et tous les ſoirs on lui fera prendre quelques émulſions avec les ſemences froides & l'eau d'orge, où l'on diſſoudra le ſyrop de *nenuphar* & de

pavot blanc, demie once de chacun pour les deux prises d'émulsions. Les choses venant à se moderer, l'on donne de légers *apozémes* avec les feuilles de *chicorée sauvage* & un peu de *quinquina*, un verre tous les trois ou quatre heures, sur chacun desquels on ajoutera deux ou trois gros de syrop de diacode, si le malade ressent de la douleur par tout son corps, & surtout si les nuits sont mauvaises, ou s'il y a des anxietés, des inquiétudes & des insomnies. Cet usage des calmants temperés est ici d'autant plus à sa place, que ce sont les *solides* eux-mêmes, qui sont en irritation *phlegmoneuse*, dépendante non des *fluides*, ou du sang devenu ardent, ou enflammé, mais des fibres nerveuses elles-mêmes, qui sont impregnées de matiére de feu; car comme il arrive que le feu prend aux rouës d'un chariot, parce que l'essieu s'enflamme à force de ses frottemens réiterés, de même ici les membranes des artéres échauffées par la *systole* ardemment exercée, ou violemment réiterée,

ont pris des *oscillations* trop ardentes & forcées, qui les ont mises hors de la cadence ou de l'ordre de la nature. Ce n'est donc plus cet effort de la nature, que cette puissance exerçoit pour travailler & dissiper l'humeur morbifique, & contre laquelle elle faisoit des accès de fiévre, ou des attaques réglées; au contraire la vertu systaltique étant domptée dans son ordre, parce qu'elle agit forcément, elle a besoin d'être continuellement temperée & adoucie, pour pouvoir reprendre la régularité de ses mouvemens, & former ou des accès de fiévre réguliers, ce qui seroit une fiévre quarte rappellée à elle-même; ou bien faire une fiévre continuë, ce qui seroit une fiévre quarte remise dans l'ordre & sous la puissance de la vertu systaltique, c'est celle des coctions, qui conduisent à la guérison.

XLVI. Maniére de traiter la Fiévre tierce.

On trouve dans les observations que je viens de faire, le veritable moyen pour proceder à la cure de la fiévre tierce; les accès de celle-ci revenant tous les trois jours, donnent

nent à juger que comme dans la double & triple quarte, le sang exalté par extraordinaire dans ses soufres, fait que les accès se rapprochent; par la même raison ceux de la tierce arrivent tous les trois jours, parce que le sang y étant naturellement plus exalté que dans la quarte, il excite plus souvent la vertu systaltique à se soulever. De là il faut conclure d'abord que la fiévre tierce doit être ménagée du côté des purgatifs, & même de la part du quinquina, qui ne doit être employé pour sa cure qu'après (comme parle le sage Praticien Mr Sydenham) que la fievre se sera vaincuë, en se moderant elle-même, ou bien jusqu'à ce que par la saignée, la boisson & le régime, les soufres du sang étant déprimés, on voye de la sûreté à placer le quinquina, ou seul, ou bien mêlé avec la *chicorée sauvage*, ou bien le nitre purifié, ou bien peut-être avec quelques absorbants fixes, plus ou moins *terreux*, lesquels étant mêlés avec le quinquina en poudre, temperent son action & moderent sa chaleur

Ce n'eſt pas que le quinquina ne ſoit un *ſpécifique* , & un des plus sûrs remédes qui ſoit en Médecine ; mais auſſi il a ſes régles , ſuivant leſquelles il demande des précautions & des adouciſſemens en pluſieurs occaſions.

On diſpoſe un malade à l'uſage du quinquina par les ſaignées , les *délayants* & la diete , & nullement par la purgation , puiſque l'amas des humeurs n'eſt rien moins que la cauſe de la fiévre ; & que généralement parlant un Praticien ſe trouve mieux de menager la purgation; & ſeulement , de ſçavoir la placer pour évacuer dans les ſuites les produits vicieux , que la fiévre occaſionne. Il faut même alors ſe garder des purgatifs qui portent le trouble & l'irritation trop forte dans le ſang dans le genre nerveux: auſſi ce qui réuſſit ſinguliérement , quand on a à purger le malade dans le tems qu'on lui donne le quinquina , c'eſt de faire fondre ſur une pinte de quinquina une once ou une once & demie de *ſel d'epſon* , & une once de ſyrop de pomme com-

posé pour faire cinq ou six prises. Les jours que le quinquina aura été purgatif, on fera prendre au malade une once de syrop de *diacode* ou un grain d'*opium* préparé : il est même des cas où le quinquina doit être rendu *calmant* ; ce qui se fait en y mêlant sur la pinte, demie once ou environ de syrop de *Karabé*.

J'observerai ici que l'on n'aura jamais la veritable idée du *quinquina*, si l'on ne le considere par lui-même comme un *calmant* ; & la raison en est bien simple : le quinquina a par lui-même une vertu astringente, c'est par elle qu'il fixe les oscillations vicieuses des artéres, & par elle il redresse les dérangemens de la circulation du sang. En effet le *ton* des fibres de ces artéres s'étant forcé par la violence du mouvement du sang, ce sang devenu impetueux prend des écarts vers des endroits d'où il faut que la nature les rappelle pour remettre l'ordre & l'uniformité dans la circulation, ce qui opére la guerison de la fiévre. Le quinquina

venant donc à resserrer les fibres nerveuses des tuniques des artéres, il les fait rentrer dans leur *ton* naturel, & par-là, restituë l'égalité uniforme dans la circulation du sang.

Mais en parlant de la poudre du quinquina, il faut remarquer 1°. qu'il est à propos de faire prendre le quinquina bouilli dans l'eau, en recommandant de passer la décoction bouillante, afin d'y conserver la partie fine de la poudre, ce qui rend la décoction plus efficace. 2°. Il faut avoir cette attention pour les Pauvres, qui est de leur faire prendre autant qu'il sera possible le quinquina en *opiate*, parce qu'il est plus aisé à prendre, & plus promt à opérer; & cette opiate se fait avec une once de *quinquina*, une once de syrop de coquelicot, & une quantité suffisante de *conserve de roses*, pour en donner un gros ou deux toutes les trois ou quatre heures dans les intervales des accès. L'on avoit essayé & même avec quelque succès de donner le quinquina en *lavement*; mais cette pratique attire de si funestes *hémorrhoï-*

des, & des reſſerremens de ventre ſi étranges, que l'on a été obligé de renoncer à l'uſage d'un tel quinquina. D'autres relevent beaucoup l'*extrait* du quinquina; mais il eſt certainement bien moins sûr que le quinquina en ſubſtance. La commodité de le donner en extrait, c'eſt qu'il n'en faut qu'un très-petit volume; mais dans ces occaſions il faut ſe ſervir de l'eſpéce de quinquina que l'on nomme *caſcarille*. Car cette ſorte de quinquina réuſſit étant donné par grains, depuis ſix juſqu'à dix ou douze pour une priſe. Mais il faut s'aſſurer d'une *caſcarille* bien franche; car il en eſt une rougeâtre qui eſt bien moins ſûre que celle qui eſt griſâtre, & qui étant miſe en poudre & jettée ſur une pêle ardente répand une odeur très-douce & très-ſuave.

XLVII. Fiévre Quotidienne.

Ce que je viens de dire des différentes fiévres peut ſervir à traiter la fiévre quotidienne. Car, ſi cette fiévre vient tous les jours avec friſſon, ce ſera alors une double tierce primitive, parce qu'elle n'eſt pas une ſuite de la *tierce* ſimple; ainſi

ce n'eſt point la fiévre double tierce *ſecondaire*, qui ſuppoſe la tierce dans ſon origine, mais elle eſt primitivement *double tierce* ; parce que dès le premier jour que la fiévre a pris naiſſance, le ſang a été dans les mêmes diſpoſitions où l'auroit mis précedemment une fiévre tierce. La nature de cette fiévre quotidienne eſt donc la même que celle des fiévres doubles tierces ordinaires, parce que tous les jours elle a de nouveaux accès. Mais ſi ces ſortes de redoublemens ſont diſtingués par des *remiſſions* ou des relâches, & non par des *intermiſſions* bien marquées, ou des ceſſations parfaites, alors c'eſt une fiévre qui tient de la *continuë*, & elle doit être traitée de même. Mais cette obſcurité de remiſſion ou d'intermiſſion, attire quelquefois à ces fiévres quotidiennes un caractére bizare, & par-là malin, d'où naiſſent ces fiévres appellées *hemitretées* ou *demie-tierce*, parce qu'elles tiennent confuſément de celle-ci & de la continuë, dont par conſéquent le *type* eſt ambigu, ſans prendre

pendant quelques jours une veritable régle. On ne voit dans tout ceci qu'une nature qui ne s'eſt point encore demêlée, parmi les troubles du ſang & des eſprits; ainſi tout continuë en déſordre, parce que la nature ne s'eſt pas encore miſe à la tête du travail; dans ce cas la cure conſiſte à ſavoir attendre le denouëment de la nature, pour que le Médecin ſe mette à ſa ſuite; cependant ſans demeurer oiſif il ſoulagera cette nature embarraſſée, en la mettant au large, & en facilitant la circulation du ſang, & la liberté du cours des eſprits, ce qui ſe fait en employant la ſaignée du bras & les *délayants cordiaux*, *diapnoïques*, légérement *calmants*, & la boiſſon chaude & abondante; ſans tenter aucuns remédes irritants, ſoit *purgatifs* ſoit *émetiques*, ni aucuns *ſudorifiques*, *ſulphureux*, *volatils*. Ce ſeront donc des *potions cordiales*, *non incendiaires*, compoſées des eaux de *ſcorſonere*, de *chardon beni*, de *ſcabieuſe*, de *coquelicot*, d'*oxytriphillum* &c. avec les poudres *abſorbantes*, comme les *yeux d'écreviſſe préparés*, la *corne*

de cerf préparée ſans feu, l'*antimoine diaphorétique* (nouvellement préparé,) le *nitre* avec le ſyrop d'*œillet*, de limon ou le Diacode, ſuivant le plus ou le moins d'ardeur qu'on remarquera dans la fievre. On s'en tiendra à l'uſage de ces remédes, juſqu'à ce que la fievre venant enfin à ſe donner une forme qui la rende connoiſſable, il ſera tems d'employer ſuivant les occurrences, les remédes ci-deſſus preſcrits, ſpécifiques ou autres, ſuivant les méthodes qui y ſont marquées.

XLVIII. Fievre Ephémere. La fievre *éphémere* a quelque choſe de plus particulier, en ce qu'elle appartient plus aux *eſprits*, (comme parlent les Auteurs,) qu'à la corruption du ſang. Mais la véritable *éphémere* parmi les pauvres gens ou les artiſans, eſt ce qu'ils appellent *courbature*, priſe dans ſon premier abord. Alors l'accablement fievreux où ils ſe trouvent, dépend uniquement du *ton* excedé où ſe ſont miſes les fibres nerveuſes par un excès de travail. Par-là le genre nerveux laſſé & pouſſé au-de-là de ſa force naturelle, ne peut ſe reſtituer pour faciliter

liter la circulation du ſang. C'eſt donc cette vertu *ſyſtaltique*, qui ayant tout à faire pour le maintien de la ſanté, ſe trouve incapable de ſe débarraſſer du ſang, & le laiſſe ſe ralentir dans toutes les parties, qu'il fatigue par ſon ſejour ou ſon poids. Il faut tirer des regles pour ſe gouverner dans les *éphémeres* des pauvres ou des artiſans, de ce que j'ai dit ci-deſſus en parlant de la courbature. C'eſt ainſi que l'on diſtingue les caractéres & les différentes eſpéces de fievres continues & intermittentes : on ne voit par-tout qu'une ſeule action de broyement qu'opére la *vertu ſyſtaltique* ; toujours le même ſang ſur lequel elle s'éxerce, & toujours dans les mêmes vûes, ſçavoir d'atténuer l'humeur *morbifique* au point qu'elle puiſſe s'évacuer par les ſueurs, comme il arrive ſenſiblement dans les fievres intermittentes, ou par l'*inſenſible tranſpiration*, comme on le remarque dans les fievres continues.

Mais les efforts de la nature par l'action de la vertu ſyſtaltique, caractériſent par leurs différentes fins d'autres ſortes de fievres. Ce ſont XLIX. Différentes eſpéces de fievres.

celles qui se terminent à des *éruptions* sur la peau, soit pustules, comme la *petite verole*; soit taches ou marques, comme dans la *suette*, la *rougeole*, les *scarlatines*, les *pourpreuses*, les *miliaires*, & les *érysipelateuses* simples ou *dartreuses*: car l'humeur dartreuse excite de très-grosses fievres en beaucoup de personnes qui y sont sujettes, quand la dartre veut sortir sur quelque partie. La *goute* n'est point à la vérité accompagnée d'*éruption*; mais l'effort que fait la vertu systaltique pour décharger le sang des sucs *arthritiques*, singuliérement sur les jointures, peut bien prendre place parmi les sortes de fievres dont on va parler. En effet, c'est presque la même différence, généralement parlant, qui distingue les fievres à *éruptions*, des fievres *continues* & intermittentes: difference qui consiste en ce que ce n'est point une atténuation vaporeuse ou halitueuse qui s'opére dans les fievres à *éruption*; mais une expulsion matérielle & sensible de particules, qui prennent corps étant déposées sur la peau. Ce n'est donc point à l'atténuation de ses

molécules ſanguines que ſe portent les vûës de la nature, mais à les dépoſer ſur la peau, ou pour y *ſuppurer*, comme il arrive aux puſtules de la *petite verole*, ou bien pour ſe réſoudre & rentrer dans le courant de la circulation, & ainſi ſe diſſiper & s'évanouir, comme il arrive dans la *ſuette*, la *rougeole*, dans les *fievres rouges ſcarlatines*, *miliaires*, *pourpreuſes*, &c. On découvre par-là l'erreur & le danger des *ſudorifiques* dans toutes ces eſpéces de fievres; car ces remédes ne ſe rencontrant point avec les vûes & les efforts de la nature, ils doivent échouer, parce qu'ils entreprennent ce qui n'eſt point de ſon deſſein.

C'eſt donc la premiére regle, parce qu'elle eſt générale pour toutes les fiévres malignes, de n'y jamais employer les *ſudorifiques*, (qui ont tué tant de monde dans la *ſuette*,) parce que ce n'eſt point par l'atténuation vaporeuſe que la nature guérit les éruptions *cutanées* qui les accompagnent. C'eſt pourquoi les ſudorifiques mettent tout en feu & en combuſtion dans le ſang, ſans ré- I. Sudorifiques mortels dans bien des fievres.

ſoudre en vapeurs ou en ſueurs les matiéres dépoſées. Le plus ſûr eſt de dérober ſagement le plus qu'il eſt poſſible, de ces ſucs qui vont groſſir les puſtules ou multiplier les éruptions, pour mettre la nature en état de travailler ces matiéres, pour en faire de louables *ſuppurations*, ou bien pour lui donner le tems de reprendre dans les vaiſſeaux des ſucs qui font les *taches* ou les *marques de rougeole*, de *ſuette*, de *pourpre*, &c.

Car il faut regarder les taches de pourpre & autres ſemblables, comme des *échimoſes*, qui ſont cauſées par des molecules de la partie rouge du ſang, pouſſées dans les *lymphatiques*, & ralenties dans les artéres capillaires, ſans pouvoir achever de circuler dans les veines, parce que ces globules du ſang ſont preſſées les unes ſur les autres hors des vaiſſeaux propres à la circulation. Car c'eſt dans les *artéres lymphatiques*, où la force de la fievre a chaſſé & encoigné ces globules; ce ne ſont donc pas des matiéres propres à produire la ſueur; au contraire la lymphe qui y ſeroit propre, &

qui doit naturellement occuper ces artéres, en étant chassée ou exclue, des remédes sudorifiques ne font que mettre en mouvement des sucs qu'ils ne peuvent résoudre en sueurs. C'est donc une précaution généralement vraie que doivent avoir les personnes qui donnent des remédes aux pauvres, de ne leur jamais donner de sudorifiques, ni les faire couvrir excessivement pour faire sortir des sueurs dans la suette, les fievres malignes, & dans les petites veroles, parce que celles que l'on obtient par ces violences, ne sont autre chose que le véhicule des parties globuleuses du sang qu'on lui enléve, & ainsi se trouvant à sec dans les grands vaisseaux, il tombe en *considence*, sur-tout dans les viscéres, par où il cause des morts souvent inopinées, ou des abscès, dont les suppurations secretes détruisent sourdement quelques-uns de ces viscéres. Je vais parler dans un moment des moyens dont on doit se servir pour dissiper sans danger toutes les différentes marques ou taches pourprées qui allarment, & avec raison, quand

on les voit paroître dans les fievres malignes. Mais avant toutes choſes, le point eſſentiel, c'eſt de bien apprendre à ne pas confondre toutes les différentes fievres à *éruptions*, & de bien prévoir la qualité des éruptions qui doivent paroître dans quelques jours; c'eſt le moyen de ne pas combattre, ſans ſçavoir ce que l'on fait, une humeur inconnue, que l'on ſe propoſe cependant de diſſiper, tandis que ſouvent elle eſt très-différente de celle que l'on s'eſt propoſée.

LI. Obſervations ſur les fievres à éruptions.

Deux choſes donc ſont ici à obſerver. 1°. Il faut avoir égard à l'*épidémie* regnante, ſi déja elle eſt déclarée; puis à l'âge, à la ſaiſon, & au ſexe auquel une telle *épidémie* s'attache particuliérement. Car une groſſe fievre arrivant en pareil cas, c'eſt au Médecin à ſe tenir en garde contre l'éruption qui ſuit l'épidémie en queſtion. Ainſi, quand il regne beaucoup de *rougeoles*, de *petites veroles*, &c. & que la fievre attaque ou des enfans ou de jeunes perſonnes, il faut ſe défier que les éruptions qui paroîtront dans quelques

jours ne ſoient de la *petite verole*, de la *rougeole*, &c. 2°. Quand on voit une groſſe fievre qui commence d'abord par des ſymptomes graves & menaçans, il eſt à propos de bien conſidérer ſi quelque humeur *dartreuſe*, *éryſipelateuſe*, *gouteuſe*, attachée de naiſſance ou habituellement à quelque perſonne, ou à quelque famille, ne ſeroit point la cauſe de tous les ſymptomes par où commence une groſſe fievre : car la criſe arrivera dès que l'humeur cachée ſe ſera fait jour : ce ſera un *éryſipele*, par exemple, une *dartre*, ou une *goute*. On voit alors ſenſiblement à quoi on peut s'en tenir ſur la nature de l'humeur que l'on a à dompter pour la guériſon du malade : on s'épargne & à lui les dangers où l'on tombe quand on s'eſt fourvoyé dans le véritable diagnoſtic de la maladie. Or comme on ne connoît bien les plantes, qu'autant qu'on les a étudiées dans leur naiſſance, de même on ne connoît bien la nature d'une maladie, que quand on l'a exactement obſervée dans ſon origine.

Peut-être trouvera-t-on déplacées la plûpart de ces obſervations ſur les différences des fievres à *éruption*, parce que ce ne ſont point pour la plûpart des fievres auſquelles les pauvres ſoient ſujets ; & dès-là c'eſt, dira-t-on, un hors-d'œuvre qui ne peut qu'embarraſſer la Médecine des pauvres : cependant on peut bien remarquer que je ne quitte point abſolument mon ſujet de vûe ; & ces écarts que je me permets, contiennent des notions que l'on ne doit point négliger lorſqu'on veut s'appliquer au ſoulagement des malades. Ainſi, quoiqu'il ſoit vrai que les pauvres ne ſont pas ſujets aux fievres, par exemple, qui annoncent la goute, parce qu'en effet c'eſt peu la maladie des payſans ou des artiſans, il eſt certain qu'ils ſont expoſés à des *éryſipeles*, & à des *dartres*, qui venant à ſe renouveller dans de certaines occaſions ou dans certaines ſaiſons, leur donnent de ces fievres à *éruptions*, pour la guériſon deſquelles il eſt important de bien ſe remplir des principes que j'ai avancés ci-deſſus. Lors donc,

par exemple, qu'une fievre véhémente prend à des enfans ou à de jeunes gens parmi les pauvres, dans le tems que regne une épidémie de petite verole, si cette fievre est accompagnée d'abord, non seulement d'envie de vomir, mais en effet de cruels vomissemens, de cours de ventre, ou de dyssenterie, de cruels maux de reins, de gorge, d'accablemens de cerveau; quelquefois même de convulsions qui prennent quelquefois aux enfans: tous ces signes qui annoncent une petite verole qui regne dans l'air, apprennent à s'attendre à l'éruption des pustules phlegmoneuses, c'est-à-dire, de tubercules qui se répandent sur la peau en maniere de petits abscès. Ceux qui auront à soulager ces malades, doivent sçavoir que ce sont des matieres inflammatoires qu'ils ont à traiter dans ces pustules, & là-dessus ils dirigeront leurs vûes comme on le dira ci-après.

Une autre fievre impétueuse se manifeste, accompagnée d'une *colique* cruelle, d'une oppression très-sensible, ou d'un assoupissement lé-

thargique : tous ces symptomes qui sont ordinairement le prélude d'un accès de *goute* qui veut prendre au malade, doivent engager les personnes charitables de s'informer du malade, s'il ne seroit point sorti de quelque famille sujette à la goute. Ce soupçon de goute peut encore venir du païs qu'habite le malade ; tels sont les païs de vignobles, & surtout ceux où l'on boit communément des vins blancs. Sur ces indices on peut soupçonner une humeur goutcuse dans le sang, qui demandera une attention particuliere. On trouve aussi très-souvent des pauvres sujets à de fâcheuses hémorrhoïdes : alors des accidens quelquefois assez semblables à ceux qui annoncent la goute, font augurer qu'un sang *hémorrhoïdal* retenu contre sa coutume dans les vaisseaux, est la cause de la fievre présente. Enfin on voit quelquefois des pauvres affligés d'une humeur *dartreuse*, ou *érysipelateuse*. Cette humeur voulant sortir, trouble toute l'œconomie animale, par des frissons, des maux de tête, & par beaucoup de trou-

bles fievreux, par des nausées ou envies de vomir, plûtôt que par des vomissemens; car cela est singulier à ces sortes de fievres. Alors si l'on remarque que le malade est sujet à des éruptions *phlegmoneuses* qui lui reviennent de tems en tems, on ne sçauroit prendre de meilleure précaution pour le traitement d'une telle maladie, que de n'employer que les remédes qui vont à aider la nature, & qui peuvent sans trouble, deméler l'humeur qu'elle médite de faire sortir sur la peau, ou par des pustules *miliaires*, ce qui est la forme des *dartres*; ou par une enflure couverte d'un rouge clair, ce qui est la forme d'une *érysipele*, qui se montre en peu de jours, & le plus souvent sur le visage, & par toute la tête; d'où elle gagne quelquefois tout le dos, & presque tout le corps, avec des maux de cœur continuels.

La Médecine *expectative*, cet art de guérir en sçachant attendre les mouvemens de la nature, est donc d'un usage bien salutaire pour parvenir à la cure des fiévres à érup- LII. Maniére de traiter la petite Vérole.

tions. La *petite verole*, la plus commune de ces maladies d'attente parmi les Pauvres, servira de modéle pour les autres. Cet effort, quand il est moderé & sans menace pour aucun viscére, ne demande souvent que de la sagesse dans le régime & dans la boisson fréquente, sans avoir presque besoin d'aucun remède. Car il est étonnant combien de petites veroles guériroient d'elles-mêmes, sans la témérité ou l'impatience que les assistants ont de vouloir en abreger le tems & les souffrances, dont les calmants seuls procurent l'adoucissement. Mais si le cerveau, la poitrine, &c. sont menacés de quelque promt engagement, il faut incessamment affoiblir cet effort, en diminuant la vertu *systaltique* (c'est la systole des artéres irritées) par la diminution du volume, ou de la quantité de l'humeur qui fait la matiere & l'objet de cet effort. Ce sera l'effet de la saignée du bras qu'il faudra faire diligemment dès l'entrée de la maladie; par ce moyen on dérobe le sang des grands vaisseaux, d'où par-

tent les impetuosités & les efforts vers quelques viscéres que ce soit. Au contraire l'*émetique* & les *purgatifs* irriteroient encore davantage la vertu systaltique ; sur-tout si en même tems on donnoit des *cordiaux*, qui feroient infailliblement grossir le volume du sang dans les vaisseaux. Il est aussi très dangereux pour le malade de chercher à le faire suer à force de couvertures, & par de grands feux dans la chambre, ou en le renfermant dans ses rideaux. Par-là on ne fait qu'allumer sur toute l'habitude de son corps, comme une ventouse séche & universelle, qui y attire plus de sucs qu'il ne peut en contenir dans la peau ; il s'en forme des abscès audedans ou au-dehors, parce que l'affluence de ces sucs fait crever les vaisseaux de toute part.

Si les saignées promptement faites ne remédient pas suffisamment à la fureur du sang & des esprits, il faut dès le troisiéme & quatriéme jour de la maladie donner quelques *potions diapnoïques*, *anodines*, *cordiales*, mais temperées, tous les soirs, &

quelquefois tous les matins. Ces potions ſe font, par exemple, avec deux onces d'eau de *coquelicot*, trois onces d'eau d'*oxytriphillum*, demie once ou une once de ſyrop de *pavot* pour chaque potion; ou bien donner de tems en tems le long du jour & dans la nuit même, cinq à ſix ou dix goutes de la *liqueur anodine minerale* de M[r] *Hoffman*, dans une cuillerée d'eau de ſcorſonere. Car comme c'eſt dans le calme que conſiſte la ſûreté de la petite verole, parce qu'il opére dans le ſang une dépuration tranquile & louable dans les puſtules; auſſi toute l'attention du Médecin doit ſe porter à tout entretenir ici dans le calme. Cette methode eſt même ſi ſûre, qu'il n'y a rien à craindre de l'uſage des *calmants* juſque vers l'onziéme de la maladie qu'arrive la *ſalivation*, ce ſymptome ſinguliérement critique dans les petites veroles malignes. Cette évacuation non-ſeulement ne ſe trouve pas arrêtée par l'uſage des *calmants* ni de l'*opium* même; (car la fureur des accidents peut le demander;) au con-

traire venant à manquer, ou à s'interrompre, elle se restituë par l'usage de l'*opium* ; au moyen duquel la durée s'en prolonge, jusqu'à ce que les piés & les mains venant à s'enfler, ils permettent sans risque la cessation de cette évacuation. Le bien qui revient de l'usage des *narcotiques* dans la petite verole, va même si loin qu'ils deviennent la ressource de la Médecine quand les petites veroles sont les plus malignes. Car c'est la remarque des Praticiens célébres, qui conseillent en pareil cas d'augmenter la dose ou la force des narcotiques. *Sydenham, Morton*, &c.

Il est à propos d'observer que ce n'est ni par refroidissement dans le sang, ni par foiblesse dans ses mouvemens, ni par *inertie* dans les *esprits*, que la petite verole sort mal ou qu'elle suppure mal ; il faut s'en prendre le plus souvent au trop de matiére que la vertu *systaltique* pousse à l'habitude du corps, ou bien au trop de développement qu'ont pris les parties du sang, aussi peu propres à procurer une suppuration loüable, que le sont des sucs qui

ont trop d'élaſticité, parce que c'eſt pendant le calme que ſe font les bonnes éruptions, & les ſuppurations les plus ſûres : ainſi dans de certains cas urgens on trouve une reſſource très-avantageuſe dans la ſaignée, non pas du pied, qui eſt la moins convenable, mais dans celle du *bras*, & quelquefois de la *gorge*, parce que tout étant en inflammation dans les tems les plus facheux de la petite verole, la ſaignée en devient préciſément le reméde, ſuivant l'idée du célébre *Sydenham*, qui recommande auſſi en pareil cas, la limonade minerale, qu'il prépare avec l'eſprit de vitriol dans beaucoup d'eau. Ces mêmes principes font comprendre le peu d'uſage, les dangers mêmes de la purgation dans la petite verole; de ſorte qu'inſtruit par l'uſage des grands Maîtres, l'on ne craint point d'avancer ici pour la conſervation des Pauvres, que l'on ne peut preſque ni trop peu, ni trop tard purger dans la petite verole.

LIII. Fievres La maniére de traiter les fiévres *éryſipelateuſes*, *gouteuſes*, & *dartreuſes*,

ses, se comprend aisément par les principes que l'on vient d'avancer. Car ce sont tous efforts de la vertu systaltique, qu'il faut ménager pour faciliter l'expulsion d'un suc dont le sang entreprend de se débarrasser : Or cette force étant suffisante par elle-même, il ne faut que sçavoir la diriger, & pour cela procurer au sang assez d'aisance pour se ranger dans les secretoires, où il doit déposer les sucs qui l'embarrassent. La saignée du bras, promptement faite, donnant aux vaisseaux plus de capacité, à proportion qu'elle évacue de leurs fluides, met la nature à portée de faire cet arrangement, pourvû qu'en même tems par l'usage des *délayans*, des boissons légérement *diapnoïques*, *nitreuses*, par des *juleps* anodins, l'on entretienne la fluidité du sang; car avec ce peu de remédes, l'*érysipele*, la *dartre*, ou la *goute* venant à paroître, la fiévre tombe avec les angoisses où étoient les malades; & à l'aide de quelque fomentation douce, qui ne sera ni *huileuse* ou *sulphureuse*, ni *aromatique* ou *balsami-*

Erysipelateuses, Gouteuses, & Dartreuses.

que, l'on conduit à bien l'éruption qui s'est faite. Il suffit pour cela d'employer l'eau d'orge chaude toute seule, ou mêlée avec un peu d'eau de sureau; & en cas de goute, le lait chaud, ou le cataplasme de mie de pain, où l'on ajoute quelques feuilles de potelet, ou jusquiame en cas de grande douleur. Car c'est une double observation que l'on ne sçauroit trop recommander de faire, de n'employer rien de gras, ou d'huileux sur les *dartres* ni sur les *érysipeles*, parce que rien n'y attire plus d'accidents de fievre, d'*ulceration*, d'inflammation, de pourriture, de gangrene même. Bien plus l'on a vû qu'un cataplasme de mie de pain & de lait appliqué indiscretement sur un *érysipele*, y attire la gangrene en moins de 24. heures. Tout le secret donc, surtout dans les *érysipeles* qui attaquent le visage, c'est de vuider promptement & suffisamment les vaisseaux, de delayer le sang à force de tisanne simple, ou de petit lait. Car il est étonnant de quelle élasticité se trouve une humeur *érysipelateuse*, &

tout le ſang, quand il en eſt intimement impregné, puiſqu'alors l'éryſipele, après avoir commencé par la tête, gagne quelquefois tout le dos, ou bien elle enflamme le viſage; & ainſi devenue phlegmoneuſe, elle occaſionne des ſuppurations. Il faut donc en ces cas faire boire au malade cinq ou ſix verres de petit lait ſimple ou *amer*, ſans mettre ſur l'éryſipele que de l'eau chaude, où tout au plus l'on aura fait bouillir une cuillerée d'orge mondée. Une autre obſervation, c'eſt de ſe bien garder de faire rentrer une *dartre*, en la deſſéchant, c'eſt ce que l'on a vû arriver par l'uſage du *vinaigre* & de la *litarge*, appliqué ſimplement ſur la dartre, laquelle venant à la verité à ſe diſſiper à l'exterieur, l'humeur rentrée a été ſe jetter ſur les nerfs & les jointures des parties voiſines, où il s'eſt fait un mal incurable. On ne peut donc trop favoriſer la ſortie de cette humeur, que l'air exterieur réſout, à l'aide des ſimples fomentations, en même tems qu'on pourvoit à en tarir inté-

rieurement la ſource dans les vaiſſeaux, par le moyen des ſaignées, des ſucs aqueux de chicorée ſauvage, quelquefois de *fumeterre*, & par quelques *abſorbants* temperés, après quoi au tems convenable on purge le malade avec le *ſel d'epſon*, la manne & le ſyrop de pomme composé.

Suivant ces mêmes principes, ſi une fievre ſurvenoit par la rètenue d'un ſang *hémorrhoïdal*, on la verra bientôt ſe diſſiper par les ſaignées du bras, quelquefois du pied, ou (ce qui eſt bien plus ſûr que la ſaignée du pied) par les *ſangſuës* appliquées autour du fondement, quand bien même les *hémorrhoïdes* ne ſeroient point ſorties; parce que ce ſang étant ainſi dérobé aux viſcéres qu'il menaçoit d'engager, le flux hémorrhoïdal retrouvera ſon cours, ou bien la circulation du ſang le redistribuant au loin & au large, par tout le corps, la nature s'en defera, ſoit en le digerant ſuivant ſes beſoins, ſoit enfin en ſuppléant à l'évacuation hémorrhoïdale, celle de la tranſpiration; car celle-ci eſt ſa

ressource commune, pour se delivrer de la plupart des sucs qui lui sont à charge ou inutiles.

La notion de la fievre excitée par la présence d'un sang hémorrhoïdal retenu dans les vaisseaux, conduit à celle de la fievre excitée par la présence d'un sang inflammatoire fixé & retenu dans la substance poreuse des parties ou des chairs, c'est précisément la fievre de rhumatisme, de celui sur-tout que l'on nomme *gouteux*, dans lequel des congestions *phlegmoneuses* du sang occupent presque toutes les parties du corps, & particuliérement celles qui sont proche les jointures. Ce sont de fortes digues que le sang trouve sur son chemin, & contre lesquelles il fait de ces efforts que l'on appelle fievreux, & que l'on reconnoît à la dureté que prend le poulx, à la fréquence, au désordre & à l'irrégularité de ses battemens, parce que par tous ces efforts le sang obligé à se resilier dans les grands vaisseaux, excite çà & là des tumeurs inflammatoires. Or ces tumeurs tendent directement à sup-

puration, qui se convertissent en abscès, à moins que le Médecin ne soit assez habile pour prévenir ces accidens. On retrouve donc ici ces *efforts* dont j'ai déja parlé, qui font l'essence des maladies & de la fievre en particulier, parce qu'alors la nature a des combats à livrer, pour rompre les obstacles que la circulation du sang trouve au chemin qu'elle a à faire des artéres sanguines dans les veines de même nom.

LIV. Fievre de Rhumatisme. La fievre de rhumatisme est assez commune parmi les Pauvres, & la cause en est bien sensible; car leurs bras & leurs jambes ayant à soutenir continuellement de rudes travaux, leur sang phlegmoneux se fixe en plusieurs endroits de ces parties. Le vulgaire en Médecine conclut d'abord à l'usage des *sudorifiques*; mais si l'on fait réflexion que les extrêmités des vaisseaux qui aboutissent aux excretoires des sueurs, sont préoccupées d'avance par le sang cœneux qui bouche les passages à la matiére de la sueur, l'on conçoit aussi-tôt le danger des su-

dorifiques : car la digue formée par ce ſang preſque corporifié, étant trop forte, ou trop ſolide, c'eſt un travail à pure perte, que de pouſſer par des remédes, comme les *ſudorifiques*, l'impetuoſité du ſang des grands vaiſſeaux vers cette digue, puiſque cette impétuoſité ſe briſe contre une telle réſiſtance, ſans la rompre. Il ſuffit donc de ne pas perdre de vue l'effort redoublé de la vertu *ſyſtaltique* qui fait la fievre ; dès là on voit que c'eſt à affoiblir ces efforts qu'il faut travailler, en dérobant de deſſous les coups redoublés de la *ſyſtole* irritée, une bonne quantité de la matiére ſur laquelle elle travaille, c'eſt-à-dire, du ſang, dont le volume étant diminué, la force de la vertu ſyſtaltique diminue auſſi, & la réſiſtance devient plus aiſée à forcer, parce que la matiére qui compoſoit cette digue devenant plus foible, parce qu'elle eſt moins compacte, elle ſe trouve ſuſceptible d'ébranlemens. Après cela on employe les *potions*, les *jus d'herbes*, les *apozémes diaphoretiques*, les *poudres* de même

nom ; ensuite en mêlant un *grain d'opium* préparé dans quelques juleps, que l'on fait prendre à l'entrée de la nuit, on parvient à dissiper la digue par les *sueurs*, ou par l'*insensible transpiration*, après quoi un purgatif temperé emporte le fonds de l'humeur. Mais pour obtenir ce succès, il faut avoir eu soin de vuider suffisamment les grands vaisseaux, de délayer le sang à force de boissons temperées, & de plus ordonner que les bouillons des malades soient composés de ris & de peu de viande, de maniére que le ris y domine.

C'est ainsi qu'en ne perdant pas de vue la cause unique qui fait, universellement parlant, toutes les maladies, sçavoir la vertu *systaltique* des solides, qui prépare & acheve les materiaux ou les sucs qui doivent servir à la santé, l'on acquiert la connoissance veritable des maladies. On voit aussi la vérité de la maxime qui est passée en proverbe, que l'on ne meurt pas sans fievre ; parce qu'en effet toute maladie est fievre dans son fonds, en ce qu'il n'en est

eſt aucune qui ne ſoit un effort de la nature, & que cet effort n'eſt autre choſe que l'action de la vertu *ſyſtaltique* ſur le ſang, parce qu'elle eſt faite pour en redreſſer les qualités, les mouvemens, & les opérations; que c'eſt d'elle d'où naiſſent les ſymptomes différents des maladies, & les événemens qu'on y obſerve : qu'elle enfin fait l'hiſtoire de tout ce qui conſtitue quelque maladie que ce ſoit. Ces réflexions font connoître au juſte la nature, & la veritable origine des *rhumatiſmes* qui ſont communs parmi les Pauvres, & qui traverſent l'exercice de leurs profeſſions, par les douleurs qui entreprennent leurs bras & leurs jambes, & qui les mettent hors d'état de remplir les travaux qui ſont attachés à leur état. Ces rhumatiſmes ſont ſans fievre, & ſouvent ſans intéreſſer leurs fonctions naturelles; mais tous les mouvemens leur ſont ou impoſſibles ou laborieux. Or tout cela n'arrive que par l'effort dérangé de la vertu ſyſtaltique, qui portant inégalement ſur la double partie du ſang,

la *rouge* & la *blanche*, pousse celle-ci plus abondamment dans les *artéres lymphatiques*, qu'il ne convient pour le repos de la santé. Il subsiste ce repos, quand la lymphe ou la serosité également mêlée dans le sang, ne passe dans ces artéres que sous la forme & dans la proportion qui leur convient pour conserver les membranes, les glandes & tous les *excretoires* dans leur souplesse, & ceux-ci dans leurs diamétres & leur *ton* naturel ; & tout le contraire arrive quand toutes ces parties se trouvent inondées, par l'affluence excessive de la lymphe. Car alors elle produit ces deux effets également opposés au repos qui fait la santé ; sçavoir que les membranes & leurs vaisseaux sont gorgés de serosité, ce qui fait la tension & l'embarras de ces parties, & que cette serosité ralentie (parce qu'elle est sortie du courant de la circulation du sang) s'aigrit ; alors piquant & irritant les fibres, qu'elle devroit rendre souples & maniables, sans les rendre sensibles ou douloureuses, elle affecte les bras ou les jambes, sur

lesquels se font les affections rhumatisantes, si familieres parmi les pauvres gens, sur-tout les gens de travail.

La cause de tant de rhumatismes parmi les Pauvres, se prend dans la source commune de la plupart des maladies, c'est-à-dire, dans l'*insensible transpiration*, dérangée ou interrompue en tant d'occasions dans le corps des pauvres gens, par la nécessité de tant de travaux, qui les exposent tous les jours à des sueurs, jointe à la négligence qu'ils apportent à en prévenir les suites : soit en se laissant trop promptement refroidir, soit par la nature des lieux qu'ils habitent, soit parce qu'ils s'endorment après leurs travaux, couchés à crud sur la terre & en plein air. Rien en effet n'est plus capable de mettre dans le sang plus de serosité qu'il n'en comporte pour l'état de santé. Les matiéres transpirables sont alors obligées de refluer, de là se forment les eaux dont les rhumes & les enchifrenemens prouvent l'abondance, & par le tems que durent ces fluxions, &

par l'énorme quantité de serosité qu'elles font rendre. Cela supposé, est-il étonnant que la vertu systaltique trouve sous ses coups une trop grande abondance de lymphe à pousser vers les extrêmités des vaisseaux où se trouvent les artéres lymphatiques? Si après cela l'on fait réflexion que ces artéres contiennent même dans l'état naturel la plus grande partie de la portion blanche du sang; puisque ce sont ces artéres & cette portion du sang qui font le volume des *muscles* ou des chairs, & des graisses qui composent l'habitude du corps, à quelle plenitude ne se trouvent pas exposées ces parties, par la crise des serosités qui leur reviennent de la transpiration manquée? Est-il un fond plus ample de fontes, de fluxions & de rhumatismes? Car la plus grande partie de la portion blanche qui fait dans la masse du sang les deux tiers de sa quantité, circule principalement dans les vaisseaux de l'habitude du corps; ainsi rien n'est plus facile à ces vaisseaux, que de s'engorger dans ces occasions. Ajoutez à

ceci que le retour de la portion blanche dans les grands vaisseaux, s'y fait plus lentement que celui de la portion rouge; voilà pourquoi les rhumatismes sont d'une si longue durée, parce qu'ils occupent les lieux d'où les humeurs se ramenent très-lentement. Voila aussi pourquoi ces serosités s'aigrissent, & qu'elles deviennent des sels piquants, qui irritant continuellement les membranes, à travers & pardessus lesquelles passent & roulent ces serosités, deviennent les causes des cruelles & intimes douleurs qui accompagnent les rhumatismes.

LV. Sciatiques.

Les *sciatiques* sont les rhumatismes les plus opiniâtres, les plus douloureux & les plus difficiles à guérir. Ils prennent leur origine dans la collection qui se fait de la serosité dans les parties qu'occupent les nerfs du corps les plus gros; car toutes leurs membranes s'imbibant de l'humeur rhumatisante, causent les cruels tourmens qui fatiguent les malades jours & nuits, & cela pendant des mois & quelquefois des années entieres. La nature des par-

ties qui ſont en ſouffrance, & qui ſont enfoncées dans le profond des chairs, & dans une ſituation déclive & vers le *perioſte* & les articulations des os, fait la difficulté de la cure des *ſciatiques*, & donne la raiſon de leurs énormes douleurs; parce que la ſeroſité ayant le tems par ſon ſéjour de s'aigrir & de s'inſinuer intimement dans tous ces endroits, parvient juſqu'au *fémur*, & le carie dans ſon articulation, comme on l'a obſervé par l'ouverture des corps.

Il eſt aiſé de concevoir par ce que je viens de dire, pourquoi la maniére vulgaire de traiter les *ſciatiques* en particulier, & en général tous les *rhumatiſmes* habituels, réuſſit ſi mal. L'on commence par attaquer l'humeur par des purgatifs réiterés, & particuliérement par les *phlegmagogues*, qui ſont des *fondants*, par leſquels le ſang & les humeurs ſe mettant en *colliquation*, ils augmentent l'affluence de l'humeur ſéreuſe ſur les parties ſouffrantes, ſans pouvoir atteindre celle qui eſt déja dépoſée ſur les membranes des gros

nerfs qui en ſont abreuvées. D'ailleurs la profondeur en ſituation décline de ces parties favoriſe très-peu la *remontée* ou le retour de ces ſeroſités dans les grands vaiſſeaux ; de plus le ſang de ces grands vaiſſeaux étant hors de portée de ſe diſſiper par la tranſpiration, il ſe trouve à ſec, tandis que la ſeroſité morbifique qui inonde les parties ſouffrantes, devient âcre & ſalée au point qu'elle peut comme cauteriſer ce qu'elle touche. Voilà ce qui rend les ſciatiques ſi cruelles & ſi malaiſées à guérir ; & l'on manque de les guérir parce que l'on confond l'effet dans la cauſe, en prenant l'un pour l'autre. On fait la même faute dans la cure des *rhumatiſmes* : c'eſt, dit-on, une *ſeroſité*, une *pituite*, des *phlegmes* ou des *glaires* qui cauſent les douleurs de ces differentes maladies ; l'on en convient, mais il ne faut pas ſe perdre dans le terme en oubliant le principe. Il y a une puiſſance qui envoie cette ſeroſité, & une origine qui la fournit ; tant que l'on ne ſera occupé que de la produ-

ction de l'humeur, ſans remédier à la puiſſance d'où elle ſort, ce ſera une raiſon phyſique qui fera manquer toutes les cures.

Cette origine, qui eſt le fond de quelque humeur que ce ſoit, c'eſt la maſſe du ſang, pouſſée par la puiſſance ſyſtaltique du cœur & des artéres : ſi l'on quitte de vue l'*effort* de cette puiſſance qui agit ſur le ſang pour ne ſuivre que ces humeurs à deſſein de les évacuer, avant même qu'elles ſoient détachées, ou ſéparées dans le ſang, c'eſt entreprendre un travail inutile en ſe propoſant de tarir des ſucs dont on laiſſe ſubſiſter les ſources. Or en ne conſultant que l'uſage & l'obſervation des plus grands Praticiens, c'eſt-à-dire, de ceux qui ne réglent leurs vuës que par les loix de l'œconomie animale, il n'eſt point d'*affections gouteuſes*, *rhumatiſantes*, de *ſciatiques* même, où il ne faille ſe propoſer de reprimer, moderer, & diriger quelque effort ſecret qui eſt originairement dans le ſang. Soit que cet effort ſoit occaſionné par quelque retenuë d'un ſang *hemor-*

rhoïdal, ou de quelque évacuation semblable & naturelle qui se supprime à contre-tems, ou qui se detourne ailleurs que vers ses *secretoires*, ou ses issuës ordinaires. On a un exemple bien sensible de ceci dans les personnes qui sont accoutumées en certains pays à se faire appliquer des *ventouses scarifiées*; rien en apparence n'est si peu important, que la petite quantité de sang qui sort par les *scarifications*, cependant comme ce sont des issuës que l'art prête à la nature, elle paroît souffrir, & elle fait même voir souvent qu'elle est surchargée, si l'on manque à faire ces scarifications dans les tems ordinaires. La même chose arrive à ceux qui se refusent à des saignées de précaution ausquelles ils auront accoutumé leur corps, ce sont des maladies qui prennent la place de ces saignées quand on ômet de les faire. Ces cas sont fréquents dans tout le monde; mais il est singuliérement notoire que dans les personnes du sexe le sang y a ses décharges réglées, & que les hommes ne sont point exempts de pa-

Hoffman.

reilles évacuations ; puiſque les *hémorrhoïdes* ſont le ſort de familles entieres où elles ſont comme *épidemiques* ; & d'ailleurs combien de particuliers les éprouvent par les profuſions de ſang qu'ils perdent par cette voye, ou par mille differentes ſortes d'atteintes d'hémorrhoïdes ? Car ou elles font effort de ſe reproduire, lorſqu'elles ont commencé autrefois de fluer, ou elles font des efforts inutiles pour commencer, quand elles n'auront jamais paru ; & ce ſont alors ces efforts ſecrets (*molimina tonica*) comme parle un grand Medecin *, qu'il ne faut jamais perdre de vue dans quelque affection rhumatiſante que ce ſoit.

* Stalb.

C'eſt pourquoi autant qu'il eſt pernicieux d'employer d'abord la *purgation* pour commencer la cure des *ſciatiques*, ou des rhumatiſmes qui y conduiſent, autant eſt il ſalutaire de commencer à les traiter par les ſaignées. Mais il faut les employer aſſez-tôt pour prévenir l'*éructation* des artéres lymphatiques, c'eſt-à dire, les ſuintemens qui ſe

ſont par leurs extrêmités ſur les membranes; & aſſez de fois, pour empêcher que cette humeur ſereuſe n'ait le tems de deſcendre profondément en ſe répandant ſur les membranes des gros nerfs, appelés en effet *ſciatiques*. C'eſt ainſi que l'on pourvoit à ce que l'humeur ne prenne le chemin vers les nerfs *ſciatiques*, ou du moins qu'elle n'y tombe qu'en petite quantité. Après cela l'on place des purgatifs convenables, c'eſt-à-dire, de ceux qui ſans porter les troubles qui arrivent quand les vaiſſeaux n'ont pas été ſuffiſamment vuidés, évacuent ces ſeroſités, & avancent ainſi la guériſon de ces rhumatiſmes. Ces purgatifs doivent donc être auſſi ſûrs que promts dans leurs opérations. On les trouve tels dans le *ſel d'epſon*, dont l'on donne une once avec une autre once de ſyrop de *roſes pâles*, préparé avec l'*aganic*, ou bien dans le *ſené*, dont l'on mêle vingt-quatre ou trente grains avec autant de *crême de tartre*, & quinze ou vingt grains de racine de jalap, le tout en bol, étant incorporé avec une goute ou deux

d'*essence d'anis*, en quantité suffisante de ce syrop de *roses pâles*. Mais afin que ces purgatifs trouvent les voyes libres & méables, l'on a soin de faire prendre au malade pendant quelques jours avant les purgations, les remédes propres à lever les embarras du sang dans les capillaires, c'est-à-dire, à résoudre, fondre ou *liquefier* les sucs qui y sont ralentis; & pour cela on lui fait boire abondamment & toujours chaud d'une tisanne *diapnoïque*, c'est-à-dire, qui facilite la transpiration; telles sont celles qui se préparent avec les racines de *scorsonneres*, de *bardanne*, de *santaux*, d'*esquine*, &c. dont l'on trouvera des formules ci-après. Ce sont des délayants qui favorisent l'opération d'autres remédes plus efficaces, tels que sont la *limaille de fer porphyrisée*, les *cinnabres*, dont l'on fait des mélanges avec l'*opium* ou les *pilules de cynoglosse*, ou bien avec celles de *styrax*, & de ces mêlanges en poudre ou en opiate, l'on donne deux ou trois petites prises par jour aux malades, en revenant cependant de loin à loin

à l'usage des purgatifs. L'excellent effet de ces mineraux, c'est que par le poids de leurs molecules qu'ils répandent dans le sang, ils depriment le trop de *rarescence* de sa masse dans les vaisseaux où il s'accumule. Ainsi donc le volume du sang étant diminué, son passage des artéres sanguines dans les veines devient plus facile, & par ce moyen la serosité trouvant à s'échapper sans tomber en se débordant sur les membranes, les douleurs de rhumatisme s'évanouissent. Cet effet est celui de la *limaille de fer*, comme on l'observe dans les maladies des femmes, ou en rabattant l'ardeur du sang qui est en suppression, & en le rendant plus coulant, elle en procure sans trouble, ou en restitue l'évacuation. Le *cinnabre* est un *mercure* fixé ; mais les globules se démélant sans trouble dans la masse du sang, ce sont autant de molécules *gravitantes* sur les globules du sang, lesquelles ainsi poussées par le poids qui les presse, roulent dans les veines & y entraînent la serosité, qui se trouve ainsi dérobée à toutes les

parties ſur leſquelles ſe portoit le rhumatiſme. Il eſt encore des remédes exterieurs & *topiques*, qui ſont fort à la mode dans les rhumatiſmes & dans les ſciatiques. Ce ſont des fomentations, des linimens, des onctions d'huiles, de baumes, & d'eſprits volatils ou vineux ; enfin des *civoines* ou onguent appliqués en forme d'emplâtre. On n'a garde de mépriſer tous ces ſecours, qui ont leurs avantages, & ils ne ſont ordinairement mal faiſants ou inutiles, que parce que l'on ſe preſſe trop à les appliquer. Car plus ces remédes ont d'efficacité pour diſſiper l'humeur rhumatiſante, plus il eſt à craindre d'attirer ſur les parties ſouffrantes le ſang qui doit y apporter cette humeur. La ſûreté de ces remédes dépendra donc de la diſpoſition où l'on aura mis le ſang pour faire ſa dépuration, en mettant au large les mouvemens de ſon cours & de ſa circulation.

LVII. Uſage des ſangſues dans les ſciatiques.

L'application des *ſangſues au fondement*, eſt d'une utilité étonnante dans les ſciatiques ; la preuve en eſt évidente par la ſorte de ſang que tirent

les *sangsues*, & par l'espece des vaisseaux qui sont vuidés. Ces vaisseaux sont ceux-là-même qui auroient dû donner issüe au sang hémorrhoïdal, si la nature se l'étoit ainsi procurée : on ôte donc par ce moyen la cause du mal ou la matiere d'où il dépend. Au reste on sçait que le sang qui se vuide par les hémorrhoïdes, est un sang artériel ; tel est aussi celui qui sort par le moyen des sangsues, sa couleur vermeille en seroit une bonne preuve ; mais on en trouve une autre dans la quantité du sang qui sort à travers d'ouvertures si petites; car l'on a observé que le sang sort par ces minces issues avec tant de force & d'opiniâtreté, que l'évacuation ressemble moins à celle d'une saignée qu'à une vraie perte, qui ne s'est arrêtée qu'avec beaucoup de peine & de tems.

Il est donc souvent nécessaire d'appliquer des sangsues dans les sciatiques avant que d'en venir aux remédes topiques. Par la même raison un grand Praticien * recommande singulierement de ne pas omettre les scarifications sur la par-

* *Stalh.*

tie ſouffrante dans la ſciatique, dans les perſonnes qui, au lieu de ſe faire ſaigner, auroient préféré de ſe faire ſcarifier ſur quelque partie du corps. Mais après avoir mis le ſang dans la diſpoſition ou l'aiſance convenable, il eſt très-utile de pratiquer les *topiques* ; ce ſera le *beaume tranquille* animé de vingt ou trente *goutes anodines* ; ou bien le *ſavon de Genes*, diſſout dans l'eſprit de vin dont on fait un liniment, avec l'huile de pavot ou de juſquiame. On ſe ſert encore utilement de l'*huile de petits chiens*, ou de l'*huile de vers*, où l'on diſſoudra un peu de camphre dont l'on fait des linimens avec l'onguent d'*althea*. Il faut obſerver que pour que ces remédes réuſſiſſent, il faut en les employant ſur la partie malade dans les ſciatiques, frotter en même tems toute l'épine du dos, & ſur-tout celle des lombes : on a obſervé qu'une foibleſſe paralytique dans les jambes & dans les cuiſſes, a été guérie par l'application de ces ſortes de remédes ſur la *nuque du col* : Je me ſouviens d'avoir lû que *Galien* guérit une paralyſie du bras, en

appliquant

appliquant le reméde topique sur les vertebres du col.

LVII. Réflexions sur ce que j'ai dit que le sang étoit l'unique cause des maladies.

J'ai avancé dans ce Traité que le sang étoit l'unique cause de quelque maladie que ce fût ; bien des personnes en conséquence, regarderont ma Médecine comme un ouvrage peu utile, sec & dénué de principes & de raisonnemens : mais je demande à ces personnes si la nature emploie autre chose que le sang pour maintenir la santé & la vie ? Si cela est, la Médecine qui ne doit être que la suivante ou l'interpréte de la nature, doit-elle rougir de ne rien employer de plus qu'elle, pour reparer ce qu'elle entretient ? Ce sang tout seul lui suffit pour satisfaire à toutes les fonctions du corps, il n'est donc pas étonnant que la Médecine bien entendue n'emprunte que du sang les causes qui troublent ces fonctions. Ce sang peut par ses seuls développemens produire des effets plus multipliés que tout ce que nous connoissons de maladies ; car c'est un principe certain & bien démontré par le sage *Sydenham*, que les maladies ne sont point des êtres

nouveaux, mais des modifications changées, ou des nouvelles manieres d'être dans les molecules de la matiere du ſang. La vraie ſcience des étiologies eſt donc de bien faire comprendre les développemens des parties du ſang, la nature de ſes *exaltations*, de ſes *volatiliſations*, ou de ſes *ſublimations*, l'ordre changé dans l'arrangement, les mouvemens, les directions, les impétuoſités des parties ou des ſucs qui le compoſent: c'eſt ce que je me ſuis propoſé d'exécuter dans cette Médecine des Pauvres.

On ne m'entendra point parler dans cet Ouvrage de ces humeurs célébres ou triviales, dont l'on fait ordinairement les cauſes des maladies : tels ſont la *bile*, la *pituite*, la *mélancolie*, d'où communément l'on fait naître toutes les maladies, tant *aiguës* que *chroniques*. Pour moi, je le répéte, je ne trouve par-tout que le ſang pour unique cauſe morbifique : ainſi la bile dans les maladies eſt un ſang bilieux ; la pituite ou la féroſité, un ſang ſereux ou pituiteux ; la mélancolie, un ſang brûlé mélancolique. Le ſang eſt impreigné de

tous ces ſucs, parce qu'il en renferme dans ſon ſein les *embrions*, les ſemences, ou les materiaux. Mais comme il eſt naturellement dans un état de preſſion, qui tient aſſujettis tous ces ſucs dans les vaiſſeaux, on y fait appercevoir une puiſſance continuelle qui les tient tout en regle, en direction, & dans l'ordonnance ſuivant laquelle les *ſecretions* ou les diſtributions doivent s'en faire dans les tems preſcrits & déſignés par la nature. Cette puiſſance eſt un *reſſort* qui tient comme ſous la clef tous ces ſucs. Ils ne ſe meuvent que par ſes ordres, pour ſe rendre chacun aux lieux de leurs deſtinations : ce *reſſort* eſt la vertu *ſyſtaltique*, qui donnant aux *ſolides* leur *ton*, leur communique la force & la regle ſuivant laquelle ils doivent pouſſer les *fluides*, qui ne ſont autre choſe que les *humeurs* nées & à naître. Toutes ces humeurs ſont ſubordonnées à cette vertu ſyſtaltique, & ſur ce principe, il eſt juſte de tout attribuer au ſang mû & pouſſé par cette vertu ſyſtaltique. On me reprochera peut-être de trop donner à la fai-

gnée, & trop peu aux remédes : j'avoüe que j'ai toujours reconnu de grands avantages dans l'usage de la saignée, par elle on remédie à la cause principale & originaire des maladies & de leurs symptomes ; je ne suis point ennemi des remédes, mais je voudrois que l'on n'employât que ceux qui régissent, modérent, ou redressent l'action des solides ou les excès de la vertu *systaltique*. Et dès-là je préférerois les *calmants* à tant de drogues qui troublent l'œconomie animale, qui en brouillent les fonctions, ou les confondent par les tumultes qu'elles excitent dans les *fluides*, & par les irritations qu'elles portent dans les *solides*

C'est ainsi qu'en simplifiant la Médecine & l'usage des remédes, on éprgne aux pauvres la fatigue, les ennuis & les dégouts de tant de purgations réïterées qui ne font qu'attaquer les humeurs à contre-tems. Elles sont dans le sang, ces humeurs, & on ne peut rien faire de mieux que de remettre le soin de leurs préparations à l'art & au travail de la nature. Ce n'est que

d'après elle, & en donnant trêve aux malades, que l'on enseigne ici à pratiquer la purgation, & seulement à mesure que les humeurs se développent & se séparent, & toujours suivant la direction de leurs pentes, de sorte que sans rien arracher à la nature, on la soulage en la défaisant de tout ce qu'elle rebute ou abandonne à l'opération des purgatifs.

Je mets au nombre des humeurs dont j'ai parlé, l'*aigre*, l'*acide*, l'*acre*, le *salin* ou *saumuré*, le *sulphureux* & l'*alkalin*; toutes saveurs dont l'on fait des objets d'un tas de drogues, *absorbantes*, *concentrantes*, *digestives*, & préparatoires, ou qui ménent à la *coction* des humeurs. Ces saveurs morbifiques étant postérieures dans leurs productions aux humeurs ausquelles on les attache, l'usage des *absorbans*, des *amers*, & de semblables remédes *digestifs*, ne trouvent place dans la Médecine des Pauvres, que dans les tems où ces saveurs se manifestent par les symptomes qui les dénotent. C'est pourquoi lorsqu'on ne les emploie

que lorſqu'ils ſont vraiment néceſſaires, on épargne aux malades la fatigue & les dangers de remédes déplacés, & la dépenſe inutile & cependant conſidérable à laquelle engage une médecine faſtueuſe & remplie de mille formules inutiles, malfaiſantes, & ſouvent données hors de ſaiſon.

L'uſage des *cordiaux*, des *ſudorifiques*, des *eſprits volatils*, & ſemblables ſpiritueux, ardens, ou vineux par leſquels on croit dans le monde ſoutenir les forces des malades, eſt encore ſouvent déplacé : car la coction des ſucs capables de ſe mettre ou ſe réſoudre en ſueurs, eſt vraiement de la dépendance du travail de la nature. La même prudence qui demande qu'on lui laiſſe préparer les humeurs qui doivent être vuidées par la purgation, oblige auſſi à ſuivre ſon travail pour la préparation des ſueurs. Mais, comme on l'a dit ailleurs, la nature eſt ſouverainement maîtreſſe en ce point, a toute la ſagacité des Médecins, & il eſt très-rare qu'ils aient beaucoup à faire pour procurer des ſueurs.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent de la saignée ne doit cependant pas faire conclure que je la regarde comme une *Panacée* semblable à ces drogues des Charlatans, souveraines pour tout guérir indépendamment de toute régle, & de toute difference dans les tempéramens, dans les âges des malades, & au mépris de toute circonstance en maladies. Car il faut distinguer entre les remédes qui conviennent généralement à toutes les maladies pour soulager les malades, de ceux que l'on donneroit comme capables tous seuls & suffisans pour les guérir absolument & universellement. Ce n'est donc point comme uniquement nécessaire, ou suffisante toute seule pour la guérison des maladies, que l'on propose la saignée dans la Médecine des Pauvres pour toutes les maladies, mais comme un préalable vniversel, pratiquable en tout genre de maux, pour assurer le succès d'autres remédes que l'on conseille suivant les differentes maladies, des âges, des complexions, & suivant les tems, les circonstan-

ces & les ſymptomes différens &
propres aux genres ou aux eſpéces
des maladies qui régnent parmi les
pauvres. En effet la ſaignée pratiquée dès le commencement des maladies prévient beaucoup de dangers, tels que ſont les embarras des viſcéres, c'eſt-à-dire, les engagemens que le ſang prend dans tous les vaiſſeaux, par les *dépots* qui ſe font dans ces parties : la ſaignée eſt alors d'autant plus efficace, que dans ces commencemens le ſang gardant encore quelque régle dans les directions ſpontanées de ſon cours & dans ſa circulation, il ſe trouve en état de ſe conſerver dans cette régle; dès qu'il ſe trouve dégagé de bonne heure de ce qui l'arrêteroit ſur ſon chemin. Un Médecin ſe rend donc maître de tout ce qui pourroit aller s'engager dans les différens viſcéres, en s'aſſurant par la ſouſtraction du ſang, contre les déſordres qu'il porteroit dans toutes ces parties, ſi on lui donnoit le tems de s'y loger. Or ces dangers ſont communs à toutes les maladies *aiguës* & *chroniques*, *ſanguines* & *ſereuſes*, *humorales* & *ſpaſmodiques* ;

diques ; parce qu'en chacune d'elles la même puiſſance, (c'eſt la *ſyſtaltique*,) pouſſe le ſang vers tous les viſcéres où ſe conſommeroit le danger par le dépôt propre à chacune, ſi l'on manquoit à ſe précautionner par la ſaignée ; d'ailleurs cette précaution tend même au ménagement du ſang des malades ; en effet ſi on la néglige, & ſi le ſang s'engage dans quelque viſcére, trois ou quatre ſaignées ſuppléeront à peine à l'effet d'une ſeule pratiquée tout d'abord : la raiſon en eſt bien ſimple, c'eſt qu'alors il faut rappeler le ſang des capillaires de quelque viſcére où il aura eu le tems de s'accumuler pendant les premiers jours de la maladie dans leſquels la ſaignée aura été omiſe. Ce ſurcroît ayant dilaté ces artéres, au-delà de la force de leur *ſyſtole*, elles ne peuvent recouvrer leur facilité de ſe contracter, qu'en les délivrant du trop de ſang qui les engouë. Ainſi ce n'eſt alors qu'à force de ſaignées réiterées, que l'on parvient à les remettre dans leur pouvoir naturel ; au lieu qu'une ſaignée faite d'abord ayant dérobé du

volume du ſang, auroit épargné ce travail à la vertu ſyſtaltique, & il en auroit coûté bien moins de ſang au malade. Il en réſulteroit encore un autre bien pour le malade, c'eſt qu'on lui épargneroit auſſi le nombre des purgations; car les humeurs ne ſe formant qu'à meſure que la vertu *ſyſtaltique* prépare, digére, & cuit les ſucs ralentis dans les capillaires, ou dans les *ſécretoires*, plus on aura laiſſé engager de ces ſucs dans ces vaiſſeaux, plus la vertu ſyſtaltique en aura à cuire, & plus par conſéquent il faudra de purgatifs pour en faire tarir la ſource.

Enfin la ſaignée faite d'abord eſt un moyen très efficace pour prévenir les langueurs qui ne ſuccédent ſouvent à de grandes maladies que parce qu'on a laiſſé affoiblir le *ton des parties* qui ſe trouvent affaiſſées par l'abondance des ſucs qui y croupiſſent, & cela pour avoir laiſſé ſurcharger les capillaires, qui ſe trouvent accablés par le poids d'humeurs qui les pénétrent ou qui les preſſent. Il eſt ſenſible que la nature a voulu prémunir les capillaires dans les

principaux viſcéres contre cet accident : cela ſe remarque principalement dans le *poumon* ; car contre la ſtructure ordinaire des artéres, les extrémités de l'*artére pulmonaire*, ceſſant d'être coniques, prennent autant de largeur que les veines qui en naiſſent. Il ſemble que la nature craignant qu'il n'arrivât de fréquens engagemens dans ce principal viſcére, ſi le ſang ne trouvoit pas ſes iſſues promptes & faciles dans les veines, a fait que les artéres ayant autant de largeur que les veines, le ſang entre comme de plein pied en celles-ci. Sans cette précaution, le ſang auroit pû croupir dans ce viſcére, mou d'ailleurs & ſpongieux par lui-même, il en auroit fait un étang de lymphe, & par-là le poumon reſtant inondé, il auroit rendu les hommes naturellement *aſthmatiques.*

J'aurois parlé plus ſuccinctement de l'uſage de la ſaignée dans le commencement des maladies, ſi je n'avois été que légerement perſuadé de ſon utilité ; mais comme une longue expérience m'en a démontré la LIX. Cachexies.

néceſſité, je n'ai pû me refuſer à en parler, peut-être un peu longuement, & tant que l'occaſion s'en eſt préſentée : c'eſt ma façon d'écrire, je répéte volontiers ce que je crois qu'il eſt abſolument néceſſaire que l'on ſçache : c'eſt pourquoi en ſuivant toujours ma maniere, après que j'aurai parlé de différentes maladies, telles que ſont les cachexies, hydropiſies, &c. j'en reviendrai encore à la ſaignée, & je ferai voir qu'au commencement de ces maladies, il faut faire uſage de la ſaignée, & que ſouvent même elles ont été occaſionnées par l'omiſſion des ſaignées, parce que cette omiſſion aura été cauſe de l'*engoüement* des capillaires.

Ramazini. Les pauvres gens de la campagne, & les pauvres artiſans dans les villes, contractent ordinairement des cachexies de plus d'une ſorte ; l'Auteur du livre des Maladies des artiſans fait appercevoir leurs principales cauſes dans la ſituation des lieux qu'habitent les pauvres gens de la campagne. Ce ſont des lieux bas, dans le voiſinage des étangs, des

marais, des prés même ; & c'est une remarque qu'il a faite d'après bien des observations que les habitans des prés, & sur-tout ceux qui y travaillent, deviennent sujets à des *cachexies.* Il ajoute à ceci la nécessité journaliere dans laquelle sont les pauvres gens de la campagne, d'être continuellement dans le fumier & les ordures des écuries, parmi les bœufs, les vaches & les cochons, c'est-à-dire, dans des airs étouffés & puants ; toutes raisons qui font comprendre que ces pauvres gens respirant ordinairement des airs grossiers, pesans & impurs, ont leurs poumons habituellement fatigués par la *gravitation* ou le poids de tant de molecules lourdes, appesanties & malfaisantes, par les qualités acres, salines, sulphureuses & brulantes dont elles sont impreignées. Mais en même tems, suivant la remarque du même Auteur, les *esprits animaux* qui doivent être d'une lymphe éthérée ou finement *aërisée*, se trouvant infectés de tant d'exhalaisons grossieres, deviennent incapables d'entretenir dans le

fuc nerveux, cette légéreté de fubſtance, cette *volatiliſation* parfaite, ou derniere *rectification*, d'où lui vient la volubilité néceſſaire pour la facilité des mouvemens muſculaires. de-là s'enſuivent deux effets également propres à faire des *cachexies*: d'une part, un air extérieur groſſier & peſant, tenant en preſſe les parties par la *gravitation* de chacune de ſes colomnes, qui péſent ſur l'habitude du corps: d'autre part, un air intérieur, (c'eſt celui des eſprits,) devenu peſant, lourd & groſſier; ces deux cauſes rallentiſſent & rendent croupiſſans tous les ſucs qui devoient s'échapper par la tranſpiration; & cela, tant dans les parties intérieures où la circulation du ſang ſe trouve embarraſſée & retardée, que par toute l'habitude du corps ou dans la peau même. De-là ces couleurs pâles, jaunâtres, plombées, & terreuſes, ces dégouts, ces peſanteurs ou cette pareſſe de tous les membres, à quoi ſont ſujettes toutes les perſonnes *cachectiques*. Toutes ces cauſes ſe trouvent encore pour le fonds dans la maniere de ſe loger

des pauvres artiſans dans les villes ; dans le genre de leurs travaux & de leurs nourritures. En effet, ils habitent la plûpart des lieux bas, enfoncés, ſouvent dans des ſouterrains ; ils travaillent dans des caves, des foſſes, & des puits, & toujours ſans précautions contre les airs froids, puants, humides & *cathereux*, qu'ils ſont obligés de reſpirer, & qui les expoſent aux mêmes inconvéniens que les gens de la campagne.

Les pauvres habitans des villes qui ſont d'une condition à être toujours aſſis, (ce ſont les artiſans *cellulaires*,) qui ſe donnent peu ou point de mouvement, comme les *tailleurs* & les *couturieres* contractent auſſi des manieres de cachexies, parce que les ſucs croupiſſent dans leurs corps à proportion qu'ils ſe donnent peu de mouvemens : de ce nombre ſont exceptés les *tiſſerants*, & tous ceux qui remuent les bras & les jambes, tels que ſont les *potiers de terre*, &c. parce que l'agitation des principaux muſcles de leurs corps, (ſur-tout ceux du dos & des

lombes dans les potiers de terre,) tenant le ſang continuellement battu & agité ſans ceſſe, la tranſpiration ſe conſerve libre, à proportion que le ſang étant broyé & fortement pêtri & trituré, ſes ſucs ſe mêlent & ſe *ſaſſent*, à même tems que la circulation ſe porte par tout le corps, en les diſtribuant chacun dans leurs *ſecrétoires*. C'eſt un objet conſidérable en Médecine, que la cure de ces ſortes de cachexies, & en voici les véritables remédes, ſuivant les notions d'une bonne méthode.

LX. Maniere de traiter les cachexies.

La cauſe prochaine & matérielle des cachexies eſt une *congeſtion ſéreuſe*, faite par le rallentiſſement des ſucs ; cette congeſtion eſt cauſée par l'effort de la vertu *ſyſtaltique*, par l'irritation de laquelle les humeurs ſe déjettent hors de leurs ſentiers ordinaires ; c'eſt donc en rectifiant les déſordres de la vertu ſyſtaltique, & en redreſſant ſes oſcillations dérégĺées, qu'on remédiera à ces *congeſtions* ſéreuſes. Ici l'on voit l'étendue, la généralité même, du principe, ſi ſimple & tant de fois repeté pour faire comprendre les cauſes de nos ma-

ladies : c'eſt celui de la vertu *ſyſtaltique*, continuellement agiſſante ſur toute la maſſe du ſang. Ainſi, quand cette action de la vertu *ſyſtaltique* conſerve ſon égalité ou cet équilibre par où elle porte uniformément ſur la maſſe du ſang, c'eſt-à-dire, tout-à-la fois ſur ſa double partie, la *rouge* & la *blanche*, l'équilibre de la ſanté perſévere par la régularité uniforme de la circulation de ces deux parties : & au contraire la ſanté ſe dérange lorſque cette vertu ſyſtaltique fait un effort inégal ſur la partie blanche du ſang, parce que cette partie du ſang étant pouſſée exceſſivement dans les vaiſſeaux, elle s'y accumule & y produit des congeſtions ſereuſes, & c'eſt ce qu'*Hippocrate* appelle les *ichoroſités* du ſang, *ſanguis ichoroſus.* Ce principe eſt d'autant plus certain, qu'il entre dans toutes les vûës, & dans les opérations fondamentales, originaires, & les plus eſſentielles de la nature.

Il n'eſt rien de mieux établi & de plus autentiquement reconnu, que c'eſt par la *partie blanche* du ſang, que ſe commencent les fonctions

dans le corps humain ; cette partie du ſang toute ſeule ſuffit pour la nourriture & la croiſſance du *fœtus*, pendant les quatre premiers mois de la groſſeſſe. Elle doit faire le fonds de tous les *fluides*, & de toutes les humeurs qui doreſnavant ſe formeront dans le corps humain, naturellement malade parce qu'il eſt mortel de ſa nature. Ce n'eſt qu'au quatriéme mois de la groſſeſſe que paroît bien la couleur rouge du ſang dans le *fœtus*, c'eſt-à-dire, que la lymphe primordiale, qui juſqu'alors s'eſt maintenue blanche, ſe teint au quatriéme mois en rouge ; elle ſe teindra en jaune avec l'âge, c'eſt-à-dire, qu'elle deviendra *bilieuſe* ; & d'autres qualités nommées *ſaveurs*, s'y *exalteront*, ou s'y développeront dans la ſuite en maniere de germes, & de-là ſe formeront les différences de *craſe* & de conſiſtance qui altérent ou changent la conſtitution naturelle du ſang. C'eſt de ces différens changemens arrivés à la lymphe primordiale que ſe forment les ſucs différens des *ſecrétoires*, des glandes & des viſcéres, qui de-

viendront les ſucs *gaſtrique*, *pancreatique*, *ſpermatique*, *nerveux*, &c. faits pour baigner, animer, & affecter chacun à leur maniére les parties, dont ils doivent entretenir la conſtitution pour la ſanté. Les alterations que prend cette lymphe dans les differens états de la vie, ſont les ſemences & les principes d'où ſe forment les materiaux de bien des maladies, qui dans le fond ne ſont autre choſe que des *cachexies*, puiſqu'elles dépendent d'une *lymphe* plus ou moins ſereuſe, aliénée dans ſon cours, & ralentie dans ſes mouvemens, laquelle dégénérée de ſa limpidité naturelle & de l'inſipidité qui lui eſt propre, s'eſt revêtue de ſaveurs ou de qualités ſaline, *ſulphureuſe*, *bilieuſe*, &c.

Suivant ces notions, voyons à préſent à proceder à la cure d'une cachexie dans un Pauvre de la campagne, ou de la ville. Le malade paroît enflé, pâle & bourſouflé par toutes les parties extérieures de ſon corps, ſans fievre ſi vous voulez, mais d'ailleurs ſans force, ſans apetit, avec une retenue dans les uri-

nes, & dans la plupart des évacuations ou ſecretions naturelles. Une fievre aura précedé, qui a laiſſé le ſang mal dépuré, en ce que la vertu *ſyſtaltique* ſortie de la régle de ſes oſcillations a fait que la lymphe s'eſt jettée hors des vaiſſeaux qui devoient la tranſmettre dans les veines. Ainſi cette puiſſance pouſſant cette lymphe exceſſivement vers les vaiſſeaux lymphatiques, les chairs, les membranes, & toutes les parties ſemblables de l'habitude du corps, où ſe trouvent le plus de capillaires ſanguins & lymphatiques, il s'en fait un épanchement, non en crevant ces vaiſſeaux, mais en les pénétrant tous, & les rempliſſant intimement. Dans cet état, comme c'eſt la vertu *ſyſtaltique* qui a fait l'engagement, c'eſt par elle qu'il faut le diſſiper. Cette lymphe continuellement chaſſée dans les capillaires où elle s'eſt ralentie & encoignée, s'y trouve comme fixée ou aſſujettie par la continuation des coups de cette puiſſance. Il ne faut donc que les affoiblir pour rompre la force de cette im-

pulſion, afin que le ſang pouſſé en moindre volume vers les endroits qui ſont engagés, puiſſe enfiler plus commodément les veines ſanguines, pour y faire paſſer la lymphe en même tems que le reſte de la maſſe. Cet effet ſera celui de la ſaignée, qui étant faite à propos, & ſuffiſamment, dérobera une partie du ſang qui fait l'embarras, en facilitant au reſte de la maſſe ſes paſſages pour achever ſa circulation dans les veines. Par ce moyen la vertu ſyſtaltique reprend, pour ainſi dire, cette ſeroſité des endroits où elle s'étoit écartée, en occaſionnant ſon retour ou ſon reflux dans les grands vaiſſeaux, parce que le ſang qui y coule l'entraine avec lui des artéres ſanguines dans les veines de même nom. En même tems l'on a ſoin par des *amers* temperés, par des *diuretiques* convenables, & par des *mineraux* aſſortis à cet égard, de procurer la rentrée de ces ſeroſités lymphatiques dans les grands vaiſſeaux. Par les *amers*, le ſang deviendra plus fluide, plus roulant & plus coulant; par les *diuretiques*, il

laiſſera prendre à ſa lymphe la voie des urines ; enfin par l'action de quelques *mineraux* choiſis, les globules du ſang prendront plus de force & d'impetuoſité, ſans trop s'épanouir ou ſe gonfler. Ce ſeront comme autant de coups qui ſe porteront par ces globules plus fortement pouſſées contre la digue formée par la lymphe arrêtée, pour conſommer le dégagement qu'elle a pris dans les capillaires.

On trouvera à la fin de cet Ouvrage des *formules* de remédes pour toutes ces indications ; mais en général on doit avoir un grand ſoin de tenir toujours le ſang & ſes ſucs en digeſtion douce, tranquille & continuelle dans toutes ces maladies, parce que les humeurs y ont beſoin de rentrer dans l'ordre, & l'eſpéce de leurs *coctions*. C'eſt à quoi l'on réuſſira en rendant tous ces remédes confortants & pacifiques, en même tems qu'en dégluant le ſang, on le rend plus fluide. Ainſi l'on doit dans les amers ajouter un gros ou deux de *thériaque*, ou y faire bouillir une tête ou deux de pavot

blanc, pour les rendre *sedatifs* tout à la fois, & *digestifs.* De même il faut mêler avec les mineraux qu'on employera, quelques grains de pilules de *styrax* ou de *cynoglosse*, pour calmer le sang, en même tems que ces *mineraux* l'animent & le developpent sans l'irriter.

La purgation doit aussi être employée, mais douce, non turbulente, ni de la nature des *fondants* trop forts. On pourra mettre dans les amers, du sené; de la manne, du sel d'Angleterre ou *polycreste*, à mesure que les serosités ralenties se trouveront disposées à rentrer dans leurs *secretoires*, afin que l'évacuation que l'on en attend ne manque point. Une autre méthode, assez bonne, c'est de donner de tems en tems au malade, le bol de racine de *jalap* tel qu'on le trouvera dans les formules. Dans l'usage des *diuretiques* on observera de les rendre *calmants*, pour éviter les troubles dont ils seroient capables, s'ils ne trouvoient les voies souples & méables. Les pilules de *starkay* satisfont parfaitement à cette indication par

elles-mêmes ; mais le *baume de copaü* mêlé avec quelques goutes *anodines*, feront un pareil effet ; car quoique les bols de *thérébentine* ne soient point à rejetter dans la cure des affections *cachectiques*, on trouvera plus de facilité à faire prendre pendant le jour quelques goutes de ce baume mêlé avec les anodins. Enfin si l'opération de ces remédes ne *déboussissoit* pas assez promptement les parties qui sont enflées, il faudroit sans trop differer pratiquer les *saignées blanches*, qui se font aux piés, aux endroits où l'on pratique les saignées ordinaires. Mais ici l'on doit avoir grand soin d'empêcher les Chirurgiens de faire ces saignées en maniére de *scarifications*, en les faisant pénétrer jusqu'au tissu de la peau ; car l'habileté & la sûreté consistent ici à ne faire qu'effleurer uniquement la surpeau par la pointe de la lancette, laquelle même doit diviser cette surpeau si superficiellement, qu'elle n'occasionne pas la sortie d'une goute de sang. Ce sont donc des *efflorescences* de saignées, pour ainsi dire, ou des saignées seches.

ches. Car cette opération laiſſant ſur chaque *malléole* une ou deux de ces légéres diviſions de l'*épiderme*, il ne faut que laiſſer faire la nature, ne l'aidant tout au plus, en cas de beſoin, que par l'application de quelques feuilles de *poirée*, que l'on laiſſe par-deſſus; & l'on a la ſatisfaction de voir couler par ces iſſues preſque imperceptibles, des quantités ſurprenantes de ſeroſités, juſqu'à inonder le lit du malade. Les malléoles ſont les endroits ordinaires où ſe pratiquent ces ſaignées, cependant elles réuſſiſſent encore étant faites ſur les *reins*, les *cuiſſes*, le *ſcrotum*, &c. en un mot ſur toutes les parties où la ſeroſité paroît trop enfoncée, & par conſéquent hors de l'atteinte des *diuretiques*. C'eſt qu'en pareil cas cette ſeroſité croupiſſante deviendroit *muqueuſe*, & par ſon épaiſſiſſement, & ſon poids tenant les parties en preſſe, elle menaceroit ces endroits de *gangréne* ou ſemblable pourriture, ſi par le moyen des *ſaignées blanches* on ne les en dechargeoit promptement. C'eſt le cas des *anazarques*, des *leucophlegmaties*,

ou ſemblables *cachexies*, déclarées telles par le volume que prennent les parties de l'habitude du corps, infiltrées qu'elles ſont d'une lymphe *muqueuſe*, & tellement enchevêtrée dans le tiſſu de ces parties, qu'elles en deviennent molaſſes & pâteuſes: dans ces occaſions il faut au plûtôt employer une évacuation *topique*, c'eſt la ſaignée blanche, par laquelle ſe vuident immédiatement ces ſeroſités ralenties & croupiſſantes. Cette ſaignée peut même ſe réiterer ſans inconvenient ſur pluſieurs parties les unes après les autres, pourvû que le Chirurgien ſe garde de trop enfoncer ſa lancette, en faiſant des ſcarifications ou des playes, au lieu d'inciſions ſeches & ſuperficielles, qui aillent à diviſer uniquement l'*épiderme*, pour ne découvrir préciſément que les extrêmités capillaires des artéres *lymphatiques* ou de ſemblables vaiſſeaux excretoires, qui donnent iſſuë aux ſucs ou matiéres de l'*inſenſible tranſpiration*.

LXI. Hydropiſie. Ceci nous conduit directement à la cure de l'*hydropiſie* veritable,

(c'eſt l'*Aſcite*) qui tenant tout le ventre énormement gonflé fait ſentir aux doigts la fluctuation d'un fluide ſereux, qui a inondé & rempli cette capacité la plus conſiderable (à raiſon de ſon étenduë) de toutes celles qui ſe trouvent dans le corps humain. Le moyen de guérir ces ſortes d'*hydropiſies*, c'eſt ſans trop temporiſer, d'en venir inceſſamment à la *ponction*, & de vuider tout ce qu'il y a d'eau épanchée, pour prévenir l'alteration où tombent les viſcéres du bas-ventre, pour peu qu'on les laiſſe à la merci de ce volume peſant, & extrêmement malfaiſant par le déluge d'eau qui s'eſt précipitée dans le ventre. La maniére dont on traite les *hydroceles* ſuffit pour démontrer l'utilité de cette opération, dans cette maladie ſi commune. On ſe conſerve long-tems dans une parfaite ſanté, par la *ponction* que l'on fait du *ſcrotum*, ce qui arrive quelquefois trois ou quatre fois dans l'année ſans aucun inconvenient : d'ailleurs on a l'exemple de pluſieurs perſonnes qui allant & ve-

nant aux affaires de leurs profeſſions avec une hydropiſie *aſcite*, ſouvent ſans trop ſe ménager ni du côté des alimens ni du côté des fatigues du corps, ſe ſont trouvées délivrées de leur aſcite, en ſe faiſant faire ſouvent la *ponction* pendant des années de ſuite.

Le ſuccès de cette opération eſt fondé ſur la nature même. Un ſçavant Praticien en fournit une preuve dans la perſonne d'une femme qui portoit une *aſcite*, dont elle guérit parfaitement, ſon ventre étant venu à crever, parce que tout ce qu'il y avoit d'eau s'évacua. C'eſt donc par la *ponction* qu'il faut commencer la cure des *hydropiſies aſcites*, parce qu'étant une ſuite ordinaire de la *cachexie*, dès que l'on a fait les remédes ci-deſſus propoſés, il eſt tems de pratiquer la ponction, auſſi-tôt que par l'*antitupie*, c'eſt-à-dire, par le ſentiment de la colomne d'eau apperçuë par le mouvement de fluctuation, il ſera prouvé qu'il y a manifeſtement de l'eau épanchée dans l'*abdomen*.

Il n'y auroit de contraire à la

ponction que la disposition inflammatoire qui seroit dans les parties solides qui doivent être piquées. Mais la préparation précedente que l'on suppose & qui renferme même la saignée, prévient cette difficulté. Car la saignée est indiquée dans cette hydropisie ; & en effet l'évacuation du sang est si peu contraire à la guérison de l'hydropisie, que l'on a observé qu'il est peu d'hydropiques parmi ceux qui meurent, qui ne rendent du sang par quelque endroit de leur corps, jusque là que l'on a vû un hydropique à qui l'on avoit fait dans l'espace de quelques années vingt fois au moins la ponction, mourir tout d'un coup presque suffoqué par un crachement de sang : rien ne prouve mieux la disposition du sang dans l'hydropisie ; il est tellement géné dans sa circulation, en quelque endroit du corps que ce soit, mais principalement dans les capillaires, qu'enfin il force les digues, & par-là cause les hémorrhagies.

Le parti qu'un Médecin doit prendre après la ponction faite,

ce ne sera point d'employer les purgatifs & les diuretiques violents, car ce seroit solliciter forcément des évacuations, qui peut-être d'ailleurs ne réussiroient point à détourner le cours des humeurs du bas-ventre où elles se précipitent. Mais il y a un autre moyen dont on peut se servir, & qui réussira mieux, c'est de faire usage des remédes *toniques* ou confortants, qui aidant les fibres des vaisseaux à changer leurs oscillations *spasmodiques* qui se hâtent trop vers le bas-ventre, feront que les serosités rappellées dans les grands vaisseaux, reprendront la voye de leurs distributions dans leurs secretoires naturels. C'est le moyen d'empêcher le retour de l'hydropisie, en empêchant la reproduction des eaux. La saignée du bras dans les cas dont j'ai parlé, est d'une utilité singuliére pour cet effet; mais le régime sobre devient en même tems très-néceſſaire, surtout en le rendant *médicamenteux*: on le rend tel par l'usage des plantes qui ont une vertu *tonique* ou confortante, par la légére astriction qu'el-

lès procurent aux ſolides en les nourriſſant. Telles ſont la *pimprenelles*, l'*abſinte*, le *lierre terreſtre*, dont l'on fait des bouillons, des jus dépurés, des tiſannes ou des infuſions. Mais en même tems par le moyen de la *limaille de fer*, dont l'on donnera quelques grains avant les bouillons, l'on aſſujettira dans les vaiſſeaux les *globules* du ſang, par la preſſion *gravitante* que les molecules du *mars* font ſur elles, pour les empêcher de précipiter le roulement de la lymphe vers le bas-ventre. La *rhubarbe* jointe en qualité d'alterant à la limaille de fer en petite quantité, mais ſouvent réiterée, ſeconde ſon aſtriction dans les vaiſſeaux, en ouvrant d'ailleurs le ventre. On peut encore employer les *mirobolans*, & en cas de trop de chaleur, la *crême de tartre*, les *magneſies* de ſel commun, ou de nitre; par ce moyen on affermit les fibres nerveuſes, en leur faiſant porter ailleurs les ſeroſités. On peut auſſi faire uſage des alimens ou remédes qui portent les ſeroſités vers les reins en calmant les humeurs, comme ſont les bouil-

* *Hoffman, Obſerv. Chymic.*

lons de veau que l'on verſe bouillants ſur une poignée de pimprenelle, & deux ou trois écreviſſes de riviére que l'on aura auparavant lavées, & laiſſées dégorger dans l'eau chaude. On les pile exactement avec la pimprenelle en les arroſant petit à petit avec le bouillon de veau; on le coule, puis on lui fait jetter deux ou trois bouillons ſur le rechaux, enſuite on le donne au malade. Les *pilules de ſtarkai* étant diuretiques, calmantes & d'une vertu tonique, ſont excellentes pour prévenir la rechute des eaux dans le bas-ventre. Cependant il ne faut pas négliger de réiterer la ponction, ſans s'en effrayer, puiſqu'on a l'experience qu'enfin les eaux ceſſent de revenir après pluſieurs ponctions, ſuppoſé que ce bon effet n'arrive pas, comme on l'a vû, dès la premiére. Ainſi toute l'habileté conſiſte ici à pratiquer la Médecine veritablement appellée l'art de guérir avec la patience, *cum expectatione*; car il faut donner le tems au ſang de ſe renouveller par le moyen du régime, & de reprendre ſes erremens

mens ou ſes directions naturelles, à meſure qu'il recouvre ſa *craſe* ou ſes qualités propres pour circuler uniformement, réguliérement, & de toute ſa maſſe, en paſſant des artéres ſanguines dans les veines de même nom, ſans engager ſa partie blanche dans les artéres lymphatiques. S'il paroît néceſſaire de dérober des ſucs au fonds de la maladie par le moyen des purgatifs, il faut éviter les *fondants* & les *hydragogues*, & n'en choiſir que de laxatifs. Les Auteurs recommandent ſinguliérement la pariétaire donnée ou en bouillon, ou exprimée en ſuc, que l'on diſſout dans un bouillon, dans lequel on pourra dans le beſoin, faire fondre une demie once ou davantage de *ſel d'Angleterre*, parce qu'il purge ſans irritation.

L'on dira ſans doute aux Pauvres que cette méthode de traiter l'hydropiſie ne s'accorde point avec celle que l'on ſuit ordinairement pour la cure de ſemblables maux: l'on en convient; mais l'on tâche de leur donner ici tout ce qu'il y a de meilleur pour les guérir. Car je ſçais

par nombre d'expériences que par la méthode ordinaire l'hydropisie devient presque toujours incurable, au lieu que je suis persuadé que celle-ci est plus sûre, plus douce, & qu'elle engage à moins de frais pour les remédes.

LXII. La Galle. L'on vient de voir les maladies que cause la lymphe ralentie, *cachectique* ou croupissante dans les capillaires, sans rompre ni briser ces menus vaisseaux, de sorte que ce ne sont que des sucs *lymphatiques* qui s'y sont fourvoiés ou détournés de leurs vaisseaux propres en d'autres qui ne conviennent point à la régularité de leur circulation. Mais il est d'autres maladies qui naissent de ce ralentissement de sucs *lymphatiques*, quand par leur séjour ou leur croupissement dans les capillaires, ils en rompent la tissure, & par-là causent des épanchemens. Alors si les vaisseaux rompus, brisés, & entr'ouverts sont des *artéres lymphatiques* dans lesquelles la lymphe comme grumelée fait des *stases*, d'où se levent de petits abscès lymphatiques, il en naîtra des pustules qui

font la *galle* qui regne parmi tant de pauvres gens mal nourris, mal vêtus, croupiſſant eux-mêmes dans la craſſe, l'ordure & la malpropreté.

LXIII. Le Scorbut.

Les ſucs lymphatiques cauſent encore une maladie bien plus grave, parce qu'elle renferme le comble, ce ſemble, de la *dyſcraſie* des humeurs, ou l'excès le plus étrange de la *cachexie*. C'eſt le *ſcorbut*, ce mal formidable par ſes accidents, ſes ſuites & ſes dangers; c'eſt une humeur lymphatique, qui cauſe ſur la peau ces tâches *gangréneuſes*, qui déſignent particuliérement le ſcorbut. Mais la *dyſcraſie* n'étant pas uniquement attachée ou bornée à la *lymphe*, ou à la ſeule partie blanche du ſang, elle intéreſſe encore la partie rouge, en ce que de même que la blanche, elle forme avec elle des *ſtaſes* ou des ralentiſſemens dans les capillaires. Ce ſont donc des ſucs ſulphureux, lymphatiques, & par-là pourriſſants, qui ſont la cauſe matérielle du *ſcorbut*. Or de ſemblables ſucs intéreſſent out à la fois & les artéres lym-

phatiques & les artéres sanguines, lesquelles tant les unes que les autres venant à se briser en pourrissant, répandent çà & là sur l'habitude du corps, une humeur mélée de sang, & de lymphe; & l'une & l'autre gâtée par leur confusion font ces sucs pourrissants, qui caracterisent la malignité de cette cruelle maladie. Car le *ton* des parties se perdant avec la vertu systaltique des fibres qui sont détruites par cette humeur pourrissante, il manque à la nature son moyen propre à faire la coction des humeurs, soit par la sorte de suppuration que comportent les *artéres lymphatiques* par exemple, (car ce sont celles qui crevent dans les pustules qui font la *galle*) soit par la suppuration qui arrive aux sucs sanguins, telle qu'il s'en fait dans les *affections inflammatoires*. C'est donc un *ambigu* d'humeurs, que le mêlange des sucs qui cause le *scorbut*; & c'est cette *ambiguité* qui fait la difficulté que trouve la nature à resoudre ces humeurs, ou à s'en defaire par la voye de la suppuration.

De là vient l'incertitude de la cure des *affections scorbutiques*, car la nature se trouvant abandonnée de la *vertu systaltique*, qui est ruinée dans la plupart des *solides*, dont les fibres rompuës dans tous les endroits souvent ulcérés, ne peuvent continuer les oscillations qui doivent faire le broyement des *fluides*, elle ne peut s'en aider pour se défaire des sucs malins qui la tiennent continuellement irritée. Car tandis que toute la masse du sang, comme *grumelée* fait comme un étang par-tout en se mettant en *stases*, ou en stagnations en mille endroits, dans lesquels elle *s'ensable* pour ainsi dire, ou tombe dans l'*inertie*, parce que les sucs cessent d'y être broyés ; la nature ne fait alors que des efforts impuissants, qui n'aboutissent qu'à mille douleurs, auxquelles sont si cruellement sujets les *scorbutiques*. Ce sont donc des sucs *pressurés* de toutes parts, par le soulevement *spasmodique* où est le genre nerveux par tout le corps, sans que ces sucs puissent se faire d'issuë, parce que la *transpiration* s'y refuse par l'*affaissement*, la *distorsion*,

l'*erosion* & le délabrement où les capillaires se trouvent en tant d'endroits.

Tant de singularités dans les *fluides* si étrangement alterés, & dans les *solides* si fort dérangés, forment des marques qui caractérisent si évidemment le scorbut, qu'il se définit à la seule inspection. Les gencives sont ulcérées, & baignées continuellement d'une salive sanguinolente; on voit des taches livides, ou des meurtrissures ulcéreuses, parsemées par tous les membres: ces sortes de malades ressentent des douleurs profondes dans tous les membres; tout cela cependant sans beaucoup de fievre. On ne remarque en tout ceci qu'une inaction de la part de la nature, vaincuë presque d'abord qu'elle est attaquée; parce que tout, & dans les *fluides* & dans les *solides*, est sorti de dessous son domaine, & absolument sourd à ses ordres.

Telle est en général la nature du scorbut, de celui qui est commun dans les lieux maritimes, où regne singuliérement cette cruelle mala-

die. Mais ce qu'on appelle vulgairement *ſcorbut* dans les pays que nous habitons, eſt bien moins ce veritable *ſcorbut*, que des *affections ſcorbutiques*, c'eſt-à-dire, des maladies où le ſang, ſes ſucs & les ſolides contractent quelque choſe de fort reſſemblant au ſcorbut des gens de mer. Mais autant que l'air que nous reſpirons eſt different d'un air marin, ſalé naturellement par un *ſel fixe*, qui peut devenir brulant & *cauſtique*, autant que les alimens des Pauvres, tout malfaiſans qu'ils ſont, ſe trouvent differents des viandes ſalées, ſéches & brulantes, dont les gens de mer ſont obligés d'uſer; autant le ſang qui entretient dans ces pays-ci les *affections ſcorbutiques*, eſt different de celui qu'y fait ſur mer le veritable *ſcorbut*; & c'eſt la raiſon pour laquelle un habile Praticien * fait obſerver, que le ſcorbut des gens de terre, étant different dans ſa cauſe, doit être different dans la méthode de le traiter.

* *Lanzurerde. Monita. ſalut.*

Ainſi dans la *maladie de mer*, ou le veritable *ſcorbut*, la bile n'eſt plus un ſavon naturel, car ce ſuc jaune,

ſafrané par un *ſoufre* doux, tempe-ré par une lymphe, & qui cependant *concentre* un *acide*, paſſe ou dégénére dans un ſavon noir, ou âcre & cauſtique, par le mêlange d'un *ſel fixe*, (c'eſt le *ſel marin*,) lequel fondu & *malaxé* avec une lymphe épaiſſie, prend une qualité corroſive ou cauſtique. Ce n'eſt donc plus ce *deterſif* naturel, léger & moderé qui *levige* les parties, pour les te-nir liſſes & ſouples; au contraire c'eſt un fluide âcre & brulant, qui s'appeſantiſſant çà & là dans les capillaires, ronge les fibres de leurs vaiſſeaux artériels, *ſanguins* & *lym-phatiques*. Voila ce qui cauſe les ul-céres malins ou gangréneux, qui déſolent les malades en corrom-pant la tiſſure des *ſolides* & ruinant la *craſe* des *fluides*. C'eſt auſſi un dé-chet ou une décadence, que l'eſpé-ce de bile qui fait dans ces pays-ci, ſur-tout parmi les Pauvres des *af-fections ſcorbutiques*. Cependant c'eſt moins une deſtruction de la bile, qu'un changement, pour ainſi dire, de nuances ou de ſaveurs, qui en fait ce que les anciens nommoient

bile noire ou *sucs atrabilaires*, auxquels ils attribuoient tous les *maux de rate*, maux que l'on trouve notoirement désignés dans Hippocrate, par les noms de grandes ou grosses rates, *magni lienes.* Or ces maladies si facheuses d'ailleurs, le sont moins encore que le veritable *scorbut.* Car en celui-ci c'est un changement de nature, ou à tout le moins une essence infiniment alterée dans sa bile, au lieu que dans les affections atrabilaires, c'est principalement un changement de couleur, & de saveurs dans les qualités du fluide bilieux. Ce ne sont donc que des accidents à corriger dans les *maux de rate*, comme les appelle Hippocrate, ou dans les *affections scorbutiques*, comme les appellent aujourd'hui ceux qui se sont laissés séduire à l'apparence des symptomes propres au *vrai scorbut*, dont quelques ressemblances se trouvent peintes ou comme gravées sur les parties de l'habitude du corps de ceux qui se trouvent attaqués d'*affections atrabilaires.*

Cependant faute de cette distin-

ction si nécessaire l'on s'expose à confirmer la malignité des sucs atrabilaires, ou en augmenter la *dyscrasie*, jusqu'à les rendre *scorbutiques*, en les traitant avec les *antiscorbutiques* les plus âcres, les plus chauds, ou les plus brulants. C'est que ces remédes portant la *causticité* dans le sang, ils y confondent la bile déja dégénérée, & la lient avec la *lymphe* devenue aussi saline; assemblage d'où résulte aisément un mêlange *savonneux caustique*, qui imite de trop près la cause du veritable scorbut. L'on exagére ensuite la nature *scorbutique* de ces maux; mais à quoi s'en prendre, qu'à l'abus des *antiscorbutiques* les plus forts, que l'on donne trop légérement, ou trop tôt, souvent pour des maux encore légers, & plus souvent encore sans les avoir temperés, affoiblis, ni ajustés à la nature des *maladies atrabilaires*, ni à celle des malades, comme les Pauvres, qui en sont attaqués. C'est donc la distinction & l'attention que demandent ces sortes de maladies. Car quand la *lymphe* est toute seule, ou qu'elle

eſt ſeulement miſe hors de route, parce que devoyée des vaiſſeaux qui lui ſont propres, elle s'eſt fourvoyée en d'autres qui lui ſont étrangers, c'eſt un objet ſpécial pour la Médecine ; mais cependant qui eſt commun, & preſque égal à tout pays, à tout âge, &c. Telle eſt la lymphe qui fait la *galle* ; & c'eſt pourquoi les remédes que demande une telle cauſe, ſont ſujets à moins de circonſtances ou d'obſervations. Ainſi la cure des affections galleuſes eſt bien moins embarraſſante ; car au moyen de quelques préparations préliminaires, par les *remédes généraux*, pour empécher que la partie rouge du ſang ne s'intéreſſe à cette portion de la blanche, qui s'eſt ralentie dans les capillaires ; & en faiſant quelque attention au régime qui doit être ſimple & frugal, à la boiſſon ſur-tout, qui ne doit être ni vineuſe ni ſpiritueuſe, ni échauffante ; moyennant ces précautions, les puſtules ſe flétriſſent d'elles-mêmes, & la lymphe reprenant ſon cours par les grands vaiſſeaux, la maladie eſt

bien-tôt en état de se laisser terminer par les purgatifs qui en tarissent l'humeur. Il faut cependant employer quelques bouillons légérement amers ou quelques tisannes de même qualité, pour se mettre à couvert des inconvenients qui pourroient survenir ; si tous ces menus *préalables* étoient insuffisants pour une parfaite cure, l'on viendra à la *friction* par des onguents plus ou moins forts, tels qu'ils seront décrits ci-après avec les autres formules.

Mais la *lymphe* qui fait le *scorbut* étant extravasée dans tous les endroits où se font les ulcérations, étant d'ailleurs confusément mêlée de la partie rouge du sang, (car la serosité de celui qu'on tire dans les palettes pendant cette maladie est quelquefois trouble, & sanguinolente) il faut alors préalablement employer des remédes propres à demêler dans la masse du sang sa partie rouge d'avec sa blanche, & par conséquent faire usage de la saignée. En effet la saignée faite, réiterée même dans

cette maladie, donne de la force au malade. En même tems on pratiquera les remédes propres à rectifier le ſang, & à le réunir dans ſes parties, ce qui conduira à en rétablir la *craſe*, en le remettant dans ſes qualités naturelles. Ces remédes ſe prennent parmi les amers temperés, comme la fumeterre, la chicorée ſauvage, le *taraxacum*, la *ſcolopendre*, & la *bourache* ou *bugloſe*, dont l'on fait des bouillons ou des ſucs aqueux, ou dont l'on compoſe des *petits laits amers*, en pilant ces plantes & les arroſant avec du petit lait. Les poudres abſorbantes, temperées cordiales peuvent auſſi être employées pour *reconcentrer* les *acides* qui ſe ſont exaltés dans le ſang des ſcorbutiques. Ces poudres ſont les *yeux d'écreviſſes*, les coquillages préparés, la *poudre de la Comteſſe de Kent*, la *limaille de fer*, la racine de *chicorée ſauvage* ſechée & miſe en poudre, l'on donne de ces poudres pluſieurs petites doſes dans le jour. Mais parce que ſuivant l'obſervation, & l'aveu même des Praticiens les moins portés pour les cal-

mants veritables, cette maladie est traversée par de continuels mouvemens secrets d'irritation, de spasme, ou de fievre, *Spasticæ & febriles commotiones* *; il est très-nécessaire d'employer les *nitreux*, la *cascarille*, & les *pilules de cynoglosse*, mêlées dans ces poudres. Car l'Ecole de ces Médecins * se permet jusque là l'usage des *narcotiques* dans cette maladie. Au surplus l'on peut assurer que la Pratique sera toujours malheureuse ou infiniment laborieuse pour les malades attaqués d'*affections scorbutiques*, pour peu que ce mal soit grave; si l'on prétend y bien réussir & y soulager les malades autant qu'il est besoin en se passant des narcotiques, & cela pour deux raisons. 1°. C'est une maladie dans laquelle le genre nerveux est continuellement souffrant. 2°. Le sang y roule dans les vaisseaux si nonchalamment & avec tant de pesanteur, que si l'on manque à le rendre fluide & roulant, les malades seront dans des angoisses, des anxiétés, & des insomnies continuelles, au lieu que par l'usage des *nar-*

* Stalb.

* Idem. Juncks, Albert, Nents.

cotiques donnés ſouvent à petites doſes, les nerfs ſortent de leur état de *ſpaſme*, & le ſang devient plus léger dans ſon cours, parce que les narcotiques donnés petit à petit, le pénétrent intimement ſans en heurter les molécules, tant les narcotiques ſont promts & légers dans leurs actions *, que l'on peut comparer à celles des éclairs, qui ouvrent l'air & le rarefient, ſans le laiſſer agité ou en tumulte. Ainſi des têtes de *pavot blanc* bouillies avec les *amers*, les pilules de *cynogloſſe*, celles de *ſtyrax*, les *goutes anodines*, le ſyrop de *karabé*, tout cela étant employé aſſiduëment & continué par petites doſes, réiterées le jour & la nuit, l'on a la ſatisfaction de voir les malades ſoulagés. C'eſt parce que la gêne où ſe trouvent les *ſolides* & les *fluides* pendant le tems des affections ſcorbutiques, étant levée par l'aiſance que les narcotiques portent dans les uns & dans les autres, la nature ſe trouve au-deſſus du travail qu'elle a à ſe donner. Ceci eſt bien different de l'idée que donnent la plupart des Mé

* Voyez le Traité des *Calmants*.

decins ſur les narcotiques. Mais une fois pour toutes il faut avertir que les narcotiques aſſoupiſſent & retardent le cours du ſang, quand on les donne tout à la fois & à forte doſe. Et voila la raiſon du décrit où ils mettent les narcotiques. Et en effet on voit ces Médecins donner tout à la fois, une once de ſyrop de *karabé*, cinq grains de *pilules de ſtyrax*, lorſqu'il n'en faut donner qu'un grain réitéré pluſieurs fois. Car c'eſt une autre faute ordinaire à ces Praticiens, ils donneront un grain de *pilules de cynogloſſe*, & puis ils en demeurent là. Le reméde *rate* alors, parce qu'il eſt iſolé ou ſans appui de pareilles doſes réitérées : & au contraire ce reméde arrête la circulation du ſang, quand il eſt donné à trop forte doſe, de la même maniére que les *eſprits volatils* jettent les malades dans des aſſoupiſſemens mortels, parce que ces ſpiritueux entrant dans le ſang tout à la fois, ils le font bouffer & lui ferment le paſſage des artéres dans les veines.

Par ce même moyen l'on vient

à bout

à bout de pratiquer ſans inconvénient les *ſpécifiques*, quand ils deviennent néceſſaires, parce que trouvant le ſang libre dans les vaiſſeaux, & ceux-ci libres dans leurs oſcillations, ils n'excitent point ces bouffemens de vaiſſeaux ou de ſang, ces duretés de poulx, ni ces ſoulevemens ſpaſmodiques du genre nerveux; tous accidents qui arrivent par l'action brulante de ces remédes, quand on ômet le préalable qu'on vient de marquer, c'eſt-à-dire l'uſage des *narcotiques*.

Ces ſpécifiques tant célébres pour la guériſon du ſcorbut ſont le *cochlearia*, le *beccabunga*, le *creſſon*, le *raphanus*, le *lapathum* (l'*herba britannica* des anciens)*, le *trifolium fibrinum*. Mais toutes ces plantes étant très-âcres, très-ameres, & très-chaudes, il faut les temperer, & cela ſe fait par le moyen de l'*ozeille*, ſur-tout de la *ronde* & de l'*oxytriphylum*, du pourpier, de l'*endive*, du *taraxacum*, toutes plantes qui moderent l'activité des *antiſcorbutiques*. Car les *ſcorbuts* de terre étant fort differents du véritable ſcorbut,

qui eſt le *mal de mer*, c'eſt une néceſſité d'y apporter de la moderation : & cette néceſſité devient ſurtout indiſpenſable par rapport aux corps & aux temperamens des malades de ces pays-ci, dont le ſang bilieux, & par conſéquent enclin à s'exalter, ne demande pas abſolument cette précaution.

Une autre attention dans l'uſage des *antiſcorbutiques*, c'eſt de ne les pas employer en décoction, parce que le *volatil ſpécifique* de ces plantes s'évaporant par l'action du feu, ce n'eſt plus guère que l'impreſſion du marc de ces plantes, à laquelle on expoſe le ſang boulé ou atrabilaire des ſcorbutiques. Pour cela on en fait des jus ou des ſucs aqueux, en les pilant avec de l'eau d'oxytriphyllum, de pourpier, de chicorée, &c. Mais la meilleure & la plus ſûre maniére de donner lesſucs antiſcorb utiques, c'eſt de les faire prendre par de fréquentes & petites doſes, comme ſeroient des potions cordiales, que l'on donneroit à la cuillére, deux ou trois cuillerées à la fois toutes les deux heures. Car c'eſt

l'attention ſinguliére que des Praticiens ne peuvent trop s'inculquer dans l'eſprit, que de reſpecter la ſenſibilité de la nature des parties du corps humain, par les égards qu'ils doivent à ce que l'on appelle *ſenſum naturæ*, ſi fort recommandé par le célébre Praticien * de nos jours. Car faute de cette attention, les remédes, quand ils ſont vifs, bleſſant par leur ſimple contact le tiſſu nerveux des parties malades, ils les affectent ſpaſmodiquement, & par la diſpoſition *ſpaſtique* où ils les mettent d'abord, ils les tiennent en contraction, & par-là les mettent hors d'état de profiter du ſecours qu'on leur veut donner. De-là viennent les inutilités de bien d'excellens remédes qui tournent au détriment des malades, parce qu'ils ont à en ſouffrir tous les dangers, ſans en retirer le fruit qu'on s'étoit propoſé.

* *Stalh. de ſenſu naturæ in morbis.*

Un autre écueil trop ordinaire dans la cure des affections ſcorbutiques, c'eſt la purgation que l'on avance & que l'on y réitére trop fréquemment, & ſouvent par des

purgatifs trop vifs ou trop actifs. Car le sang & sa lymphe se trouvant en *stases* dans les viscéres, & comme *enchevêtrés* dans tant de capillaires, les *sucs* sont hors d'atteinte aux purgatifs, & en même tems hors d'état de situation & de *crase*, pour suivre l'impression des purgatifs. De-là surviennent de nouveaux troubles dans l'œconomie animale, & ces troubles augmentent le danger de la maladie & la fatigue du malade.

Il n'est guère de maladie où il soit plus permis de se passer ou de différer la purgation que dans les *affections scorbutiques*, parce qu'il n'en est point où il paroisse moins de mouvemens ou de tentatives vers la dépuration de la masse du sang. Les symptomes les plus marqués ou les plus notables y partent la plûpart de la partie rouge, comme sont des saignemens de nez, de gencives saigneuses ou ensanglantées, sans que la partie blanche y prenne aucunement part, puisqu'il n'est point de maladies où il paroisse moins d'*éphidroses* ou de sueurs véritables, de

ſorte même que les cours de ventre qui y arrivent, ſont bien moins des évacuations de *ſérosité*, ou de bile travaillée par la digeſtion, que des excrétions forcées, que l'*érétiſme* qui régne dans le genre nerveux pendant le cours de cette maladie, excite dans le bas ventre. Le ſoin d'un Médecin pour la cure de ces maux, doit être principalement de tenir fluide la maſſe du ſang, pour prévenir les *conſidences* où elle eſt ſi encline de tomber par la fréquence de *lacunes*, pour ainſi dire, qu'elle ſe creuſe dans autant d'endroits qu'il y a de *taches* ou d'*ulcérations ſcorbutiques* ſur l'habitude du corps ou ailleurs : pour y parvenir, il eſt bon : 1°. de faire l'uſage des calmans, qui en entretenant ou rétabliſſant la ſoupleſſe des fibres, conſervent à la vertu *ſyſtaltique* ſa puiſſance ou toute la liberté de ſon action. 2°. Il faut ordonner la boiſſon abondante & jamais froide, de quelque délayant convenable, comme des tiſanes faites avec les racines de *ſcorſonere*, d'*ozeille*, de *bardane*, &c. & de *regliſſe*, pour défendre les *ſolides* contre

l'ulcération dont les menace le rallentissement de la lymphe scorbutique dans le tissu de leurs parties. Cependant pour dérober, autant qu'il est possible, de l'humeur qui se porteroit aux endroits où déja les fluides sont arrêtés, il convient de faire prendre aux malades le petit lait rendu laxatif par les tamarins qu'on y fait bouillir avec une poignée de quelque antiscorbutique temperé, qu'on y laisse infuser. Il faut aussi faire prendre souvent aux malades, tantôt un gros de *crême de tartre*, tantôt un gros de *Magnésie blanche*, le tout accompagné de remédes de simple décoction, pour faciliter l'issue des humeurs sans les irriter. Mais la maladie étant guérie, c'est le tems où la quantité de serosité qui occupoit ou qui alloit occuper les parties malades, rentrent dans les petits vaisseaux pour refluer dans les grands : alors il convient d'employer les purgatifs. C'est en effet le tems de songer à décharger la nature d'un surcroît de sucs qui pourroient embarrasser la circulation du sang, & occasionner dans les vis-

céres des congeſtions qui deviendroient les cauſes d'autres maladies. Le *ſené*, le *ſel d'Epſon*, la *manne*, la *racine de Jalap*, prendront ici leurs places.

Mais en ſuivant le cours de la lymphe à travers les parties où elle a à circuler, l'on eſt étonné du nombre de maladies qu'elle cauſe ou qu'elle occaſionne ; car c'eſt une reflexion que fournit la nature même de la circulation de la lymphe dans le corps humain. C'eſt qu'elle va bien plus loin dans ſes diſtributions que la partie rouge du ſang, puiſque tandis que celle-ci ſe borne à l'extrémité de ſes capillaires propres ou ſanguins, la lymphe ou ſa partie blanche enfile les canaux artériels lymphatiques, & par eux prolonge ſa circulation d'une part juſque dans la peau qui couvre l'habitude du corps, & où ſe paſſe la tranſpiration : & ce qui eſt bien d'une autre conſéquence, elle enfile les tuyaux des nerfs par les fibriles de la ſubſtance médullaire du cerveau, pour y porter la matiére des *eſprits*, ou du *ſuc nerveux*.

Ainſi, tandis que le ſang, par ſa *partie rouge*, borne ſa circulation à l'extrémité des artéres capillaires ſanguines, il en recommence une infiniment plus étendue par ſa *partie blanche*, qui eſt la lymphe. Car aprés avoir traverſé ces régions inconnues de petit monde, (ce ſont les ſentiers innombrables que forment, ou lui tracent les fibres de la ſubſtance médullaire du cerveau,) cette lymphe ſe ramaſſant pour ſe rabattre & entrer dans les cordons des nerfs, par les racines qui ſortent de cette ſubſtance, elle ſe répand en deſcendant ſur toutes les parties inférieures, *glandes*, *viſcéres*, & *membranes*. Car celles-ci n'étant que des expanſions, ou les développemens des fibres nerveuſes, le ſuc nerveux, (cette lymphe nervale, parce qu'elle eſt préparée dans le cerveau) imbibe toutes les parties qu'on vient de nommer, parce que toutes ſont comme les appendices des nerfs, étant toutes nerveuſes & membraneuſes par l'immenſe nombre de filets qui les compoſent, & qui ſont autant nerveuſes que leurs

tuniques

tuniques ſont tiſſues de nerfs. C'eſt donc une circulation véritable que le cours de la lymphe, puiſqu'après avoir arroſé, imbu, & comme nourri les parties membraneuſes, elle ſuinte ou diſtille de tous les points, qui ſont les pores des membranes, elle eſt repriſe, ou comme *rebue* par les veines lymphatiques, qui, après l'avoir *reſaſſée* ou *rectifiée* à force de *filtrations*, & comme par de nouvelles filiéres, dans les glandes & les membranes du méſentére, la rapportent dans les veines ſanguines & dans le canal torachique, & par lui dans le cœur.

Il eſt évident par ce que je viens LXIV.
de dire, que cette circulation de la Les é-
partie blanche doit être ſuſceptible crouelles.
de tous les inconvéniens qu'encourt la circulation de la partie rouge. Ce ſont ici des *congeſtions* ſanguines ou *phlegmoneuſes*, des ſtagnations de ſang, ou des engagemens qui ſe font dans les parties ſanguines; ce ſeront donc des *ſtaſes*, des ralentiſſemens, des *inerties*, des croupiſſemens qui ſe feront de la *partie blanche*, dans les parties *nerveuſes*, *mem-*

braneuſes, *glanduleuſes*. On voit par-là les origines ou cauſes primordiales de toutes les maladies qui attaquent les *glandes* ; & ces maladies, telles que ſont toutes les *affections écrouelleuſes*, ſont très-fréquentes parmi les pauvres ; par la raiſon que la cauſe univerſelle de toutes les maladies agit principalement ſur les corps des pauvres gens. Cette cauſe eſt l'*inſenſible tranſpiration*, qui ſe ſupprimant plus volontiers ſur des corps comme les leurs, mal vêtus, mal propres, mal nourris & mal logés, la matiére de l'*inſenſible tranſpiration* retenue en eux y accroît d'autant plus la quantité de la *partie blanche* du ſang ; alors la circulation de la lymphe s'embarraſſe à proportion que le volume s'en groſſit & qu'elle afflue dans les vaiſſeaux *artériels lymphatiques*, & dans tous les ſecrétoires des parties, ſoit vaſculeuſes, ſoit glanduleuſes. La preuve en eſt ſenſible dans l'obſervation connue de tout le monde, que les *écrouelles* commencent ordinairement à paroître le long du col, préciſément donc dans l'endroit où deſcend la

huitiéme paire de nerfs, qui porte les esprits, ou le suc nerveux à tous les viscéres, & en particulier au mésentere, ou à ses glandes. C'est donc à dire que les *écrouelles* commencent à se former dés que la lymphe qui étoit éparse par tout le cerveau, se ramasse en s'appetissant pour s'insinuer dans les fibres des nerfs. Mais si ce volume de lymphe se trouve encore trop abondant, & trop gros pour pouvoir, sans s'amonceler, entrer dans les fibres des nerfs, & se mettre en direction ou en file, pour y commencer sa circulation vers les parties inférieures; alors le *plexus cervical*, si considérable d'ailleurs, ne se trouvant point assez en force, nonobstant toute sa vertu musculaire, pour pousser cette affluence de lymphe, il s'en fait des nœuds qui sont des glandes gorgées de ce suc ralenti & retardé dans sa marche, & ce sont les prémices ou les avant-coureurs de l'affection *scrophuleuse*, qui menace tout le corps. Car ce premier embarras de lymphe montrant le ralentissement de ce fluide, il annonce l'état de *stase* qui va

ſe communiquer juſqu'aux parties du bas ventre. Ce ſont les *glandes* du *méſentere*, qui recevant la lymphe épaiſſie & tardive dans ſon cours, s'en imbibent; elles-mêmes imbibées, & en conſéquence le retour ou la circulation de la lymphe étant interrompu par ſon retard ou ſon plus long ſéjour dans ces filtres, elle remonte appeſantie, & rentre mal dégroſſie dans les vaiſſeaux ſanguins & dans le cœur : par-là toute la maſſe du ſang ſe trouve infectée de ſéroſités qui ſont devenues aigres, acides, ou ſalines, à meſure qu'elles ſe ſont épaiſſies. Tel eſt particuliérement l'état des écrouelles dans les corps des enfans, parce que la lymphe ſurabonde dans les premiéres années de leur vie, où tout eſt laiteux dans leurs entrailles. Ainſi les premiers engagemens que la lymphe a pris dans leurs nerfs, & par eux dans leurs *glandes*, ſur-tout du *méſentére*, deviennent les ſources de tant d'*affections ſcrophuleuſes*, qui affligent les adultes pendant toute leur vie, parce qu'elles naiſſent & croiſſent avec eux.

Une telle *étiologie* découvre l'origine la plus certaine des embarras des premiéres voyes, par les glaires & les viſcoſités qu'on leur attribue. Mais la ſource en étant ſi profondément dans les premiers ſucs chyleux qui ſe gâtent dans les glandes du méſentére & des inteſtins, le malentendu des humeurs des premiéres voyes devient manifeſte ; du moins c'eſt cette étiologie qui fait connoître la raiſon de la durée des écrouelles, & de l'incurabilité dont on les taxe. Car les ſucs des nerfs ne reſſemblant en rien aux humeurs qui font des abſcès, ne ſont pas ſuſceptibles de ces coctions ordinaires qui terminent les tumeurs inflammatoires par la ſuppuration. La maniére de traiter ces maladies doit donc être toute différente : & c'eſt pourquoi la cure des écrouelles réuſſit ſi malheureuſement, parce qu'on s'y prend ſouvent à les traiter par vouloir les faire ſuppurer. Ce ſont des *onguens*, des applications d'*huiles*, des *beaumes*, & de ſemblables *topiques*, par où, comme par des ſpécifiques, l'on entame

tout d'un coup la cure des *écrouelles*. Mais parce qu'on fait une maladie locale ou particuliére ou paſſagére, d'une affection qui eſt habituelle, fixe & générale, puiſqu'elle a ſon principe dans toute la maſſe du ſang, l'on change, au grand malheur des pauvres gens, le génie ou la forme du mal *écrouelleux*, dans la reſſemblance d'une maladie *phlegmoneuſe*, inflammatoire & ſuppurative. C'eſt donc à dire, qu'on impute à la nature ce qu'elle ne fait point, & qu'on lui demande ce qu'elle ne peut accorder, c'eſt la ſuppuration. Mais ne ſe prenant qu'aux vaiſſeaux ſanguins qui entourent la glande ſcrophuleuſe, c'eſt mettre cette glande comme à ſec, en la dénuant des ſucs ſanguins qui la fomentoient, & c'eſt ce qui la fait dégénerer dans ces ulcérations *ſcrophuleuſes*, qui ne rendant que des *ichoroſités* ou des ſéroſités gluantes, achevent de rendre le mal incurable.

D'autres employent les *catérétiques* ſans craindre même les *corroſifs*, pour conſumer, diſent-ils, la glande ſcrophuleuſe. En voit-on plus

de ſuccès ? N'eſt ce pas au contraire en conſéquence, que de pauvres enfans demeurent eſtropiés, avec des bras ou des mains *atrophiées*, & hors d'état de pouvoir travailler de leurs profeſſions ? Cependant à quels tourmens n'expoſe point ces pauvres malheureux, une telle médecine chirurgicale ? En effet, eſt-il moyen de défendre les parties voiſines ſouvent tendineuſes, mais toujours nerveuſes, contre l'impreſſion d'un corroſif, qui trouvant plus de facilité à mordre ſur les parties ſaines qui ſont molles & propres à s'imbiber des ſels qui ſe fondent volontiers en de pareilles chairs, portent leur action ſur ces endroits plûtôt que ſur le corps dur & compact de la glande. L'on ſçait d'ailleurs de combien de ſorte de vaiſſeaux eſt compoſée une glande, que l'*habitude* * ſeule, ou le genre de ſubſtance diſtingue ſingulièrement de toute autre chair. Car ce ne ſont ni des vaiſſeaux ſanguins ſeuls, ni des *lymphatiques*, ni des fibres nerveuſes ou membraneuſes qui font connoître l'habitude, la forme, ou la tiſſure

* *V. Heyſter compend.*

d'une glande; mais on la connoit par un tiſſu particulier de tous ces vaiſſeaux, plus reconnoiſſable au toucher & aux yeux, que par le démêlement de chacun de ces vaiſſeaux. Quelle incertitude donc dans l'uſage des *corroſifs*, qui entamant indifféremment tous ces vaiſſeaux, occaſionnent ces productions baveuſes, ces *excreſcences carcinomateuſes*, ces *hæmorrhagies* qui deshonorent les remédes ſans guérir le mal! car ils lui ſont au contraire changer ſa forme & ſa nature, pour en prendre une beaucoup plus dangéreuſe, & bien moins guériſſable encore que celle des écrouelles. Auſſi de grands Chirurgiens ſe refuſent-ils à de tels panſemens. Quelques-uns ſe décident pour l'extirpation des glandes ſcrophuleuſes, prétendant qu'une douleur paſſagére en ſauve de plus longues. Mais les glandes ſcrophuleuſes ne ſont point comme des tumeurs *enkiſtées*, telles que ſont, par exemple, beaucoup de *loupes*, auſquelles il ne faut preſque qu'ouvrir une iſſue par l'inciſion de la peau, pour qu'elles ſe préſentent

comme ſous l'inſtrument de l'opérateur. Ces *glandes* ſont comme corporifiées avec les parties voiſines, artéres, tendons, nerfs ; ce ſont donc de telles parties qu'un Opérateur trouve ſous ſes inſtrumens, par leſquels il emporte ce qu'il ne lui eſt pas poſſible aprés de réparer ou de rajuſter : de-là viennent ſouvent des hæmorrhagies, qui ont quelquefois fait périr des malades ſous le fer de l'Opérateur. D'ailleurs la cauſe des écrouelles étant dans le ſang de ceux qui ne les ont pas gagnées par la contagion de ce mal, eſt-ce guérir un mal dans un endroit, lorſqu'il y a de quoi le voir renaître dans un autre ? ce qui eſt vrai, ſurtout en fait de maux de glandes : car c'eſt la lymphe qui les abreuve. Or la lymphe n'eſt point reſſemblante au ſang, de la dépuration duquel on peut ſe flatter ; au contraire, les vices de la lymphe ſont ſi intimement concentrés dans les parties gluantes de ce ſuc, que ſi la *dyſcraſie* s'y eſt une fois établie, elle y tient comme dans une forte gluë qui ne lui permet point d'en être détachée.

Une autre maniére de traiter les écrouelles, aussi défectueuse que la premiére, c'est de vouloir en tarir la source à force de *purgatifs*, surtout de *phlegmagogues*, de *mercuriels*, &c. La raison de ces mauvais succès, c'est que l'on s'imagine n'avoir à attaquer que les *glaires* ou les *pituites malignes* qui infestent les corps scrophuleux. Mais le siége de la *lymphe* glaireuse qu'on nomme ici *pituite* maligne, est autant éloigné de l'endroit d'où l'on tire les humeurs, que l'origine des nerfs qui est dans le cerveau, est distante des intestins où se passe l'action de ces purgatifs. C'est donc attaquer les humeurs dans un endroit qui est hors de portée d'avec celui où elles résident. Ainsi ce sont des précipitations, des fontes ou des *colliquations*, des déprédations d'humeurs en pure perte, parce qu'elles jettent les corps en *atrophie* en vuidant tout, excepté l'humeur qui fait le mal. Une raison générale qui fait que toutes les maniéres de traiter les écrouelles sont si malheureuses, c'est que l'on sort de la maxime

d'Hippocrate ; ſçavoir, que les maladies qui ſe ſont formées de longue main, doivent être traitées longuement, parce qu'elles ne ſe guériſſent qu'avec du tems, & c'eſt ce que l'on n'obſerve point dans les maladies des Pauvres ; ils n'ont pas, dit-on, le tems d'être malades, & ainſi il faut traiter rapidement leurs maux : mais qu'en arrive-t-il ? tout le contraire de ce que l'on prétend : loin d'apporter un prompt ſoulagement, on ne fait que prolonger leurs maladies, & on les rend même incurables, parce qu'on ne veut pas ſuivre de certaines regles, qui ne déplaiſent cependant que parce qu'il faut du tems & de la patience pour en voir les effets.

Il ne faut pas regarder les écrouelles comme des dépôts d'humeurs ou comme des abſcès ordinaires. Au contraire, ce ſont des tumeurs dont l'humeur eſſentielle à ces maux, n'eſt nulle part moins réſidente que dans les endroits d'où elles ſortent ; elles ſont inhérentes ou habituelles, parce qu'elles tiennent originairement au tiſſu que les parties ſe ſont faites :

mais c'est moins en traitant la portion d'humeur qui grossit une glande *scrophuleuse*, qu'on parviendra à la guérir radicalement, qu'en se proposant de réparer insensiblement l'altération qu'ont contracté les parties nerveuses.

C'est une espece de *sinouie* que ce suc gluant qui imbibe les glandes scrophuleuses, ou qui en suinte quand elles s'ulcérent ; ou qui s'attaquant à la substance des os, les ronge ou les carie, comme il n'arrive que trop souvent dans les affections *scrophuleuses*. Or l'on sçait combien il faut de tems pour guérir les maux qui dépendent du vice de la *sinouie* des parties nerveuses, tendineuses, &c. aussi bien que ceux qui attaquent les *jointures*, dont les abscès dégénerent dans ces écoulemens de *sinouie*. Cette maladie étant de la nature ou de l'ordre des parties *spermatiques*, est par conséquent mal-aisée à réparer ; c'est d'ailleurs le suc nourricier immédiat des parties *osseuses*, *tendineuses* ou *nerveuses* ; & un pareil suc ne peut être que difficilement atteint par les remédes

pour être corrigé de sa *dyscrasie* : c'est donc ce qui fait que l'on est obligé d'apporter bien du tems pour achever les cures qui en dépendent. Et voilà la raison pourquoi l'on ne parvient à guérir des affections scrophuleuses qu'avec bien de la patience. C'est aussi pourquoi on s'y trompe journellement, parce qu'on veut les guérir promptement. Enfin ces guérisons ne s'opérent que par des remédes *altératifs*, & souvent l'on n'y employe que des *purgatifs*, des *fondans*, & semblables violens *colliquatifs*. Cependant il est constant que par le moyen des *altératifs*, on a souvent guéri parfaitement des *affections scrophuleuses*, accompagnées d'ulcerations & de caries. On peut donc conclure de ceci, & l'avancer hardiment pour le bien des Pauvres, que les écrouelles ne sont pas incurables. Il me reste à tracer la maniére de les traiter : & c'est ce que je vais faire ici.

Il ne faut jamais perdre de vûe que la lymphe *nervale* qui va s'épaissir dans les glandes *scrophuleuses*, tient immédiatement à la partie blanche LXV. Guérison des écrouelles.

du ſang dont elle eſt la production, comme le ruiſſeau l'eſt de ſa ſource. Ainſi ce ne peut être que par le ſang que l'on parvienne juſqu'à cette lymphe pour lui communiquer la vertu des remédes qui lui ſont deſtinés. C'eſt pourquoi il faut s'étudier à ce que la maſſe du ſang ne porte pas trop de lymphe, ni ne ſe porte pas trop elle-même vers ces parties. Il faut pour cela, les contenir enſemble de façon, que tous deux, ſans ſe déſunir, circulent uniformément dans les vaiſſeaux ſanguins, ſans ſe déborder dans les lymphatiques. C'eſt l'effet des ſaignées; & c'eſt par où il faut commencer la cure des écrouelles, les réiterant même de tems en tems, pour deux raiſons. 1°. Pour diminuer le volume du ſang & la quantité de ſa maſſe, afin de prévenir les débordemens dont on vient de parler. 2°. Pour opérer une eſpece de *transfuſion*, en ôtant ainſi une portion d'un ſang ſuſpect du vice que l'on veut éteindre dans les affections ſcrophuleuſes, pour lui ſubſtituer des ſucs nourriciers qui en

renouvellent la masse. Il faut pour cela prescrire un régime sobre & exempt de tout ce qui est vineux, salé, ou de trop haut goût. Cependant le malade boira abondamment d'une tisanne *diapnoïque* tempérée, faite avec les racines de *scorsonere*, de *bardanne*, ou même avec la *squine*, la *sarcepareille*, les *santaux*, la *rapure de corne de cerf*, le tout tempéré toujours par le mélange de racine d'*ozeille*, de *fraisiers*, de *chiendent*, &c. & un peu de *reglisse*. Après quelques saignées, & après avoir fait boire largement pendant cinq ou six jours, l'on purge le malade avec le sel d'*Angleterre*, &c. comme on le trouvera dans les formules, & dès le lendemain de la purgation, l'on commence l'usage des poudres de *limailles de fer* avec les autres absorbans appropriés, dont l'on donne une dose trois fois le jour. Après avoir passé une quinzaine dans l'usage de ces poudres & de ces tisannes, on ressaigne le malade, (surtout s'il est replet,) avant que de réiterer la purgation. Cette seconde purgation pratiquée, l'on donne

deux ou trois fois le jour un petit bol composé de quinze grains de bonne thériaque, & trois grains d'*éthiops mineral*, de sorte que dorenavant l'on continue ces bols des mois entiers; continuant toujours quelques verres de la tisanne *diapnoïque*, & sans manquer à saigner le malade, environ tous les deux mois, sur-tout si ces remédes l'échauffent. Il est à propos de recommander aux malades quelque exercice de corps conforme à leurs professions; car un peu de mouvement convient à ces sortes de malades. Ainsi ces remédes ne doivent point empêcher les Pauvres de travailler à leurs métiers jusqu'à un certain point. Si leurs nuits étoient inquiétes, ou qu'ils sentissent des douleurs, soit dans les glandes *scrophuleuses*, soit ailleurs, on leur donneroit les soirs un demi grain ou un grain de *laudanum* dans le bol qui doit se prendre, avant le soupé, si même les douleurs devenoient considerables, on substitueroit à l'*éthiops mineral* quatre grains de *cinnabre naturel*, & un grain de *pilules de cynoglosse*, & alors on quitteroit les tisan-
nes

nes *diapnoïques*, pour prendre celles qui feroient compofées uniquement de racines de chiendent & d'ozeille avec la régliffe, & l'on ajouteroit un demi gros de nitre purifié fur chaque pinte.

Cependant on ne négligera point les tumeurs *fcrophuleufes*, on y tiendra continuellement appliquées quelques *emplâtres*, comme celles de *favon*, de *minium* avec le *camphre*, de *tacahamaca*, de ciguë ; car ces applications affermiffant par leur compreffion les fibres nerveufes auxquelles elles fervent de points d'appui, en même tems qu'elles les rendent fouples elles préviennent l'ulcération de la glande *fcrophuleufe*. Il arrive encore dans ces fortes de maux, que les têtes des os, des genoux par exemple, fe gonflent, ou fe *tumefient*; en ce cas il faut réiterer les faignées, parce que le volume du fang rompt, ou affoiblit le *ton* des *folides*, & même des offeux. Mais il faut continuer les bols en tenant fur ces tumeurs l'emplâtre de *ranis cum mercurio*; ayant auffi foin de réiterer les purgations ci-

deſſus, ou de ſemblables. Mais ſurtout l'on doit éviter toute application qui pourroit faire ſuppurer, ou faire ouvrir en quelqu'autre maniére la partie *tumefiée*. Enfin ſi (ce qui n'arrive guère par cette méthode-ci) un os ſe découvroit, parce qu'il ſe ſeroit *carié*, ou ſi une glande s'entr'ouvrant venoit à s'ulcérer, on ne ſçauroit traiter ces ouvertures avec trop de douceur & de ménagement, évitant tout ce qui ſeroit corroſif ou pourriſſant, ajoutant au contraire dans les poudres convenables en ces cas, le *mercure doux* parfaitement *dulcifié*, le *laudanum*, ou quelques *goutes anodines*, comme on le verra dans les formules des remédes pour les maladies chirurgicales. Il eſt d'une telle importance de ne rien faire qui favoriſe l'ouverture des vaiſſeaux, que quand la peau qui les recouvroit eſt rompue, il faut appliquer ſur tous les points de leur ſuperficie des *molécules* auſſi peſantes que ſont celles du *mercure*, pour les affermir, en même tems que par celles de l'*opium* on arrête l'irritation.

Cette méthode paroîtra peut-être longue ou ennuïeuse ; j'en conviens: mais aussi elle n'est point sujette aux inconveniens des autres maniéres de traiter cette maladie, elle s'accorde mieux avec les occupations de la plupart des Pauvres. Enfin elle mene à la guérison parfaite, c'est ce que l'expérience a fait voir sur des malades qui avoient des espéces d'*exostoses* aux genoux, des *caries* aux *doigts* & aux *orteils*. Les longueurs de cette méthode ne viennent donc, ni du défaut de l'art, ni par la faute de l'ouvrier, mais parce qu'il faut suivre pas à pas les mouvemens de la nature, qui n'opere que suivant les régles auxquelles elle a été assujettie. C'est d'elle dont il faut attendre les tems & les momens, auxquels elle acheve ses *digestions*, ses *dépurations* & ses *coctions*. De même donc que des vins ne deviennent potables qu'après plusieurs années, & que des fruits laissent passer des saisons jusqu'à ce qu'arrive celle à laquelle ils deviennent bons à manger ; de même il est des maladies qui ont besoin de

longs eſpaces de tems pour parvenir au degré de maturité que demandent les ſortes d'humeurs qui les cauſent.

LXVI. Le Cancer. Lorſque la *lymphe* eſt ralentie dans les glandes, elle y cauſe encore d'autres maladies ; car étant la prémiére de toutes les productions, qui peuvent ou qui doivent ſortir de l'œuvre de la nutrition, elle fait que des glandes ou des ſachets veſiculaires glanduleux, deviennent des repaires de productions ou d'aſſemblages monſtrueux ; telles ſont les *moles*, les *loupes*, les *méticéris* les *cancers*, &c. Je vais parler de cette derniére eſpéce de maladie aſſez commune & infiniment dangereuſe, parce que le vice de la lymphe qui en eſt la cauſe, renferme beaucoup de malignité, au point même qu'il en eſt preſque *indefiniſſable*. Il prend ſa ſource dans une *panſpermie* de differents ſucs qui exudent de tous les différents vaiſſeaux, *ſanguins*, *lymphatiques*, *nerveux*, &c. qui compoſent le corps d'une glande. C'eſt comme une roſée *érugineuſe* ſemblable à la nielle, qui ronge,

brule & détruit les plantes, les fleurs & les fruits; c'est un résultat de sucs desapropriés, confondus cependant les uns avec les autres, qui rongent, pourrissent, durcissent, détruisent enfin en quelque maniére que ce soit, le tissu des glandes, qui dégénérent en ces hideuses ulcérations qui désignent les cancers. Toutes les glandes sont susceptibles d'une pareille impression, mais aucunes n'y sont si sujettes que les glandes des mammelles. L'on croiroit d'abord que la nature & certains assujettissemens corporels dans les personnes du sexe leur approprieroit ce mal, parce qu'en elles les mammelles sont destinées à des usages qui ne sont pas communs aux hommes; cependant l'on a vû, & plus d'une fois, des hommes attaqués de *cancers* dans les mammelles. Ce ne peut donc être qu'à raison de la *lymphe* & de la tissure des glandes des mammelles, que cette miserable maladie est affectée singuliérement à ces parties.

Cette disposition particuliére de la lymphe & du tissu de la glande

dans les cancers, consiste donc dans la lésion singuliére que souffre ce tissu par le vice particulier de la lymphe. Celle-ci comme isolée, pour ainsi dire, dans une glande simplement durcie, ou purement *scrophuleuse*, s'envelope dans un de ses *sachets vesiculaires*, qui s'accroit en vegetant, & s'amplifie insensiblement par les vaisseaux dont il se grossit; tels sont ceux qui se forment dans les *polypes*. Ce ne sont que des vaisseaux *postiches*, ou étrangers, parce qu'ils sont acquis, surnumeraires ou surajoutés, sans avoir de liaison essentielle avec les vaisseaux qui sont de l'institution de la nature pour l'entretien de ces parties. Au contraire dans le véritable *cancer*, ce n'est plus une lymphe simplement, ou par elle-même fixée, & bornée avec une envelope qui la sépare des vaisseaux naturellement faits pour la nourriture des parties, c'est un *délabrement* secret qui se fait immédiatement dans tous les vaisseaux *sanguins*, *lymphatiques* & *nerveux*, & dans les differents sucs qui suintent de toutes ces

differentes bouches, ouvertes & béantes (ſur-tout celles des nerfs qui y diſtillent le ſuc nerveux.) C'eſt d'une part cette *panſpermie* de ſucs; & de l'autre, cette léſion des nerfs qui répandent leur lymphe dans celles des glandes des mammelles, qui fait le caractére de malignité des tumeurs chancreuſes. Tout ceci ſe comprend aiſément par la nature des tumeurs *enkiſtées*, qui ne tenant que par un *pédicule* aux parties voiſines, ne vegetent que par les ſucs qu'y répandent les vaiſſeaux *poſtiches* & nouveaux qui ſe forment dans l'enveloppe qui fait le *Kiſte*; car il concentre uniquement la lymphe qu'il ſe fait, & qui y eſt toute renfermée & fixée. Ainſi l'on peut emporter ces ſortes de tumeurs avec leurs *Kiſtes*, ſans aucunement intéreſſer les parties voiſines, ni délabrer leurs vaiſſeaux. Voilà pourquoi il eſt ſûr & facile d'extirper des *loupes*, au lieu qu'il ne faut jamais attaquer ni avec le fer ni avec le feu, un veritable cancer.

La veritable maniére de traiter

LXVII. Maniére de traiter les Cancers.

les cancers, c'eſt de faire en ſorte dès le commencement, que la glande *tumefiée* & durcie ſe borne à elle ſeule, ſans que les vaiſſeaux voiſins s'engorgent ou ſe *délabrent*. Ainſi rien de plus pernicieux dans ces commencemens, que d'employer des *cloportes*, les *mercuriels* & les *fondants*; car c'eſt préciſément développer le ſang, l'animer & le porter impétueuſement vers la glande qui commence le mal. Au contraire il faut par un régime ſobre pourvoir à ce que le ſang ne prenne pas trop de volume, en même tems que par des ſaignées on dérobe aux mammelles le trop de ſang qui s'y porteroit. Mais au lieu des *mercuriels* prématurément employés, & à la place des *cloportes* ou ſemblables *dépuratifs* mal entendus, on fera prendre aux malades des ſucs de plantes temperées, digeſtives, mais *toniques*, pour affermir les fibres, afin qu'ils ne ſe prêtent pas trop volontiers à recevoir ou à laiſſer entrer dans la glande *tumefiée* de nouveaux ſucs, ou des fluides étrangers. Ces plantes ſont la *chicorée ſauvage*, l'*en-*

dive,

dive, l'*aigremoine*, la *buglose*, le *pourpier*, la *pimprenelle*, dont l'on tire les sucs avec les eaux de *laituë*, de *cerfeuil*, de *plantin*; faisant d'ailleurs prendre des poudres *absorbantes*, temperées, *toniques* & *calmantes*, comme celles de *succin préparé*, d'*yeux d'écrevisses*, mêlées de *nitre purifié*, de *castor*, & de quelques atômes de *narcotiques* choisis & légérement ajoutés dans ces poudres, dont l'on ordonne de petites doses trois ou quatre fois le jour. Pendant tout ce tems, qui est quelquefois de plusieurs mois, il ne faut rien appliquer sur le sein; sinon peut-être que de l'étuver légérement avec de l'eau de *morelle*, pour peu qu'il devint douloureux. Et lorsqu'il paroit que la mammelle se gonfle par l'abord du sang qui y afflue, il convient d'y appliquer des *sangsues*, non sur le globe ou le haut du cintre que forme l'éminence de la mammelle, pour ne point prendre les vaisseaux dans leurs extrêmités ou sur leurs fins, mais sur ses parties basses & déclives, pour les prendre & les ouvrir, pour les vuider dans les

endroits de leur montée, pour intercepter ou prévenir l'affluence du ſang dans le corps de la mammelle. Cette précaution de vuider le ſang lui-même vient d'une double obſervation. La premiére que les perſonnes du ſexe travaillées de pertes de ſang ne ſont pas ſujettes aux cancers. 2°. L'on a vû plus d'une fois, que lorſque le ſein ſe dégorge par le bout, ne fut-ce que d'une très-légére portion de ſang, il s'exempte de concretion glanduleuſe. Et en effet il eſt d'uſage de pratiquer la ſaignée du pied dans les occaſions qui regardent les perſonnes du ſexe, ou d'appliquer les ſangſues au fondement, quand quelque affection hémorrhoïdale pourroit influer dans l'engorgement de ſang qui ſe porteroit aux mammelles. L'on n'a garde de s'oppoſer aux ſaignées du pied; mais il eſt une obſervation ſinguliére à faire, ſçavoir que le ſang des mammelles venant des artéres mammaires, c'eſt rendre la ſaignée beaucoup plus utile, en lui faiſant dérober de plus près le ſang qui abor-

de au cœur, qui le pouſſe aux mammelles par les artéres. Or c'eſt par la jugulaire que le ſang afflue plus abondamment au cœur, & par une chûte perpendiculaire. Ainſi la ſaignée de la jugulaire devient ſouvent en pareil cas plus utile, que celle & du bras & du pied.

Quoi qu'il en ſoit, lorſque par ces ſecours l'on trouvera le ſang aſſez aſſujetti par le moyen des poudres ci-deſſus, en y ajoutant, s'il en étoit beſoin, quelque parcelle de ſel de *ſaturne*, comme le conſeillent des gens ſages, l'on fortifiera les poudres en y ajoutant quelques grains de *limaille de fer porphyriſée*, & lorſqu'on ſe ſera apperçu que le ſang ſouffre l'uſage des mineraux ſans trop s'animer, l'on paſſera à celui des *cinnabres* à la place des *martiaux*; cette manœuvre étant de pluſieurs mois, il faut qu'en réitérant les ſaignées du bras, ou de la jugulaire, tous les mois ou ſix ſemaines, l'on purge doucement le malade avec demie once de *ſel d'Angleterre*, deux onces de manne, & une once de ſyrop de chicorée

composé de rhubarbe, ou celui de pommes composé.

Tous ces ménagemens sont nécessaires pour empêcher que le cancer ne s'ouvre. Car tant que la peau qui recouvre la glande demeure dans son entier, elle affermit les vaisseaux dans leurs assiettes & dans leurs positions; par ce moyen la *teneur* de la circulation des liqueurs se conserve, de sorte que chaque suc garde sa *file* & se tient dans l'ordre de son cours, pour se demêler de l'embarras qui se faisoit dans le corps de la glande. Au contraire toute résistance est manquée dans les vaisseaux dès que la peau venant à s'entr'ouvrir, ouvre aux sucs une issue, & aux vaisseaux qui les contiennent la facilité de les laisser s'échapper. Mais en conséquence les vaisseaux destinés à faire circuler le sang jusque dans les derniers capillaires, servent à le pousser au-delà de ses bornes, & à lui faire déborder ses sucs, qui dégénérent dans les cancers, ou en hémorrhagies qui leur sont si familiéres, ou dans cette sanie, ou ces *ichorosités*, qui les

rendent si hideux. Ainsi dès que le cancer est ouvert, ce n'est plus de la résolution de la tumeur qu'il faut s'occuper principalement, mais veiller à ce que l'ouverture ne creuse pas trop, ou ne fasse pas de semblables progrès.

Pour y bien reussir il faut distinguer la sorte d'ouverture : car les unes sont des ulcérations superficielles sur des parties qui sont dures, douloureuses & enflammées ; les autres sont plus creuses & pourrissantes, sujettes à devenir puantes & cadavereuses. Sur les premiéres, l'on doit n'employer presque que des *lotions*, ou d'eaux ou de sucs de plantes pour prévenir les cruelles douleurs & autres accidents; car le mal étant incurable, ce n'est qu'une cure palliative qui y convient. Les eaux de *morelle*, de *frais de grenouilles*, de *plantin*, les sucs de grande *joubarbe* tirés avec ces eaux, les uns & les autres, ou en particulier ou mêlés ensemble, puis pilés dans un mortier de plomb, deviennent de grands adoucissants, en même tems que les parties *gravitantes* du plomb

faiſant une preſſion légére ſur les vaiſſeaux découverts, reprennent en quelque maniére, la place, l'action ou l'uſage de la peau. Dans cette même vue l'on ſe ſert du ſucre de *ſaturne*, dont l'on fait fondre quelques grains dans l'eau de morelle, y ajoutant encore quelques *goutes anodines*, ayant ſoin de renouveller ces lotions pluſieurs fois le jour.

Quand l'ouverture eſt pourriſſante, elle demande des remédes qui aillent à même fin, mais qui ſoient plus efficaces, & qui réſiſtent davantage à la pourriture, en réprimant les éroſions des *ichoroſités* qui enduiſent le fond & les côtés de l'ulcére. Ce ſont des poudres vulneraires, abſorbantes anodines dont l'on remplit l'ulcére. Les formules s'en trouveront avec les autres, mais ce que je recommande en particulier, c'eſt de mêler largement le *mercure doux*, parfaitement dulcifié avec ces poudres, ou bien les *cinnabres* au lieu de mercure doux, parce que, comme on l'a dit en parlant des écrouelles *carcinomateuſes*, les

remédes mercuriels répandant à plomb ſur les vaiſſeaux découverts, des milliers de globules péſants, tels qu'en contient innombrablement le *mercure*, ce ſont autant de petites maſſes qui péſent ſur les vaiſſeaux, & qui leur prêtent une ſorte de *ton*, ou d'affermiſſement, pour réſiſter ou ſe ſoutenir contre l'éroſion. Mais quelques remédes que l'on employe, l'on ne doit jamais omettre d'y mêler les *goutes anodines*, quand les douleurs ou menacent ou ſe font ſentir; de même que ceux qui ſçavent le plus habilement appliquer les remédes corroſifs, y mêlent quelques grains d'*opium*. C'eſt pourquoi pendant toute la cure d'un cancer, c'eſt un ſoin qui ne doit guére échapper à un Médecin, que celui de donner très-ſouvent, quelquefois même tous les jours, deux ou trois fois dans vingt-quatre heures, trois à quatre grains de pilules de *cynogloſſe*, ou bien un ou deux grains de pilules de *ſtyrax*, pour du moins laiſſer au malade l'eſperance de l'*euthanaſie* tant ſouhaitable en pareil cas. A quoi il faut ajou-

ter que moyennant cette méthode, l'on épargne au malade tout le déplaiſant & l'humiliant qu'apporte dans ces maux la pourriture, la puanteur & l'ordure. En effet l'on à obſervé que celles qui ont à mourir de leur cancer (car quelques-unes meurent d'autres maladies qui leur ſurviennent), elles meurent exemptes des cruelles douleurs qui les tourmentent, & des affreuſes corruptions qui les infectent ſans ces précautions.

LXVIII. L'Epilepſie. L'idée de *cacochymie* rapportée à celle de *cachexie* qui la renferme, a donné juſqu'ici les cauſes des maladies qui reſortiſſent de la *partie blanche* du ſang : on a vû que c'étoit une humeur groſſiére, ou au moins une lymphe ſenſible qui ſe montroit aux ſens dans le *ſcorbut*, les *écrouelles* & le *cancer*. Mais le *ſuc nerveux* étant une lymphe émanée de la *partie blanche* du ſang, qui n'en eſt pas moins réelle ; quoiqu'elle ſoit imperceptible aux yeux, & incapable d'être touchée aux doigts, eſt de même ſuſceptible des altérations, qui conduiſent à la cor-

ruption. Ces altérations sont des *dyscrasies*; la *dyscrasie* est la *cachexie* de la lymphe nervale, & ce vice du suc nerveux est la cause de l'*ataxie* des *esprits*, & en particulier celle de l'*épilepsie* ou du *mal caduc*, qui afflige si souvent les Pauvres. Mais quelle est la nature d'une telle *dyscrasie*? Quelles en sont les sources? Elles se trouvent naturellement dans le même systême des loix de l'*œconomie naturelle*, dans laquelle nous prenons les étiologies de toutes les maladies des Pauvres.

Une seule observation vulgaire à la portée des gens les moins instruits fait appercevoir la cause de l'épilepsie. Cette maladie qui est très-commune parmi les enfans qui sont travaillés de *convulsions* dès leurs plus tendres années, est certainement occasionnée par la lymphe : cette partie blanche du sang, en circulant dans les corps des enfans, devient sujette aux mêmes inconvéniens que la partie rouge dans les corps des adultes. Ici ce sont des *congestions* sanguines, ou de la partie rouge du sang; là ce sont des con-

geſtions lymphatiques ou de ſa partie blanche, parce que dans les adultes, c'eſt dans les vaiſſeaux ſanguins que ſe font les réſiſtances à la circulation des fluides, & que dans les enfans, c'eſt dans les vaiſſeaux lymphatiques que ſe font les réſiſtances au cours des liqueurs. Car comme les vaiſſeaux ſanguins ont des *diamétres* figurés & meſurés au volume & à la nature de la partie rouge du ſang, les lymphatiques de leur part ſe trouvent naturellement en proportion avec la quantité & la maniére d'être de la partie blanche ; de ſorte que, comme le ſang proprement dit, venant à bouffer, ou à prendre trop de volume, s'accumule ſans circuler dans les vaiſſeaux ſanguins, de même la lymphe venant à s'épaiſſir, ou à ſe groſſir de volume, s'arrête dans ſon cours. D'ailleurs il n'y a pas moins de réſiſtance à ſurmonter dans les vaiſſeaux lymphatiques que dans les ſanguins, parce que les uns & les autres ſont également interrompus dans leurs *directions*, & dans leurs poſitions, par des milliers de *cour-*

bures, de *cercles*, d'angles, &c. toutes raiſons d'obſtacles au paſſage des fluides. Ce ne ſera donc qu'en ſuivant la lymphe dans ſes maniéres de circuler, & dans les *faux pas* qu'elle y fait, que l'on ſe mettra au fait des cauſes des maladies qui dépendent de la partie blanche. Ce ſeroit ici le lieu de parler de toutes celles des enfans. Mais deux ſeulement d'entre elles ſuffiſent pour faire comprendre le vice du *ſuc nerveux*, qui eſt la ſorte de lymphe qui fait le ſujet du préſent examen. Ces deux maladies ſont l'*épilepſie* ſingulierement affectée aux corps des enfans par la nature des cauſes des convulſions *épileptiques* qui ſont familieres à cet âge. L'autre eſt le *rachitis*, qui eſt ce qu'on appelle parmi le peuple le *chartre*, ou ſelon d'autres le *riket*. Cette maladie qui eſt ſi particuliérement propre aux nerfs des nouveaux nés, juſqu'à leur troiſiéme mois, ſervira à faire comprendre quelle doit être la qualité naturelle du ſuc nerveux.

J'ai déja fait voir la raiſon des maladies des enfans, par l'embar-

ras que souffroit la circulation de la lymphe par rapport aux *diamétres*, & aux *positions* des vaisseaux lymphatiques : ces *diamétres* ne sont nulle part si étroits ou si serrés que dans les fibres des nerfs, & leurs positions sont variées presqu'à l'infini ; si on ajoute à ceci la crase, ou la qualité propre au suc qui a à pénétrer ces réduits si malaisés à pratiquer, c'est-à-dire, ce fonds de *glu* ou de *mucilage*, qui tout fin qu'il est dans le *suc nerveux*, est cependant très-réel dans ce fluide, on verra d'un coup d'œil toutes les raisons de *stase*, de ralentissement ou d'inertie où peut tomber si aisément un suc de cette nature, & dans ces situations. L'air extérieur qui se mêle dans les sucs nourriciers des jeunes enfans y est mal façonné, ou grossiérement travaillé, parce qu'il est très-imparfaitement mêlé dans le chyle, dont le suc nerveux a à se pêtrir ou à se former ; d'ailleurs l'air impur & malsain que respirent les enfans des Pauvres dès qu'ils naissent, le lait grossier qu'ils tirent de leurs meres, tout cela ne

ſuffit-il pas pour occaſionner l'état de dyſcraſie, dont le ſuc nerveux s'infecte dans les affections épileptiques? Car alors l'élaſticité de l'air viciée elle-même, parce qu'elle eſt mal temperée dans des eſtomacs aliénés de leur vertu ſyſtaltique; cet air *mêlangé* d'un chyle auſſi groſſier, auſſi épais, & ſi peu pénétrable, peut-il procurer autre choſe qu'une lymphe ralentie ou rampante, qui ſortant d'une telle maſſe de ſucs ne peut qu'occaſionner dans les nerfs les troubles qui ſont les accès d'épilepſie.

Pour réuſſir à guérir la plupart des épilepſies parmi les Pauvres, il faut les prendre dès leur origine; ſi l'épilepſie eſt héréditaire de la part des peres ou des meres, c'eſt un mal incurable auquel il ne faudra qu'une cure palliative, mais néceſſaire. Car l'effet de ce miſerable mal étant de rendre les enfans ſtupides, inſenſés, ou incapables de penſer & de ſe conduire, lorſqu'ils ſont adultes, il faut du moins conſerver à ces pauvres malheureux le peu de tête dont ils ſont ca- LXIX. Maniére de traiter l'Epilepſie.

pables; & ce ſera à peu près par les mémes moyens que l'on va tracer pour la guériſon radicale de ce mal dans les enfans, qui ne l'auront contracté que par la mauvaiſe diſpoſition du ſang ou du lait des nourrices, ou par ſemblables cauſes qui leur ſeront propres.

Il faut d'abord commencer par traiter les convulſions qui prennent ſi ſouvent aux jeunes enfans. Pour cela dès le premier accès de convulſion il faudra faire avaler au malade un peu d'eau *thériacale*, & lui en frotter les narines & les temples; l'accès étant paſſé il faut inceſſamment réduire l'enfant à ne vivre que du lait de la mere ou de la nourrice, pourvoyant d'ailleurs à ce que ce lait ſoit bien conditionné, & cela ſe fera en recommandant à la nourrice de ne pas boire de vin, de cidre ni de biére, & de ne pas manger de viandes ſalées, épicées, ni rien de haut goût. Cela ſuppoſé elle réglera l'enfant à ne tirer ſa mammelle que de trois heures en trois heures, ſans lui donner de *bouillie*, ni rien de ſolide, lui fai-

ſant d'ailleurs prendre un demi grain ou un grain de thériaque diſſoute dans un peu de ſon lait ; & elle aura ſoin de lui faire avaler ſouvent de petites gorgées d'eau chaude ſucrée. Si l'enfant n'avoit pas le ventre aſſez libre, elle lui feroit avaler de tems en tems un gros ou deux de ſyrop de chicorée composé de rhubarbe ou de roſes pâles. Si, nonobſtant ces meſures, les convulſions revenoient, il ne faudroit pas perdre de tems à tirer une once ou deux de ſang, ou même une palette, ſuivant l'âge, & cela pour conſerver au cours du ſang ſa facilité à circuler ſans s'embarraſſer nulle part. Enſuite l'on feroit vomir l'enfant; en lui donnant à avaler de l'huile d'amande douce où l'on auroit diſſout un gros plus ou moins de conſerve de fleurs de pêcher, ou demi gros de ſyrop émétique. En conſéquence l'on continuë l'uſage de la thériaque, & du ſyrop de chicorée composé, ſans omettre le frequent uſage d'un peu d'eau chaude ſucrée. On ſe gardera de ſevrer trop-tôt cet enfant, ni de lui don-

ner trop-tôt de la ſoupe ; car il faut être plus attentif à rectifier ſon ſang, qu'à le faire croître en quantité, laquelle ne ſerviroit qu'à augmenter le fonds du mal. En même tems on ouvrira un égoût continuel à la lymphe ſur le chemin de ſa circulation, par le moyen d'un *cautere* que l'on pratiquera ſur la nuque du col ; car outre que les *cauteres* réuſſiſſent particuliérement aux enfans, celui-ci placé dans cet endroit & dans cette circonſtance imite la prévoyance de la nature. Car afin que la lymphe parvienne bien dépurée dans le cerveau, pour y devenir la matiére des *eſprits animaux* dans les nerfs, la nature lui a menagé çà & là des lieux de decharge à ce qu'elle auroit de trop groſſier pour la préparation d'un fluide qui doit bien moins tenir du corps que de l'eſprit, bien moins du poids & de l'épais de la matiére, que de la légéreté & de la lucidité de l'air. Ces réſervoirs ou receptacles, ce ſont les *ſinus caverneux*, où ſe ſépare tant de lymphe groſſiére, pour en décharger celle qui doit

faire

faire la matiére du suc nerveux. C'est donc répondre aux desseins de la nature, que de faire ouvrir un cautére à la nuque du col des enfans dont toutes les parties distillent ou dégoutent de lymphe; ce sera comme une goutiére par où s'en échappera le superflu. De plus l'enfant devenant plus capable de boissons, on lui fera user de quelque tisanne préparée avec les *bois* soit d'*esquine*, soit de *sarsepareille*, ou bien les *santaux*, comme étant plus temperés. Ceci remédiera aux *produits vicieux*, en même tems que par tous les autres moyens ci-dessus marqués, on procurera la digestion des sucs & la dépuration du sang, on parviendra avec l'âge à en faire comme une *transfusion*, parce que par les saignées dans les âges plus avancés, & par les sangsues dans les premiers tems d'un trop jeune âge, l'on aura eu soin de vuider le sang infecté. Il sera bon pour cela de faire usage des deux *antiépileptiques*, comme la *poudre de guttete* dans les eaux de *tilleul* & de *pivoine*; car la racine de celle-ci ajoutée dans

les tiſannes eſt d'une grande reputation, auſſi-bien que les émulſions faites avec les graines de cette plante.

J'obſerverai ici qu'outre l'inconſtance, ou peut-être l'incertitude des remédes tant célébrés, comme étant ſpécifiquement antiépileptiques, on doit beaucoup en craindre la chaleur & le développement qu'ils excitent dans le ſang, de ſorte que ſouvent, ou ils attirent de nouveaux maux, ou bien ils augmentent celui qui eſt préſent. Ce ne ſera donc qu'aprés avoir bien préparé la maſſe du ſang, qu'il ſera à propos de riſquer l'uſage de ces remédes ſur le ſuc nerveux, qu'ils ont préciſément à corriger; car c'eſt ſur lui qu'agiſſent ſinguliérement les *antiépileptiques* les plus efficaces. Ainſi, il faut préalablement que toutes les voyes leur ſoient rendues bien libres, afin que ſans rien inſulter ſur leur marche, ils puiſſent parvenir dans le genre nerveux: voilà la véritable maniere de pratiquer avec ſuccès les ſpécifiques de l'épilepſie. Mais il faut bien ſe met-

tre dans la tête, qu'il n'eſt point de maladie, où la methode de guérir avec la patience, *cum expectatione*, ſoit plus à obſerver, puiſque l'on ſçait par un uſage réiteré, que les *antiépileptiques* ne réuſſiſſent ſouvent qu'après des années de perſévérance, au bout deſquelles l'on a vû des *épilepſies* les plus affreuſes être guéries radicalement : en d'autres on a vû des enfans guérir, ſans aucun retour, de terribles accès *épileptiques*, dans le tems qu'on les préparoit aux *antiépileptiques*.

Il y a même une raiſon bien naturelle en faveur de la longueur de la cure de l'épilepſie dans les enfans ; c'eſt que ſelon l'obſervation d'*Hippocrate*, l'âge de puberté en fait ſouvent la *criſe*. C'eſt environ vers les quatorze ans que l'on peut compter, & fonder l'eſpérance de voir arriver la guériſon de cette fâcheuſe maladie ; & ainſi ce ſont quatorze années, que l'on a pour préparer à la nature toutes les facilités dont elle a beſoin pour procurer cet heureux événement : c'eſt-à-dire, qu'il faut pendant ce tems faciliter la cir-

culation du sang par le moyen des saignées faites de tems en tems & par des purgations convenables. Un autre soin que l'on doit avoir, c'est de contenir les enfans dans un régime exact, c'est-à-dire, exempt de viandes salées, comme de lard & du salé, des épiceries, patisseries, fromages, laitages, &c. Cette attention ne devient point embarrassante, & n'engage pas à de grandes dépenses ceux qui se consacrent au service des Pauvres; car il suffit de leur donner tous les jours des soupes faites avec les graines, dans lesquelles il entre peu ou point de viandes, ou si l'on veut, quelques œufs. J'en parlerai plus en détail en traitant des formules de remédes. Au reste il faut supprimer le vin & la biére, & leur faire prendre seulement quelques bouteilles de tisanne appropriée, telle qu'elle sera désignée dans les formules de remédes. On leur donnera de bon pain pour en manger sobrement après leur soupe, ou semblable chose.

LXX. Le Rachitis. L'étiologie de l'épilepsie des enfans, prise dans la nature même, se

trouve confirmée dans celle du *rachitis*, qui eſt un mal abſolument propre à la partie blanche du ſang, ou à ſa partie lymphatique, & tellement propre aux enfans, qu'il eſt comme *identifié* avec les parties ſpermatiques de leurs corps. Il eſt étonnant de voir un enfant ſorti du ſein de ſa mere, apporter dans ſes moëlles, pour ainſi dire, les ſemences du rachitis, qui ſe forme quelquefois au point que l'enfant en perd la vie avant que d'avoir atteint l'âge de trois mois; on ſçait que c'eſt la lymphe qui préſide à la formation du fœtus; elle-même donc viciée dans ſon principe fait le *rachitis* dans ces tendres créatures: d'ailleurs ſi l'on conſidére que ce ſont les os qui apportent avec eux ce mauvais principe, on comprendra que la lymphe qui fait la premiére nourriture des os, ſe trouve alors la premiére cauſe de cette fâcheuſe maladie. Les nœuds qui ſe forment dans les *épiphyſes* des os, les arcs qu'ils figurent, & particuliérement dans l'*épine du dos*, ſont des ſignes réels d'une lymphe ſurabondante,

qui s'accumulant dans les fibres osseuses par son épaisseur, fait croître dans ces attitudes forcées les parties fondamentales du corps, (ce sont les osseuses.) Cette sorte de nutrition se fait par un entassement incongru des sucs nourriciers, c'est celle qu'on appelle croissance par apposition, *per juxta positionem*; au lieu qu'une louable nutrition doit se faire par une vraie *assimilation*, qui est un arrangement ordonné & régulier de ces sucs, qui s'allongent pour se distribuer dans les fibres des parties.

Cet amoncellement de sucs lymphatiques, frustrant les parties musculeuses & charnues du suc nerveux qui doit entrer dans la nutrition & faire le *ton* ou l'affermissement des fibres musculeuses, produit l'amaigrissement, la flaccidité de toutes les autres parties du corps, tandis que le cerveau, le foie & les glandes du mésentére se gorgent ou se farcissent de sucs lymphatiques. C'est ce qui fait le volume extraordinaire de la tête & la grosseur étrange du bas ventre que l'on re-

marque dans les enfans qui ſont en *chartre*, que le peuple appelle *noüés.* Ils demeurent crochus dans leurs membres & comme tout diſloqués, par le trop d'amplitude ou de capacité que prennent les os dans les boëtes qui reçoivent leurs têtes ou *apophyſes* ; & c'eſt par où ſe termine heureuſement cette maladie, comme on l'obſerve en ceux qui ſurvivent ; car ils reſtent comme vacillans des deux hanches, & très-embarraſſés dans leurs mouvemens, ayant cependant de groſſes têtes, & le reſte de leurs corps *appetiſſé*, accourci & amaigri.

Il eſt donc certain que le moyen le plus ſûr pour arrêter ce mal dans ſon origine, c'eſt de corriger la nourriture dans ces nouveaux nés, qui viennent au monde entachés du vice qui doit conſommer le *rachitis*, ce qui arrive quelquefois avant le troiſiéme mois de leur naiſſance ; terme fatal où ces jeunes créatures meurent, ſi d'abord on a négligé de pourvoir à la nourriture qui leur convient. * Un grand Praticien préfére au lait des

* *Zuinger, dans ſon ſça-*

vant ouvrage sur les maladies des enfans.

nourrices l'usage des graines bouillies dans l'eau, de sorte que ce n'est qu'une eau légérement nourriciere, semblable à celle qui nourrit les arbres : il assure qu'une telle nourriture préserve les enfans de bien des accidens qui leur arrivent entre les mains des nourrices, par l'usage de leur lait. Car tout consiste ici à faire que la lymphe nourriciere des jeunes enfans, soit ténuë, coulante, légere, douce & limpide, afin qu'elle se distribue également & uniformément. Ceux qui ont étudié de près cette maladie, accusent le sang des peres & meres de ces enfans, d'avoir porté trop d'ardeur, de sécheresse & d'activité dans les sucs originaires de leurs enfans; c'est pourquoi ils défendent si expressément l'usage de la biére qui entretient ces mauvaises qualités dans le sang. C'est ce qu'on remarque en Angleterre, où il est d'un usage journalier de faire boire beaucoup de biére, de sorte que la biére entre même en beaucoup de leurs boissons médicamenteuses, ou de leurs apozemes.

Il faut cependant obſerver que les Anglois ſe nourriſſent de beaucoup de viandes, qui faiſant un ſang plus fibreux, plus épais, moins coulant, cœneux, ou plus gluant que les bouillons de graines ou de légumes, ſont doublement cauſe que leurs enfans naiſſent avec un ſang qui renferme de telles qualités.

Ce qu'on ne pourra faire obſerver aux enfans encore trop jeunes, il faut l'ordonner à leurs nourrices, pour ne point achever d'empoiſonner les ſources de leur vie; on les obligera ſur-tout à ne boire que des choſes douces qui ne ſeront ni vineuſes, ni trop échauffantes, leur recommandant ſur-tout de boire abondamment d'une eau légere de *gruau.* Mais à meſure que les enfans croiſſent, la *pléthore* croiſſant avec eux, il faut ſoigneuſement apporter les remédes que conſeillent les Anglois, plus verſés que perſonne dans la cure du *rachitis*; ce ſont la *ſaignée*, les *ſangſues*, & des *ſcarifications*, parce qu'en effet tout conſiſte à empêcher l'amoncellement du ſang & de ſes ſucs. Ils ont moins

bonne opinion des *purgatifs* ; & c'eſt pourquoi le ſage *Sydenhan* les réduit à une *tiſanne laxative* , qu'il donne pendant quelques jours à la cuillere : on la trouvera cette tiſanne avec les formules , auſſi-bien que l'*emplâtre* qu'il appliquoit ſur tout le ventre avec ſuccès. On y trouvera encore les linimens les plus eſtimés : car ces Médecins louent fort les frictions , celles-mêmes qui ſont ſéches & ſans onctions ; & ils les recommandent ſinguliérement dans cette maladie. L'on a même l'obligation à un ſçavant d'entre eux , * d'un utile Traité qu'il a fait en Anglois , ſur la ſorte d'exercice de corps qui convient aux enfans *chartriers* , (ce ſont les enfans noués :) il a pour lui tous les Praticiens , qui recommandent aux nourrices de les porter ſouvent dans leurs bras , & de les agiter , ou leurs petits membres , par toutes les petites manieres que comporte ce jeune âge. Mais c'eſt un abus groſſier & très-préjudiciable à la croiſſance de ces enfans , de pratiquer les *corps* , les *botines* , ou les *cuiſſars de fer* ; toute

* *Fuller.*

ſemblable enchevêtrure, ou bandage dur ſerrent ſi étrangement les os & les *muſcles*, dont ils empêchent les allongemens, que c'eſt le moyen de rendre de plus en plus crochus les corps noués. Il ſuffit donc en même-tems que l'on pratique pour l'intérieur tout ce qui vient d'être marqué, de contenir ſagement toutes ces parties mollement ou ſeulement avec des botines, ou des bandages de cuir ou de chamois, pour les contenir dans leurs directions, & faciliter aux remédes qui agiſſent intérieurement, leurs actions pour redreſſer les fibres oſſeuſes, ſuivant les poſitions qu'elles doivent prendre ; & en même tems tenir ſouples les fibres & les tendons des muſcles : tous expédiens convenables pour rendre autant qu'il eſt poſſible, ou conſerver à ces parties les arrangemens propres à les mettre ou à les retenir dans les attitudes qui leur conviennent naturellement. Le célébre Mr *Boyle*, l'illuſtre ornement d'Angleterre, recommande avec de grands éloges une préparation chymique

pour la guérison du *rachitis*, & elle se trouvera ci-après avec les autres formules.

Il n'est donc rien qui puisse si bien faire comprendre le nombre des maladies qui dépendent de la lymphe ou de la circulation de la partie blanche du sang, que les maladies des enfans. Les dangers même qu'ils encourent à la sortie de leurs *dents*, les *galles* qui leur couvrent si souvent le visage, les *glandes* qui leur viennent, telles que sont les *orillons*, & celles qu'on leur sent souvent le long du cou, les fluxions des yeux, les écorchures de l'*épiderme*, les cours de ventre, & sur-tout les vomissemens qui les fatiguent entre les mains des nourrices, tous ces maux ne viennent que par la cruë des sucs nourriciers dont ces femmes surchargent les vaisseaux de leurs nourrissons. Ainsi ces sucs, comme des ravines, se débordant sur les viscéres, ou sur les parties extérieures, produisent tous les maux de fluxions qui sont essentiellement le fonds des maladies des enfans. Mais les notions que

l'on vient de donner sur ces matiéres, pouvant suffire pour l'intelligence & le traitement de ces différens maux, un détail deviendroit ici superflu, d'autant plus qu'il reviendra ailleurs, & que l'on trouvera parmi les formules, les remédes spécialement propres aux maux des enfans.

On voit par ce que je viens de dire des maladies des enfans, la part qu'a la *partie blanche du sang*, dans les causes des maladies. En effet toutes les causes des maladies se rapportent-elles à autre chose qu'à une lymphe qui a changé de saveur, de couleur, de lieux, de situation, de mouvemens, de consistence & de circulation ? Le *suc gastrique* doit être une lymphe insipide, douce & légere, & alors elle aide au broyement des nourritures, & en fait un chyle jusqu'alors louable; devient-elle *acide*, *aigre*, *gluante*, *épaisse* ? il en résulte un vice capital, qui ne se corrige guère, puisque les *secondes coctions* corrigent mal le vice de la premiére. Les intestins doivent être arrosés ou im-

bibés d'une lymphe, tellement *édulcorée*, ou ſi dénuée de toute ſalure, qu'elle ne leur en faſſe ſentir aucune. Si un *acide pancréatique* vient la corrompre ; ſi un *acre ſulphureux* prenant la place du *ſavonneux* de la bile, vient à l'infeſter de ſes mauvaiſes qualités ; quelles irritations, quelles *phlogoſes*, quels troubles, quelles précipitations, ne ſont point alors excitées dans les humeurs que les inteſtins ont à diſtribuer dans les veines lactées ? Et de-là, combien de ſortes de *cours de ventre*, de *coliques*, de *tranchées*, ou de *dyſenteries* ? Si une lymphe halituеuſe & trop élaſtique, ſortant d'un ſang *flatueux*, vient à ſoufler dans les inteſtins, à travers de leurs pores, comme par autant d'*æolipiles*, quelle tempête de vents, de *borborigmes*, de flatuoſités ne s'en excitera-t-il point ? Enfin, ſi la ſéroſité purement aqueuſe, qui doit s'évacuer par les reins, eſt mal dépurée, ſi elle coule dans ſon ſein des ſels mal domptés ou imparfaitement fondus, & non perdus dans la quantité de cet abondant fluide, ce ſeront les germes de

graviers, puis de *pierres*, qui s'uniront dans les reins ou dans la vessie, où se font ces sortes de congélations; toutes ces reflexions me conduisent naturellement à parler ici des maladies du bas ventre.

LXXI. Maladies du bas ventre. 1°. Cours de ventre.

On attribue ordinairement les cours de ventre à des humeurs qui occupent les premiéres voyes; pour moi je remonte plus haut, & je soutiens que l'unique cause de cette maladie, est une *lymphe* qui sort prochainement de la masse du sang, & que cette lymphe souillée d'une bile, qui n'est plus une huile naturelle, comme celle qu'on tire par expression, mais un souphre *empyreumatique*, comme s'il avoit passé par le feu, ou bien une lymphe aigrie par un *acide pancreatique*, & par le chyle devenu *stimulant*, acre, & irritant, se précipite par les intestins, dont l'*éréthisme* hâte l'évacuation. Pour guérir ces cours de ventre, il faut d'abord remonter à la source, & reprimer le trouble qui passe dans les vaisseaux, par le moyen de la saignée; ensuite, & bientôt après, on donnera au ma-

lade un *émétique* tempéré, afin de couper comme par la racine, les ſucs gâtés dans les premiéres voies; puis contenant le malade dans un régime ſobre, & dans l'uſage d'une boiſſon abondante d'eau de ris, accompagné des lavemens de ſon, peu de jours après ces préliminaires, on donnera une purgation légere de tamarins, de rhubarbe & de manne : de ce jour on commencera à donner tous les ſoirs vingt-quatre grains ou demi-gros de *thériaque* avant la ſoupe, pour commencer dès le lendemain l'uſage d'une potion faite avec deux gros de *diaſcordium* & demi-gros de bonne canelle, l'un & l'autre bouillis dans dix onces tant d'eau de *ſcorſonnere*, que de celle de *plantin*, où l'on diſſoudra, après l'avoir coulé, une once de ſyrop de *diacode*, & une once de celui de *roſes ſéches*, pour en donner une cuillerée ou deux chaque fois, cinq ou ſix fois dans vingt-quatre heures. Le tout étant bien calmé, on repurge le malade avec le *catholicon* double & la manne, ſans jamais omettre l'uſage des *calmans* & des

astringens modérés, ci-dessus désignés, comme étant plutôt des *toniques*, *confortans*, que des astringens ou des *repercussifs*, dont on ne peut trop craindre l'usage dans les évacuations quelles qu'elles soient.

Lorsque le volume du sang & son action que l'on a recommandé ci-dessus de reprimer, vient à engager sa *partie rouge* dans les artéres *lymphatiques*, ou dans les *veines lactées*, c'est un état inflammatoire, ou du moins de *phlogose*, qui demande beaucoup d'attention, & singuliérement l'usage réiteré de la saignée du bras. Puis sans se permettre aucun vomitif ni purgatif, laver amplement le bas ventre par cinq ou six verres de *petit lait* dans la matinée, moitié à jeun, moitié entre les bouillons; en même tems donner, sur-tout dans les après-midi, une potion *huileuse anodine*, composée de deux onces d'*huile d'amandes douces*, une once de syrop de *diacode*, trois gros d'eau de canelle orgée, pour en donner une petite cuillerée d'heure en heure. Et si cependant les douleurs ou les nuits mauvaises conti-

nuoient, l'on donneroit tous les soirs en deux prises à quatre heures l'une de l'autre, une once de syrop de *diacode* distribué également dans deux petits verres de lait d'amendes. Après toutes ces préparations, on donnera, s'il en est besoin, l'*ipecacuanha*, cinq ou six jusqu'à dix grains seulement, soit seul, soit dans un peu de *diascordium*; mais avec cette attention, de répéter cette petite dose d'*ipecacuanha* jusqu'à deux & trois jours de suite, ou de deux jours l'un : & s'il paroissoit séjourner quelque abondance de sucs pourris dans les intestins, l'on mêleroit dix ou douze grains d'*ipecacuanha*, qu'on feroit bouillir avec une once de *catholicon* dans un verre d'eau d'orge, où l'on dissoudroit, après l'avoir coulé, deux onces de manne. Quoi qu'il en soit, on se rendra fort attentif à donner les soirs de ces *purgatifs* ou *émétiques*, un demi-grain, ou un grain de laudanum. La *dysenterie*, car c'est elle dont il est ici question, venant à résister à tous ces remédes; il faudroit donner en lavement vingt-quatre grains

d'*ipecacuanha* bouilli avec une tête de pavot dans une décoction de bouillon blanc, puis ordonner le syrop *magistral astringent*.

La colique bilieuse est un mal cruel, qui se fait sentir lorsque la bile est ardente, âcre & *flatueuse*. Car toute colique, plus elle est *bilieuse*, plus elle est *spasmodique*; parce qu'une bile ardente est toute *flatueuse*, de sorte qu'elle se prend d'abord aux nerfs, parce que par son seul contact elle met les membranes en *érétisme*. Une telle bile a souvent son origine dans un sang *flatueux*; car il est dans le corps humain une cause de *vents* à laquelle les Pauvres sont plus exposés que les Riches mêmes. Ce qui fait les vents, c'est un air chaud, renfermé, étouffé & par-là rendu trop élastique. Or l'air exterieur qui environne tous les corps, & sur lesquels il pese si étonnamment, ayant une entrée aussi prompte & aussi facile qu'il la trouve dans la bouche, pour s'introduire par l'œsophage dans l'estomac, puis dans les intestins, fait dans le corps humain

2. Colique bilieuse & venteuse.

ce qu'il fait communément dans tout l'Univers. Car comme en souf-flant par-tout, il balaie les ordures qui s'amasseroient dans les campagnes ; de méme cet air parcourant tout le canal que la nature a fait continu depuis la bouche jusqu'au dernier des intestins, il ressuie toutes les membranes, en en ramassant toutes les humidités lymphatiques, & les confond avec les residus des alimens, afin que le tout s'évacuë dans les tems ordonnés, pour tenir nettes toutes les premiéres voyes, ces voyes banales ou communes pour la décharge de l'œconomie animale. Mais si cet air séjourne & s'amasse dans l'estomac, il s'y fera alors une espéce d'*æolipile* ; & c'est ce qui arrive très-naturellement à l'estomac des pauvres gens. Ils boivent froid les premiéres eaux qu'ils rencontrent dans les lieux de leurs travaux ou de leurs atteliers, & à l'occasion de ces boissons froides & pésantes, l'air arrêté dans l'estomac s'y condense, & c'est comme la moitié de ce qui fait la vertu d'un *æolipile*. Quelque-

fois ces pauvres ouvriers boiront un verre de mauvais vin, ou bien de l'eau-de-vie, peut-être tous les deux, & tous les jours, & c'eſt achever une telle force d'*æolipile* dans l'eſtomac, en le mettant ainſi comme ſur le feu, ou expoſé à une ardeur brulante, qui fait de l'air retenu & condenſé dans l'eſtomac, l'*antre d'æole*, d'où ſoufle la matiére d'une infinité de vents & de flatuoſités; & voila les cauſes des plus cruelles coliques venteuſes. D'ailleurs cet air exceſſivement élaſtique ſe mêlant dans le chyle, porte dans les vaiſſeaux la matiére des flatuoſités ou des eſprits aëriſés qui font le ſang flatueux, ſelon Hippocrate; & la bile, plus que toute autre humeur, participant de cette élaſticité, deviendra moins par ſa qualité humorale la cauſe des coliques bilieuſes, que par ſa qualité exploſive ou de reſſort, qui eſt la ſource naturelle de l'*éretiſme*, dans lequel ces coliques tiennent les inteſtins, & par eux le genre membraneux. La diſpoſition ſpaſmodique dans ces ſortes de coliques eſt prou-

vée par la nature de celles qui accompagnent la maladie qui eſt la plus notoirement reconnuë *ſpaſmodique* , c'eſt la *paſſion hyſterique*. Car elle attire aux perſonnes du ſexe des *coliques hyſteriques*, qui ſont ſi manifeſtement convulſives , qu'on y voit ſouvent le *nombril* tellement renfermé au milieu du ventre, qu'il y fait une foſſe , parce que ces parties ſont retirées de dehors en dedans comme par une corde. C'eſt pourquoi les coliques nommées de *poitou* , auxquelles ſont particuliérement ſujets les *Peintres* , *les Potiers* , & tous les artiſans qui manient le *mercure* , ſont ſi rebelles à la cure ordinaire , & cela parce qu'on n'y emploie que les purgatifs , quelquefois même les plus violens, ce qui ne fait ſouvent qu'augmenter le mal. Le *diagnoſtique* dans ces *coliques* ſe diſtingue particuliérement en ce que les malades ont le ventre ſerré, parce que les humeurs n'y ont de part qu'autant que l'éretiſme les retient. Enfin la maniére affligeante qui termine ſouvent ces ſortes de coliques , prouve ſenſiblement que

les nerfs y ſont particuliérement affectés, puiſque la *paralyſie* finit ſi ſouvent les coliques qui paſſent pour bilieuſes.

Pour les guérir il faut bien ſe garder de faire aucun uſage des *irritants* quels qu'ils ſoient; car j'ai remarqué ſouvent qu'on les y prodiguoit, ſoit dans les potions, ſoit dans les *lavemens* : il ſuffira de faire d'abord quelques ſaignées du bras, l'on employera auſſi-tôt après les *calmants* ; pour cela on donnera à la cuillere d'une potion huileuſe *anodine*, faite avec trois onces d'huile d'amandes douces, quarante *goutes anodines*, ou une once & demie de ſyrop de *diacode*, trois gros d'eau de canelle orgée, le tout mêlé, autant que cela ſe pourra avec quatre onces d'eau de coquelicot, pour en donner trois ou quatre cuillerées d'heure en heure dans les intervales des bouillons, dans chacun deſquels on fera bouillir un moment une demi poignée de guimauve. Il faut recommander d'ailleurs au malade de boire beaucoup & chaud, d'une tiſanne faite avec les racines

de guimauve & de régliſſe : on donnera en même tems des lavemens émollients, où l'on diſſoudra deux ou trois gros de *philonium romanum*, & cinq ou ſix cuillerées d'huile d'olives. Si les douleurs continuent, l'on donnera une fois ou deux le jour un bol de vingt-quatre grains de *thériaque*, avec un demi grain ou un grain de *laudanum*. L'on ajoutera en même tems dans les lavemens deux onces d'huile de ruë, ou bien deux ou trois gros de *thérebentine* diſſoute dans un jaune d'œuf. L'on continuera ainſi en augmentant plus ou moins les calmants, juſqu'à ce qu'on ait obtenu la ceſſation des douleurs. Après quoi ſans précipiter la purgation, l'on fera, mais avec modération, uſage des *narcotiques*, de ſorte que l'on n'employera qu'une purgation très-moderée : auſſi-tôt après ſon action, on réiterera les narcotiques confortans ; ſans cela, comme il arrive qu'en quittant trop-tôt le quinquina, la fievre revient, de même les douleurs de colique, reviennent avec fureur, ſi l'on manque à y oppoſer

opposer promptement l'usage des calmants ci-dessus. On pourra aussi donner un lavement dans lequel on dissoudra un demi gros de *philonium romanum* : cette methode est plus sûre que toute autre, & l'on n'en parle affirmativement qu'après l'avoir utilement pratiquée.

Les urines sont des dépendances de la lymphe, de sorte que leurs maladies en ressortissent, puisque ce sont les *lavûres* de tout ce qui se passe dans l'ouvrage des secretions & des coctions dans les opérations de l'œconomie animale, qui est comme une *Chymie naturelle*, dont les lotions se font continuellement pour épurer les sucs, en rapportant ces lavûres dans les reins, qui sont comme les léviers de tout le corps. En effet ils sont singuliérement composés de passoirs & de *couloirs*, dont les extrêmités se terminant en *papiles* font l'office des filtres, qui ne doivent rien laisser passer dans les reins que ce qui est clarifié. Telles sont les urines dans l'état naturel, parce que toutes les opérations de cette chymie s'exécutant sans 3. Gravelle.

laiſſer de réſidus, les lotions qui s'y font, quand la ſanté eſt parfaite, doivent ſe filtrer dans les reins comme une eau preſque pure, chargée de peu de molécules ſalines, terreuſes ou gluantes, empreinte tout au plus d'une ſolution la plus légére, d'un ſel ammoniacal. Au contraire la *dyſcraſie* ſe mettant dans les ſucs nourriciers, ils laiſſent après eux de ces ſortes de *concretions*, & ce ſont les germes des graviers, & par eux des pierres qui ſe forment originairement dans les reins. Or comme les fibres des reins ſont extrêmement ſerrés, les *filiéres* qui doivent donner paſſage aux ſucs aqueux, les mettent en preſſe auſſi bien que les molécules qu'ils charient : ainſi les ſucs ne pouvant paſſer par les capillaires excretoires, ils s'y arrêtent, & voilà le foier où ſe forme ce qu'il y a de pierreux dans les reins & dans la veſſie. C'eſt là que les urines ſe précipitent avec les concretions, & alors ſe trouvant dans un eſpace, où elles ont le tems de ſe mêler, elles s'uniſſent, ſe lient, & ſe collent

les unes aux autres, & font la cauſe prochaine de la pierre qui s'engendre dans la veſſie.

Cette maladie eſt fréquente parmi les Pauvres, parce que leurs ſucs nourriciers ſont plus capables de s'alterer & de fournir abondamment de ces concretions *ſalines*, terreuſes & gluantes. Les ſignes qui déſignent la pierre, quels qu'ils ſoient, ſe trouvent très-ſouvent fautifs, parce qu'un *rhumatiſme* habituel ſur le col de la veſſie impoſe très-communément aux plus habiles. Ainſi la voye la plus ſûre, la plus courte & la plus certaine, c'eſt de faire paſſer la ſonde dans la veſſie quand les ſignes de pierre ſont annoncés, afin de ſçavoir à quoi s'en tenir; parce que la maniére de traiter une veſſie qui contient la pierre, eſt fort différente de celle dont on doit la traiter lorſqu'elle eſt habituellement travaillée d'une affection rhumatiſante. Cette affection regarde les maladies inflammatoires & la nephretique, dont je parlerai ailleurs, auſſi bien que de la dyſurie, la ſtrangu-

rie, &c. Je ne traiterai ici que de la cure de la *gravelle* & de la *pierre.*

Cependant avant que d'entrer en matiére pour la cure de la *gravelle*, je croi qu'il eſt à propos de donner ici les moyens de s'en préſerver. Il ne faudroit pour cela qu'obſerver un régime aſſez exact pour que les matiéres graveleuſes ſe chariaſſent tranquillement & ſans trouble par les reins dans la veſſie. On éviteroit par ce moyen les *engouëmens* que contractent les *excretoires* des reins, quand les concretions pierreuſes s'y engagent avec abondance ou avec précipitation ; car c'eſt de là que viennent les *coliques* vraiment *graveleuſes*, dont les accès ſont ſi cruels. Ces coliques naiſſent de differentes cauſes : ſouvent elles viennent de naiſſance, c'eſt-à-dire, de pere & de mere ſujets à la gravelle, ou de la qualité du pays dans lequel on a pris naiſſance, c'eſt ce que l'on remarque dans les pays de vignobles, où l'uſage journalier des vins blancs ou paillets accumule ces ſortes de concretions graveleuſes, parce que le tartre de

ces vins en est la matiére. Quelquefois ce sont les eaux de certains cantons qu'on habite qui étant chargées de particules salines & plâtreuses infectent les habitans d'affections graveleuses & pierreuses. Or les Pauvres sont les plus exposés à ces maux originaires de pays, parce qu'ils n'ont pas le moyen de suppléer à tout ce qu'il conviendroit de faire pour s'en parer. Il est cependant de certaines mesures auxquelles ils pourroient s'assujettir; par exemple, il faudroit ne boire de ces vins blancs ou paillets que le moins qu'il seroit possible, dès qu'on a quelque ressentiment de cette maladie, & ne boire jamais que les vins les plus mûrs, ou les moins nouveaux, préferant les rouges aux blancs, & ne les buvant que coupés par l'eau de *réglisse*, de *lin* ou de *guimauve*. Il faut prendre la même précaution dans les lieux où les eaux sont graveleuses: car il ne faudroit jamais les boire que chaudes, & après y avoir fait infuser de la réglisse, une croute de *pain roti*, de la *pimprenelle*, &c. Ce seroit aussi

une excellente précaution que de faire un grand uſage de thériaque, dont on pourroit prendre trente grains ou environ trois fois la ſemaine avant ſouper, évitant d'ailleurs l'uſage d'*oignons*, d'*échalottes*, de *ſéleris*, & préferant les *navets* aux *carottes*.

Lorſque nonobſtant ces ſages précautions il ſurviendra un accès de *colique graveleuſe*, il faudra d'abord faire ſaigner le malade une fois ou deux du bras, & auſſi-tôt après chaque ſaignée lui donner deux onces d'huile d'*amandes douces*, diſſoutes dans un jaune d'œuf, & une once de ſyrop de *diacode*, dans trois onces d'eau de *pariétaire* : ſi la douleur s'opiniâtre, on lui donnera des lavemens d'une décoction de camomille, où l'on ajoutera tantôt deux onces d'huile de ruë, tantôt deux ou trois gros de thérebentine, tantôt deux gros de *philonium romanum*, & enfin on lui fera avaler un *bol* de vingt-quatre grains de *thériaque*, où l'on ajoutera un grain d'*opium*, ou quatre grains de pilules de *ſtarkai*. Car tout conſiſte à relâ-

cher les fibres nerveuſes des reins, qui ſont en *criſpation*, en même tems qu'on détrempe le ſang & ſes ſucs à force de boiſſons chaudes, temperées *anodines*, telles que ſont les décoctions de *manne* & *guimauve*, telles qu'on les trouvera décrites ci-après. Car les émetiques ſont ici très-peu convenables. La purgation ne convient même qu'après la ceſſation parfaite des douleurs ; encore faut-il avoir la précaution de donner le ſoir de la purgation le bol thériacal avec le grain d'*opium*, ou quelque grains de pilules de *ſtarkai*, parce qu'elles procurent les urines en même tems qu'elles calment l'irritation des nerfs.

On voit que je ne parle point des diuretiques dans la méthode de traiter la gravelle, parce que je ſuis perſuadé qu'il n'y a guère que les *diuretiques*, dont on fait faire uſage trop aiſément, qui ſont dégénérer en pierre les affections graveleuſes, parce qu'ils précipitent dans la veſſie le limon qu'un ſang graveleux roule dans ſon ſein, & c'eſt ce limon qui forme la pierre. Voici la

raiſon méchanique de tout ce déſordre. C'eſt que l'action des membranes de la veſſie étant devenuë *convulſive*, elle tient en preſſe & concentre les matiéres limoneuſes, qui en s'appliquant les unes ſur les autres, forment ces aſſiſes pierreuſes que l'on diſtingue dans les pierres, quand on les caſſe pour en connoître la formation.

Enfin lorſqu'après des attaques de gravelles un malade reſte avec des difficultés, des douleurs, ou des épreintes en urinant, qu'il ne peut aller à cheval ou en voiture, ni par des chemins difficiles, ſans rendre du ſang par les urines, & ſans redoubler ſes douleurs, ſes cuiſſons ou ſemblables tourmens en urinant, ce ſont des ſignes de pierre ſi marqués, qu'il ne faut pas héſiter à s'aſſurer du mal par la ſonde. La mal étant bien conſtaté, il n'y a que deux partis à prendre, ou celui de vivre miſerable, c'eſt-à-dire, dans le ſupplice de la pierre, ou de la faire ôter par le moyen de la taille. Car tous les *briſe-pierres*, ou *ſaxiphrages* que l'on vante

tant

tant, soit dans la classe des *vegetaux*, soit dans celle des *mineraux*, sont toutes impostures dont la fin aboutit à rendre la pierre insupportable par le volume que lui font prendre ces violents diuretiques, ou par les douleurs intolerables qu'ils attirent aux malades. Plus le malade sera jeune & plûtôt il faudra faire l'opération, parce que la pierre étant moins grosse dans ses commencemens, & les chairs plus aisées à prêter dans la manœuvre de l'opération, il en coute moins de douleurs au malade. Il est bon d'avertir ici les peres & meres d'élever des enfans qui ont été taillés, dans l'abstinence de tout vin, de bierre, d'oignon & de tout ce qui a été interdit ci-devant, jusqu'à ce que les corps de leurs enfans ayant recouvré une meilleure complexion, la disposition graveleuse se trouve éteinte ou comme oubliée dans les entrailles de ces enfans.

Voila à peu près quelles sont les maladies qui dépendent de la partie blanche du sang, c'est-à-dire, de cette lymphe grossiére & hu- LXXII. Lymphe nervale.

morale, laquelle nous avons vû produire tant d'affections *sereuses*, *pituiteuses*, *rhumatisantes*, *glanduleuses*, *écrouelleuses* & *carcinomateuses*, dont il a été parlé en plusieurs endroits. Mais il est dans le corps humain une lymphe ætherée, un fluide spiritualisé, qui anime les nerfs en y portant la matiére des esprits ou du suc qui y circule ; de-là le genre nerveux tire sa force naturelle, de-là aussi lui viennent tant de causes de maladies convulsives : de-là naissent ces ébranlemens *spasmodiques* que prennent les nerfs des personnes du sexe à certains âges & dans certains états de la vie, comme dans une jeune fille, une femme grosse, une accouchée, ou enfin dans une femme qui sort de l'âge sujet à l'évacuation singuliére de son sexe ; dans toutes ces personnes combien d'affections ou de symptomes *spasmodiques* doivent-ils être distingués, pour ne pas confondre dans leurs maladies ce qui est convulsif avec ce qui est humoral ? Faute de cela à quelle confusion & à quelle longueur ne seront point

exposés les Pauvres dans leurs maladies.

C'est ce qui m'engage à faire cette disgression dans laquelle je vais faire voir que la *lymphe nervale*, indépendamment de ce qui en a été dit sur les convulsions des enfans, devient dans les adultes susceptible d'*altération*, ou de vice ; c'est ce qui rend certaines maladies si difficiles à connoître, si malaisées à traiter & plus difficiles à guérir. C'est cette *alteration* de la *lymphe nervale*, ce vice des *esprits*, cette *dyscrasie du suc nerveux*, que je voudrois faire sentir dans les maladies à tous ceux qui se prêtent à administrer des remédes, afin de faire revenir des idées basses, suivant lesquelles sortant des voyes & des traces qu'a marqué le doigt du Créateur dans l'œuvre de l'œconomie animale, on la deshonore par toutes les maniéres grossiéres dont on traite les maladies.

La lymphe *nervale*, suivant un des plus célébres Médecins, est comme la rosée la plus fine qu'on puisse imaginer, c'est un air ou un spi- *Bellinus.*

ritueux qui ne contient *ni marc ni résidu*, de ſorte que l'action de la chaleur, le fait évanouir ſans qu'il en reſte rien; c'eſt un ſuc qui a plus de *lucidité* que de corps, plus d'eſprits que de matiére, & qui ſe diſtribue plûtôt comme en rayonnant par tous les nerfs, qu'en les traverſant avec impetuoſité. Lorſque le corps eſt en ſanté, il ne ſent rien d'une tranſmiſſion ſi intime, qui ſe fait continuellement, légérement, capable pourtant d'entretenir les fonctions de la vie. Mais lorſque le corps devient ſenſible, las, fatigué, ou douloureux dans toutes ſes parties, c'eſt une marque que cet air animal devenu nébuleux & orageux, s'eſt appeſanti dans les nerfs, & qu'ayant changé en impetuoſité, en troubles & en irritations, ſa tranſmiſſion naturellement douce & inſenſible, il porte des ſentimens de douleurs, d'angoiſſes, de laſſitude & d'anxiété dans toutes les parties, au lieu du calme qu'il y entretenoit. Il eſt donc conſtant qu'alors la *lymphe nervale* a pris plus de maſſe & d'impetuoſité, en s'aſ-

ſociant des parties *exploſives*, & tumultueuſes avec leſquelles elle entre dans les nerfs ; c'eſt cette irritation par laquelle commencent les maladies, qui doit fixer pendant les maladies des Pauvres, l'attention de ceux, qui ſans être Médecins, ont la charité d'en faire les fonctions.

Rien ne prouve plus ſenſiblement la néceſſité de la Médecine *calmante*, qui eſt ſuffiſante pour guérir bien des maladies. C'eſt en effet celle des habiles & ſages Praticiens, qui ne craignent point d'avancer qu'ils ne ſe paſſent de l'uſage des *narcotiques*, qu'ils ne déſapprouvent pas d'ailleurs, que parce qu'à l'aide des *délayants*, des *temperants diapnoïques*, & d'une diéte dans le même goût, ils ſavent tellement contenir les ſolides ſous l'empire ou la direction de la nature, qu'elle ſeule guérit entre leurs mains, parce qu'elle n'eſt point détournée, ni dans ſes ſecretions, ni dans ſes coctions, ou digeſtions, ni dans ſes criſes, par des purgatifs ni des ſtimulans indiſcrets.

Les ſymptomes qui ſuivent immédiatement les *annonces* de grandes maladies (car c'eſt le nom que donne Hippocrate aux laſſitudes qui les précedent ; *laſſitudines morbos prænunciant* :) viennent originairement de la *dyſcraſie du ſuc nerveux*, ou du vice de l'*ataxie des eſprits*. Tout y annonce le *ſpaſme*, l'*érétiſme* & l'irritation. Ce ſeront des vomiſſemens énormes, des cours de ventre violents, des ſaignemens de nez, &c. Seroit-ce la bile qui remonteroit d'elle-même ou par ſa vertu propre, des inteſtins dans l'eſtomac ? Conçoit-on que des humeurs quelles qu'elles ſoient, ſe précipitent avec tant d'effort & de violence par les ſelles, parce que ces fluides auroient en eux la puiſſance de ſe donner cette impetuoſité ? Le ſang peut-il par lui-même par la force de jet qu'il ſe donneroit, ſe ſublimer au cerveau ? Ce ſont ici les eſprits irrités qui occaſionnent ces ſymptomes ; & cette irritation des eſprits ne venant que du vice de la lymphe nervale, ſoit dans ſes qualités, ſoit dans ſon cours, ſes diſ-

tributions & sa circulation, il est évident que ces humeurs ne tiennent leurs mouvemens, leurs sublimations, leurs impetuosités, leurs précipitations dans nos corps que de la puissance des solides, ou de l'explosion des esprits ou du fluide spiritueux qui circule dans les nerfs. Rien ne convient mieux dans ces circonstances, que les remédes qui vont plus à calmer les humeurs qu'à les évacuer. Enfin la fievre s'allume, les anxiétés s'augmentent par tout le corps, l'insomnie, les delires, les frénesies prennent aux malades; le poulx devient dur & résistant sous les doigts; succedent les *soubressauts* dans les tendons, les tremblemens dans la voix, & les tremoussemens dans les lévres & dans les paupiéres; tous signes qui denotent que le vice des esprits influë dans les humeurs de semblables maladies, pour lesquelles il ne faut employer que des humectants, des délayants, des *anodins*, pour donner à la nature les tems de trêve dont elle a besoin pour soutenir de si terribles choses.

Ces mêmes remédes ſont propres auſſi à obvier aux inconvéniens qui naiſſent lorſque la tranſpiration interieure ſe trouve dérangée; car il faut ſavoir que comme l'*inſenſible tranſpiration* exterieure venant à ſe ſupprimer, eſt la cauſe de grands déſordres dans l'œconomie animale, par le reflux des matiéres tranſpirables qui rentrent dans le ſang, de même la ſuppreſſion de la *tranſpiration* ſi copieuſe qui doit ſe faire interieurement dans les entrailles, & à laquelle contribuë ſi particuliérement le *genre nerveux* ou membraneux, eſt la ſource de bien des maux : car c'eſt dans le genre nerveux que ſont les filtres par où la vapeur *halitueuſe* s'inſinuë dans les entrailles. Lors donc que toutes ces iſſuës viennent à être ſerrées par le *ſpaſme* ou la *criſpation* qui arrive dans les maladies, il ſurvient des gonflemens, qui ne ſont produits par autre choſe, que par les efforts *ſpaſtiques* que fait ſur les membranes le fluide ſpiritueux, qui ne trouvant plus ſes iſſuës, gonfle toutes les membranes en les tenant dans des

bourſoufflemens ſpaſmodiques. Je demande ſi ce ſont des remédes irritants qui conviendront ou plûtôt des adouciſſants, des calmants, des anodins ?

Lorſque le trouble ou l'*érétiſme* vient à ſe mettre dans les fibres de la tiſſure membraneuſe en conſéquence de celui qui eſt dans le genre membraneux, l'état de preſſion douce & naturelle & d'une ſyſtole réguliére ſe change dans une preſſion convulſive, alors la partie rouge du ſang preſſée d'enfiler les ſentiers par où elle peut s'échapper, s'engage dans les artéres lymphatiques, dans leſquelles elle ſe détourne de la route naturelle, qu'elle tenoit à travers les vaiſſeaux ſanguins. De-là naiſſent les inflammations des viſcéres & toutes leurs eſpéces d'*affections phlegmoneuſes*, qui ſurviennent dans les maladies, ou qui les commencent.

LXXIII. Maladies inflammatoires.

Cette origine des maladies inflammatoires, ne contribuë à la variété des maladies qui portent ce nom, qu'à raiſon de l'habitude des parties enflammées, ou de la varié-

té, du nombre, de la capacité, des liaisons, ou des communications que les vaisseaux ont entr'eux ou avec d'autres, soit du voisinage soit des parties éloignées. Car par-tout ce ne sont que des engagemens de la partie rouge du sang, ou de ses globules qui se sont fourvoiés hors des artéres sanguines pour s'introduire dans les lymphatiques. C'est pourquoi sans trop particulariser les inflammations dont on fait autant de maladies, qu'elles occupent de régions ou de viscéres, l'on croit pouvoir écarter de la Médecine des Pauvres, un trop grand détail de noms d'inflammations, parce qu'elles ne different pas essentiellement dans leur origine, ni dans les matiéres qui en sont les causes. L'on a donc crû pouvoir se renfermer jusqu'à un certain point, dans l'idée essentielle des inflammations, pour donner à ceux qui s'adonnent à traiter charitablement les maladies des Pauvres, les seules notions suffisantes pour les guérir, sans les embarrasser dans tout ce qui est plus d'érudition que de nécessité pour le

ſoulagement de ces pauvres malheureux.

Il eſt un ſigne certain qui fait connoître les maladies vraiment inflammatoires ; c'eſt le ſang *cœneux* que l'on tire dans les palettes. Il eſt en effet tellement propre aux affections *phlegmoneuſes*, que l'on peut aſſurer qu'une maladie eſt *inflammatoire* quand on tire un tel ſang. Le ſang eſt chyleux, mais denſe, compact, coriaſſe, & *peauſſier*. Et là-deſſus on forme quelquefois plus de queſtions & de diſputes, que d'inſtructions pour la guériſon de ces maladies. Cependant une réfléxion bien ſimple ſuffit il ne s'agit que de ſe mettre bien au fait de la ſtructure des parties, & de la poſition des vaiſſeaux, qui expoſent manifeſtement le ſang à prendre cette conſiſtance. Ces vaiſſeaux ſont ceux où le chyle encore crud, ou imparfaitement broyé, aborde avec affluence, ſçavoir les artéres pulmonaires ; car elles ſont tellement ſituées, qu'elles reçoivent du ventricule droit du cœur un ſang chargé, des reſtes de lymphe, ou de

ſucs ſemblables, qui y remonte de tout le bas-ventre par la *cave aſcendante*; & encore d'un chyle abondant, & preſque tel qu'il monte par le *canal thorachique*, tant eſt court le chemin qu'il fait par la *ſouclaviére*, qui le précipite dans le ventricule droit, & avec d'autant plus de célérité ou de promptitude, que c'eſt comme ſur le ceintre d'une voûte, que le chyle roule rapidement, ſçavoir par l'arcade que forme la ſouclaviére, pour ſa deſcente dans le cœur. Ce ne peut donc être qu'un chyle très-imparfaitement, ſuperficiellement même mêlé avec la *partie rouge ou globuleuſe* du ſang, laquelle au contraire ſe trouve déprimée & précipitée ſous le poids ou l'abondance du chyle. Dans cet état le ſang entre dans l'*artére pulmonaire*, & par elle dans toutes les *artérioles* qui rampent ſur les ſurfaces des véſicules infinies qui compoſent la ſubſtance & tout le volume des poumons. Il eſt clair qu'il n'y a dans tout le corps aucun endroit où les artéres ſe trouvent plus immédiatement ou plus préciſément ex-

posées à l'impression de l'air que la respiration porte dans les poumons. Or si cet air est plus froid, plus dense, plus épais qu'il ne convient à la santé, agissant alors par toute la *gravitation* qu'il exerce sur les membranes de ces vésicules, il ne peut qu'épaissir le sang dans toutes les artérioles du tissu pulmonaire. De plus un sang devenu compact & serré dans sa fibre, passe ainsi constitué par les veines pulmonaires dans le ventricule gauche; le voila donc tel qu'il va être distribué, haut & bas & dans tout le corps, au sortir du ventricule gauche par l'aorte supérieure & inférieure. L'on verra les principes ou les germes d'inflammation qu'il portera dans tous les viscéres; mais sans aller plus loin, je vais donner ici la cause des inflammations de poumon si ordinaires parmi les Pauvres, dans la nécessité où ils sont de se mettre au travail dès le matin, quelque tems qu'il fasse, souvent même dans des lieux, dans lesquels l'air de l'atmosphére universel se trouvera plus malfaisant. Ils respirent un air

lourd, qui appesantissant le sang tout chyleux qu'il est, souvent grossi par de mauvaises nourritures journaliéres, il s'introduit dans les artéres lymphatiques des vésicules pulmonaires. Car ces artéres lymphatiques se dégorgeant d'une lymphe sanguinolente, parce qu'elle croupit, elles fournissent la matiére de ces crachats sanglans qui denotent la péripneumonie. De-là encore vient la respiration laborieuse qui fatigue les malades; la fievre suit de près, parce qu'une telle digue force la nature à redoubler les *oscillations* de la vertu systaltique. Le poids que sentent les malades, quoique sans douleur, au milieu de la poitrine, est la marque de l'affoiblissement où est le ton des parties engorgées de sang. Enfin le rouge qui se fait appercevoir souvent sur leur visage, découvre l'embarras où est la circulation du sang, ce qui occasionne le retardement de son cours dans les vaisseaux superieurs, parce qu'ils n'ont plus leur libre décharge. Mais ce qu'on ne sauroit trop faire observer, c'est

qu'il eſt très-ordinaire que les malades *peripneumoniques* ſe plaignent dès les premiers jours de cette maladie de maux de cœur ou d'envie de vomir, ſigne univoque de la ſtagnation du ſang, comme il eſt prouvé dans les playes ou les coups de tête, où le ſang amaſſé dans le cerveau donne des envies de vomir.

Cependant bien des gens prennent ces envies de vomir pour des ſignes d'amas d'humeurs dans les premiéres voyes, & ordonnent en conſéquence des émetiques, tandis qu'il eſt ſévérement défendu de faire vomir les malades dans les maux qui ſont eſſentiellement affectés à la poitrine. Il faut donc s'attacher d'abord à détourner inceſſamment & diligemment le cours du ſang qui va conſommer le mal dans le poumon, Pour y réuſſir on fera ſaigner du bras le malade de ſix en ſix heures, puis tous les douze heures, les premiers jours de la maladie. La ſaignée du pied au contraire eſt mortellement déciſive dans les *péripneumonies*. Car il faut infiniment diſtinguer, quand le ſang eſt infiltré

par voye de *ſtagnation* dans le tiſſu du poumon, d'avec ce qu'il eſt quand par ſon bouffement ſubit, il ſe porte à la poitrine à l'occaſion, par exemple, de quelque ſuppreſſion ſanguine dans les perſonnes du ſexe. Car alors la ſaignée du pied promptement pratiquée, prévient l'infiltration du ſang & l'engagement habituel du poumon.

Il eſt encore à obſerver que dans les embarras du cerveau *léthargiques* & *phlegmoneux*, qui accablent quelquefois la tête dans les *peripneumonies*, la ſaignée de la *jugulaire* s'accorde parfaitement avec celle du bras. En même tems l'on emploiera les délayans *diapnoïques*, en donnant de trois en trois heures un verre d'eau diſtillée de *coquelicot*, où l'on diſſout ſur chacun quatre grains de *nitre purifié*, & trois gros de ſyrop violât. Il faut encore que le malade uſe ſouvent de *loock* fait avec deux onces d'huile d'amandes douces, un gros de *blanc de baleine*, trois gros d'eau de *canelle orgée*, une once & demie de ſyrop de *coquelicot*, le tout bien mêlé enſemble. On recommandera

commandera encore au malade de boire abondamment & jamais froid, d'une tiſane faite avec les racines de *ſcorſonnere*, de *guimauve*, de *chiendent*, & de regliſſe, dont il ne ſçauroit trop boire dans l'intervalle des bouillons, qui ne doivent être accordés que toutes les quatre heures. C'eſt que la *criſe* de cette maladie doit ſe faire par les *crachats*, & c'eſt à quoi l'on réuſſit en diminuant habilement le plus qu'il eſt poſſible, des matiéres croupiſſantes, ſoit par les ſaignées, ſoit par les *diapnoïques*, pour ne laiſſer à travailler aux fibres des veſicules muſculeuſes du poumon, que la plus petite portion de ſucs pourriſſans de ſang, qu'il ſera poſſible. L'*antimoine diaphorétique* célébre parmi les Praticiens pour préſerver les viſcéres de ſuppurations, pourra trouver ici ſa place, au moyen de tous les *humectans* qu'on vient de propoſer, en en donnant huit ou *dix grains* avant les bouillons. La purgation ne conviendra que dans la convaleſcence, ſans ſe permettre à cet égard pendant le cours d'une *peripneumonie*, que l'uſage de

fréquens remédes purement émolliens & rafraichiſſans. L'on doit même ſe reſſouvenir de la maxime ſi univerſellement avouée parmi les anciens Praticiens, que la purgation après les maladies aiguës eſt d'autant plus ſûre qu'elle eſt retardée. C'eſt que, ſuivant le langage d'*Hippocrate*, l'on ne ſçauroit avoir trop d'égard à la *vergence* des humeurs en fait de purgation, *quò vergunt humores, eò ducendi.* Or en retardant la purgation après les maladies aiguës, durant leſquelles s'eſt perdue la *vergence* des humeurs, les *directions* des *ſecretoires*, ou l'oſcillation de leurs fibres ſe trouvent rétablies dans leur ordre, ce qui aſſure le ſuccès de la purgation. Mais pour ne le pas manquer, il faut avoir grand ſoin après les *peripneumonies*, de n'employer que les purgatifs les plus doux, comme la caſſe, la manne, l'huile d'amandes douces, le *ſyrop de roſes pâles*, ou celui de *pommes composé*.

L'on n'a fait aucune mention des *narcotiques* dans la cure de la *peripneumonie*; car quoique le poumon

ſouffre de grandes angoiſſes, accompagnées de toux très-fâcheuſes, le ſyrop de *diacode* même y eſt très-contraire, parce qu'il arrête ou ſupprime les crachats par où doit guérir la maladie. La raiſon de ce mauvais ſuccès des narcotiques conſiſte en ce que les veſicules muſculaires de la ſubſtance du poumon ſe trouvant affoiblies dans leur *ton*, parce que l'*infiltration* du ſang tient ces parties dans un état de gravitation, elles perdent beaucoup de leur *élaſticité* naturelle : ſi l'on vient à employer les *narcotiqnes* qui aſſoupliſſent ou relâchent les fibres, c'eſt le moyen de les jetter dans l'*atonie*, d'où s'enſuit la retenue des crachats. En cas donc de toux violente ou de ſemblables angoiſſes, il faut y remédier par la ſaignée en la réiterant courageuſement, & encore par les *diapnoïques*, & l'uſage fréquent de *lait d'amandes* entre les bouillons, qu'il faut par conſéquent éloigner beaucoup, en ajoutant le ſyrop de capillaires au lieu de ſucre dans ces laits d'amendes.

La toux qui accompagne les *gros*

rhumes, qui font de vraies *fluxions de poitrine*, permet au contraire l'ufage des *narcotiques*, quoique ces deux maladies fimpatifent par la reffemblance de beaucoup de leurs fymptomes. C'eft même le fang en ferveur ou trop ardent, lequel intercepté dans le poumon par l'impreffion d'un air intempéré qui le retarde dans fon cours, met le poumon en *phlogofe*, en même tems que cette congeftion fanguine occafionne l'épanchement de la férofité, qui (comme il arrive quand le fang eft rälenti) diftille de toutes parts dans les véficules qui le compofent. Mais l'*infiltration* de la partie rouge du fang dans les *artéres lymphatiques*, ne s'y faifant pas comme dans la *péripneumonie*, les fibres de ces véficules confervent leur *ton* : bien plus ce *ton* prend une difpofition *fpaftique*, & par-là ces fibres acquiérent encore plus d'élafticité que dans leur naturel, & ce furplus de reffort eft l'effet des *narcotiques*, qui ne rabattant que ce fuperflu morbifique de force, n'ôtent rien à celle de la nature. Ainfi en même tems que l'on fai-

gne ſans crainte dans la cure d'une fluxion de poitrine, il eſt d'uſage d'employer le ſyrop de *diacode*, ou ſemblables calmans. C'eſt que par leur ſecours, le poumon entrant dans le repos que les Anciens ſe propoſoient dans l'uſage de l'*opium* même, (qu'ils appelloient pour cela *ſilentium pectoris*,) les ſaignées, en rappellant dans les grands vaiſſeaux le ſang qui portoit la *phlogoſe* ſur le poumon, font diſparoître la fievre, l'oppreſſion, la toux, & ceſſer la fonte qui ſe faiſoit du ſang intercepté ſur les ſurfaces des véſicules pulmonaires, & de la ſéroſité dans les capacités de tous ces petits ſachets. Les *délayans*, les *potions huileuſes*, les *diapnoïques*, doivent y être employés comme dans la cure de la *peripneumonie*; enſuite dans le tems de la convaleſcence, on purgera le malade, mais toujours avec les mêmes précautions ſur le choix des purgatifs. Une obſervation pourtant à faire en matiére de fluxion de poitrine, c'eſt que l'on ne doit pas manquer à donner le ſoir de la purgation dans ces maladies, ou le

diacode ou quelqu'autre calmant semblable.

J'aurois pû parler ici du crachement de ſang & de la *phthiſie*, qui ſont l'un & l'autre de la dépendance du ſang, & qui appartiennent au genre *phlegmoneux* ou inflammatoire. Mais comme ce ſont des effets de l'impulſion ou de l'effort que fait le ſang ſur les viſcéres, je reſerve à en traiter lorſque j'aurai fait voir la maſſe du ſang porter avec ſoi par tous les vaiſſeaux du corps depuis la tête juſqu'aux pieds, ſes efforts ſur les viſcéres, & remonter par la *veine cave* groſſie de volume & crûe en impétuoſité, dans le *ventricule droit du cœur*. Là prenant un nouvel effort par ſa ſaillie, dans les artéres du poumon, elle les entr'ouvre & en fait ſortir le ſang dans ſes véſicules, ou bien s'engageant par les artéres lymphatiques dans la ſubſtance du poumon, elle y imprime le miſérable caractére phlegmoneux, qui cauſe les affections *phtiſiques*.

Le ſang donc paſſant du ventricule droit du cœur dans le gauche,

tout chyleux encore, mal broyé, & grossiérement pislé dans le poumon, où d'ailleurs il aura essuyé peut-être l'action d'un air intempéré qui l'aura épaissi, & dans cet état, porté dans le ventricule gauche, & d'ici chassé vers le cerveau, porte par-tout sur sa route les causes des inflammations ou des congestions sanguines phlegmoneuses qui se font si aisément dans toutes ces parties. Les membranes *pituitaires* des narines en recevront les préliminaires, qui annoncent les plus fâcheux rhumes par les *enchifrenemens* qui les commencent. Les *carotides* distribuant un sang aussi enclin au ralentissement dans les parties spongieuses des glandes & des membranes du *pharinx* & du *larinx*, occasionneront ces cruels maux de gorge ou *squinancies* qui affligent ces organes. Ces mêmes artéres infesteront des mêmes causes inflammatoires les *oreilles* & les *yeux*, d'où naîtront en celles-là des douleurs très-aiguës, & en ceux-ci les *ophthalmies* & toutes les espéces d'ulcérations phlegmoneuses qui attaquent les paupiéres, &c.

A tous ces maux dont les noms font différens, l'on appliquera presque les mêmes remédes, parce que leurs causes sont originairement & essenticllement les mêmes. Ainsi en mettant le sang condensé au large par le moyen des saignées, l'on abrége la durée & les dangers de toutes ces inflammations ; mais à celle du bras, sans songer à celle du pied, (pour ne pas charger la poitrine, en déchargeant la gorge,) il ne faut qu'associer à propos les saignées de la gorge, car elles peuvent se réiterer sans inconvénient. L'on y ajoute dans les *squinancies*, les *gargarismes* simplement faits avec le *cristal mineral* fondu dans de l'eau de *plantin* ou de *pourpier* ; & les *cataplasmes* de *mie de pain* où l'on méle le nid d'hirondelles, faisant boire beaucoup de petit lait ou d'eau de riviere dans laquelle on aura fait infuser une poignée ou deux d'*endive*. Mais sur-tout il faut bien se garder de laisser venir à abscès une *squinancie*, parce que ce sont comme des arrhes données pour les rechutes daae le même mal. On obvie

vie à ce danger par le moyen des ſaignées faites d'abord toutes les deux, trois, ou quatre heures. Car une *ſquinancie* peut aller très-vîte, puiſqu'on l'a vû quelquefois ſe terminer à la mort en moins de ſix heures. Il faut uſer de la même diligence & des mêmes ſaignées pour diſſiper les *ophthalmies*, ſi l'on veut épargner aux malades les *taches albugineuſes*, & les ulcérations ou abſcès de *la cornée*. Mais pour aller au-devant de ces ſuites malheureuſes, il faut éviter tous les collyres trop ſpiritueux, & tout ce qui eſt *eau de vie* ou eſprit de vin, car c'eſt la peſte du miroir de l'œil, qui s'obſcurcit ou ſe ternit par de ſemblables applications. L'eau toute ſeule où l'on fait diſſoudre tout au plus un peu de *trochiſques blancs de rhaſis*, tient ſouvent la place de bien des remédes. Le *vitriol* & l'*antimoine crud*, ou ſemblables ingrédiens, compoſent d'excellens collyres, mais ils ne réüſſiſſent jamais heureuſement, qu'autant qu'on aura éteint l'inflammation. Il arrive quelquefois que les *ophthalmies* ſont très-douloureuſes,

c'eſt pourquoi les Anciens ont ajouté l'*opium aux trochiſques de Rhaſis.* Il y a encore pour les yeux un excellent anodin naturel, c'eſt le lait de femme, qu'il faut faire rayer dans l'œil malade. Enfin une autre obſervation, c'eſt que quand l'inflammation dure trop opiniâtrément, un réſolutif bien naturel, c'eſt d'égorger un pigeon dont on fait couler le ſang tout chaud dans l'œil malade.

C'eſt ainſi que le ſang remontant des poumons par le ventricule gauche, porte l'inflammation preſque par-tout où il paſſe, & même juſqu'au cerveau quand il y entre ainſi indiſpoſé : de-là viennent la *phrénéſie*, la *léthargie*, les *affections comateuſes & carotiques*, enfin l'*apoplexie*, qui eſt le comble de tous ces maux, & d'entre eux tous, le plus *phlegmoneux*. L'on pourroit croire que la diſpoſition inflammatoire s'affoibliroit en chemin faiſant, ou à meſure que le ſang s'éloigne de l'endroit d'où il a pris ſon penchant à l'inflammation, c'eſt-à-dire, en s'éloignant du poumon d'où ce pen-

chant tient ſon origine. Mais il faut juger de ce qui arrive à la fonction de ce viſcére, par ce qui arrive à celle de l'eſtomac. En celui-ci, le défaut de la premiere coction ne ſe couvre que très-imparfaitement par les coctions ſuivantes; de même le poumon étant fait pour être le médiateur entre l'air qui s'y introduit & le ſang qui circule, pour le tenir toujours coulant dans ſes vaiſſeaux; dès que cet air qui devroit rendre le ſang léger, roulant & fluide, ſe trouve altéré dans ſon reſſort, dans ſa gravité, dans ſon épaiſſeur, &c. il rend le ſang plus denſe, plus compact, & plus ſerré qu'il ne lui conviendroit dans ſa fibre. Et c'eſt une tache originelle qu'il contracte dans le poumon, dont il porte le caractére preſque *indelebile* par-tout où il va. Il ne faut point en chercher d'autre cauſe que celle de l'impuiſſance où ſe trouvent toutes les parties qui ne ſont pas le poumon, de ſubſtituer quelque choſe à l'action de l'air qui entre dans le poumon, parce que leur *vertu ſyſtaltique* peut bien entretenir dans le ſang la

fluidité que l'air lui aura procurée; mais aucun autre organe que le *poumon* ne peut rappeller l'action de l'air ou la renouveller dans la masse du sang. Voilà la raison pourquoi on va le voir produire des inflammations dans le cerveau, & pourquoi il pourra en produire dans tous les viscéres, par où nous le verrons circuler.

LXXIV. L'Asthme. Mais avant que d'avancer plus loin, je crois que c'est véritablement ici le lieu de parler de l'asthme, qui tire sa cause immédiatement du vice du poumon. L'air donc qui dans l'état naturel entre dans les poumons par les *bronches*, (qui sont situées toujours & par-tout dans le poumon entre deux vaisseaux sanguins, l'artére & la veine pulmonaire,) aide & soutient par ses doux frottemens la systole de ces vaisseaux sanguins, & par elle il pourvoit à ce que le sang ne se ralentisse & ne s'appesantisse point sur les *vesicules pulmonaires*. Ainsi ces vésicules n'admettent qu'un air léger qui les remplit & les étend mollement sans faire aucune violence au *ton* de leurs

fibres. Mais cet air changeant de *gravitation*, de volume & de reſſort, il gêne, preſſe, & ſerre ces fibres. Au lieu donc d'une matiere æthérée & légere qui devroit gonfler ces ſachets véſiculaires, il *exude* de leurs tuniques dans leurs capacités une *lymphe* qui eſt infiniment plus gravitante, plus lourde & plus épaiſſe que l'air. Or cette lymphe s'accumulant dans toute la ſubſtance véſiculaire du poumon, elle appeſantit tout ce viſcére, & occaſionne le ralentiſſement & l'épaiſſiſſement du ſang dans les artéres & veines pulmonaires. Voilà la véritable cauſe de l'étrange oppreſſion qui fatigue les *aſthmatiques*, juſqu'à les rendre *orthopnoïques*, & les jetter dans la *ſterteur*, laquelle fait le ſigne *pathognomonique* de l'aſthme conſommé. Mais de-là s'entretient dans le poumon un affoibliſſement de ſes fibres qui fait une eſpéce d'*atonie* dans les véſicules pulmonaires, & dans les vaiſſeaux ſanguins, & c'eſt ce qui rend l'aſthme habituel, ſi on n'y remédie promptement.

Ce ſera en dégageant inceſſam-

ment le ſang de la preſſe où il eſt, en pratiquant diligemment les ſaignées du bras faites coup ſur coup ; en méme-tems l'on doit employer largement les délayans, qu'il faut boire chauds, pour aller au-plûtôt au-devant de l'épaiſſiſſement que la lymphe prend dans les véſicules pulmonaires. Ces délayans ſeront des tiſanes faites avec les racines de *ſcorſonére*, de *bardanne*, & de *regliſſe* ; des infuſions *theiformes*, d'*hyſope*, de capillaires, &c. ſans permettre au malade d'autres nourritures que des bouillons très-légers, faits principalement avec les graines & peu ou point de viande. Outre cela, on fera uſage d'un *bol pectoral anodin* ; car ſans les *calmants*, tous *béchiques*, les plus célébres même, ſont inutiles ou dangereux, parce que les fibres des vaiſſeaux ou des *bronches* ayant contracté une diſpoſition *ſpaſtique*, les calmants en ſont le remède, en ce qu'ils mettent ainſi en valeur les vertus *pectorale* & *béchique*, &c. Ces bols ſeront composés d'un demi-gros de *blanc de baleine* bien choiſi, de trois ou quatre grains de pi-

fules de cynogloſſe, & d'un grain ou deux de *ſafran oriental*, ou de *fleurs de benzoin*; & l'on réitérera ce bol tous les ſoirs. Le malade ſe trouvant ſuffiſamment humecté, & en état d'uſer de *ſoufre lavé*, en cas que l'aſthme tire en longueur, on lui en donnera ſans préjudice du bol ci-deſſus, dix ou douze grains mêlés d'un grain ou deux de *ſafran de mars préparé à la roſée*, l'un & l'autre mêlés encore avec une goute de baume de Perou, & une quantité de ſyrop de capillaire ſuffiſante pour un de ces bols, que l'on donnera le matin, & un bouillon après. A midy on en donnera encore un, & quelque peu de nourriture après : dans ces premiers tems, l'on ne doit employer d'autres purgatifs que des potions huileuſes, laxatives. Les *émétiques* au contraire y ſont très-pernicieux, car ce n'eſt guère que ſur la fin ou dans le progrès d'un aſthme vraiment humoral, que réuſſit l'*émétique*, pour exciter le poumon à ſe débarraſſer des *glaires* ou des phlegmes qui le tiennent en *ſterteur*. Un autre remède qui réuſſit

dans les oppreſſions les plus preſſantes, c'eſt la *fumigation*, pourvû qu'elle ſe faſſe avec un *tabac* bien doux, & qu'en même-tems on faſſe prendre au malade un grand lavage de *thé bout* légerement infuſé.

On voit que je ne me ſuis point écarté de mon ſujet en parlant de l'aſthme dans l'ordre des maladies inflammatoires. L'aſthme appartient véritablement à ce genre de maladies, & cela eſt ſi vrai, que l'on a vû ſouvent des affections *aſthmatiques* ſe terminer malheureuſement par des *apoplexies*, qui ſont de toutes les maladies les plus phlegmoneuſes. C'eſt qu'il ne faut au ſang pour ſe donner la tendance à l'inflammation, que d'avoir manqué à être ſuffiſamment atténué, broyé ou ſubtiliſé dans le poumon. Car par-là la fibre étant demeurée trop denſe, trop peſante, & trop ſolide, il ne lui faut qu'une occaſion qui ralentiſſe le cours du ſang pour y développer ſon reſſort, & le mettre en *ſtagnation*, puis en *ſtaſe*, car de-là naît l'inflammation : ainſi le ſang au ſortir du ventricule gauche, ne

trouvant en entrant dans le cerveau par les carotides que des parties membraneuſes, denſes elles-mêmes, compactes & ſerrées dans leur tiſſure, ce ſont autant de réſiſtances qu'il a à vaincre pour conſerver ſon courant & ſa fluidité. Or n'étant plus aidé pour pénétrer dans ces détroits par la ſyſtole des parties muſculeuſes qui environnent les *carotides* quand elles montent au cerveau, au contraire venant à ramper ſur un *ſol* auſſi peu ſouple ou auſſi ſerré dans ſa tiſſure que le ſont les membranes du cerveau, ſur-tout la *dure mere*, il n'eſt pas étonnant que le ſang s'y ralentiſſe, & qu'il y cauſe l'apoplexie. Car il ne faut que des yeux pour appercevoir ſur cette membrane la cauſe de l'apoplexie dans ceux qui en ſont morts.

La cure de cette affreuſe maladie prouve bien la vérité de ce que j'avance, puiſque rien n'y remédie ſi efficacement que la ſaignée promptement & fréquemment faite. Cependant quoi que l'on faſſe, il n'eſt guère de maladies qui porte davantage le caractère d'incurabilité LXXV. L'Apoplexie.

que l'apoplexie. Car outre l'eſpéce qu'Hippocrate appelle la *forte*, & qu'il déſigne par cette mauvaiſe note, qu'il eſt impoſſible de la guérir ; il eſt ſi ordinaire à l'apoplexie, ou ſi propre à ſa nature de dégénérer en *paralyſie*, que c'eſt moins ſouvent la voir guérir, que changer une maladie peu guériſſable, dans une autre auſſi peu ſuſceptible de guériſon. Or la difficulté de guérir l'apoplexie, eſt bien marquée par la ſtructure de la partie malade, & par la poſition des vaiſſeaux où le ſang eſt en *ſtaſe* ou en *ſtagnation*. La partie eſt le cerveau qui eſt comme une *iſthme* dans le corps humain, où rien n'arrive, d'où rien ne ſort que par des défilés fermés d'une clôture oſſeuſe, qui ne peut être d'aucun ſecours ; bien différent en cela d'une partie muſculeuſe, qui par ſa *ſyſtole*, favoriſe celle des veines qui ont à rapporter le ſang. Ces veines donc ne ſont ſoulagées que par la prompte décharge qu'elles trouvent dans tous les *ſinus* de la *dure mere*, qui ſont à la vérité munis de fibres muſculaires, mais ſi l'on examine le *défilé*,

qui eſt preſque le ſeul par où peut ſe faire la deſcente du ſang, par un ſeul trou, encore oſſeux, & par un ſac *veneux*, que les *jugulaires* ſe forment, l'on comprendra à quel retardement le ſang eſt expoſé dans ſon retour du cerveau au cœur.

Il eſt évident par ce que je viens de dire, que la ſaignée eſt le reméde ſpécifique à l'apoplexie. Elle ſeule dans un mal auſſi urgent va directement à la ſource où le ſang eſt arrêté. Auſſi n'eſt-il pas de maladie ſur laquelle les Praticiens ſoient plus hardis à la ſaignée. Il faut donc à leur imitation la faire inceſſamment, quelques-uns même la conſeillent des deux bras tout-à-la fois. Le préjugé bien plus que la raiſon, porte le vulgaire à la ſaignée du pied, mais je crois que c'eſt répandre le ſang en pure perte. Au contraire, la ſaignée de la jugulaire des deux côtés ou tout-à-la fois, ou en peu d'heures diſtantes l'une de l'autre, déchargeant promptement les jugulaires qui reçoivent le ſang au ſortir du cerveau, tirent immédiatement la cauſe du mal.

Mais pourquoi ne pas faire ici usage de la saignée de l'artére ; qui en interceptant ou détournant le cours du sang qui va grossir l'étang de celui qui forme l'apoplexie, attaqueroit la cause du mal dans son principe en la prenant sur sa route, comme la saignée de la jugulaire l'attaque dans son siége ou comme dans son foyer.

L'émetique est véritablement un grand remede pour la cure de l'apoplexie ; mais il ne faut jamais oublier qu'il ne réussira qu'autant que par des saignées faites les unes sur les autres, l'on aura promptement dégagé le sang & mis les vaisseaux en état de se servir de leurs oscillations excitées par l'action de ce puissant stimulant. C'est aussi pour cela que l'on donne des lavemens purgatifs avec le sené, où l'on dissout le *vin émetique trouble* ; car c'est une observation constante que l'émetique est infiniment aidé dans son opération lorsqu'il est associé avec le sené, soit dans les *lavemens*, soit dans les *potions* purgatives, qui par ce moyen deviennent de puis-

ſants fondans. C'eſt d'ailleurs un excellent moyen pour que les humeurs vivement ſollicitées par le piquant d'un tel purgatif, faſſent défiler celles du cerveau ; parce que les membranes du cerveau qui ſont le ſiege de l'apoplexie, ſe trouvent dans une ſi parfaite correſpondance avec le genre membraneux de l'eſtomac & de tout le bas ventre, que toucher l'un c'eſt les exciter tous les deux ; c'eſt pour cela qu'un épithéme narcotique appliqué ſur la tête, appaiſe la colique. Il faut auſſi avoir ſoin pour la cure de l'apoplexie, de remédier au *ſuc nerveux*, en même tems que l'on diſſipe le gros de l'humeur, en débarraſſant les membranes de leurs inflammations. Car le ſang ralenti dans ſes vaiſſeaux, laiſſe ſuinter ſur les fibres nerveuſes, qui ont chacune leur membrane, une ſéroſité qui quoique d'un petit volume ne laiſſe pas d'être à charge à la nature ; car c'eſt du moins une matiére étrangere dont il faut défaire les nerfs. C'eſt l'effet des *cordiaux céphaliques*, dont l'on fait des potions avec les eaux de ce genre,

comme celle de ceriſes noires, de *betoine*, de *tilleul*, du *lilium convallium*, la *thériacale*, où l'on diſſout la poudre de la *Comteſſe de Kent*, les confections d'Alkerme ou d'hyacinte, & quelques goutes d'*eſprit volatil de corne de cerf ſucciné*, dont l'on donne quelques cuillerées au malade : & en cas qu'il ſoit trop aſſoupi, on lui donne à ſentir l'*eſprit volatil de ſel ammoniac*, & même l'on applique des *ventouſes ſcarifiées* ſur les épaules & quelque *veſicatoire* un peu vif ſur le gras des jambes, ſans oublier les *ſternutatoirs*.

Cependant après tous ces remédes, ſouvent un malade tombe en *paralyſie*; parce que l'apoplexie tenant tenduës par l'inflammation des *meninges* toutes les parties du cerveau à droit & à gauche, & également occupées du poids qui les comprime, c'eſt un *équilibre morbifique*, ou une eſpéce de *tetan* phlegmoneux qui tient toutes les parties également tenduës & contractées. Quelquefois ſoit par les remédes, ſoit par le travail de la nature un des côtés malades venant à ſe déga-

ger, occaſionne dans le côté opposé une *detente*; alors l'équilibre ſe rompt & il en réſulte une contraction convulſive, qui ſubſiſte tant que l'engagement du ſang continuë, & que le ſuc nerveux vitié ſe diſtribuë inégalement, parce qu'en même tems que cette diſtribution inégale fait tendre exceſſivement les parties nerveuſes, elle en fait détendre d'autres. Ainſi tout conſiſte à prendre des meſures aſſez juſtes pour redreſſer les *directions* des *ſolides*, & remettre dans les *fluides* les qualités qu'ils ont perduës. Pour cela l'on ne peut ſe diſpenſer de réiterer les ſaignées, qui ſont tellement propres à la guériſon de la paralyſie, que la ſaignée faite même ſur le membre paralytique, lui rend ſon mouvement. La purgation, qu'il faut même rendre habituelle en la continuant pluſieurs jours, eſt ici d'un grand ſecours. Ainſi après avoir purgé par quelques potions aiguiſées d'*émetique*, il faut mettre en uſage les tiſannes *laxatives*, pour tenir toujours une iſſuë ouverte à la dérivation des humeurs

dont l'on veut défaire la maſſe du ſang & les parties malades. En même tems, ou plûtôt dans les intervales de ces purgatifs, l'on donne des *apozémes* appropriés au génie de la maladie, & principalement à l'indiſpoſition des nerfs. Les modéles s'en trouveront parmi les formules, on y trouvera auſſi les *fomentations*, les *onctions* & ſemblables remédes, qu'il faut appliquer ſur les parties paralytiques. On peut auſſi faire uſage des tiſannes temperées des bois de *ſquine*, &c quand les corps ne ſont pas trop échauffés. Enfin l'application des *boüës de bourbonne*, les eaux de *Vichi* & de *Bourbon* ſont les derniéres reſſources, & elles ne ſont point hors de la portée des Pauvres, puiſqu'il ſe trouve dans les lieux des eaux, des maiſons de charité où les Pauvres ſont reçus. Mais ſans aller ſi loin, il ſuffit de faire attention que la plupart de ceux qui tombent dans ces maladies, ſont des temperamens ardens, dont les entrailles & les humeurs ſont très-échauffées; ainſi les eaux minérales *ferrugineuſes* leur ſont ſouvent

vent plus utiles. Celles de *Passi*, outre qu'elles sont des plus louables en genre d'*eaux martialles*, sont plus ou moins fortes par rapport aux differentes sources d'où elles sortent, ce qui les rend propres aux différentes constitutions des corps: Le *mineral ferrugineux* qui fait la base de ces eaux, rétablit la circulation du sang, & remet les humeurs & les secretions en liberté, il éteint les feux & les ardeurs de la masse du sang.

On a vu par ce que j'ai dit cidessus que la *tendance* du sang au ralentissement étoit la cause des affections inflammatoires dans le cerveau. Il est aisé de se convaincre de cette vérité en examinant la cause des concretions *polypeuses* qui se forment dans les sinus de la *duremere*. Ces concretions prennent leur origine du défaut de broyement dans le poumon, où le sang se trouve tout *chyleux*, c'est pourquoi le ventricule gauche du cœur qui reçoit le sang immédiatement de la *veine pulmonaire*, comme les sinus de la *dure mere* le reçoivent immédia-

tement des veines, est un des endroits du corps où se forment plus ordinairement les *polypes.* Ainsi le sang que le poumon n'a pas suffisamment attenué, brisé ou subtilisé, sort avec une disposition *polypeuse* du ventricule gauche, parce qu'alors il est d'autant plus ralenti, qu'il a à pénétrer des artéres d'un diamétre très-médiocre, engagées dans des parties osseuses, étroites, & membraneuses, exposées d'ailleurs par le peu de parties charnuës qui les garnissent & les couvrent à l'impression d'un air froid, & dès là très-capable de les comprimer. Telle est la disposition des *artéres intercostales*, si nombreuses par leurs sorties de l'*aorte descendante*, & si répanduës sur la *pleure*, sur le *médiastin*, &c.

LXXV Pleuresie. Tout ce méchanisme est, ce me semble, suffisant pour faire comprendre les raisons des différentes *pleuresies* vraies & fausses, interieures ou exterieures, plus ou moins rhumatisantes? Car si l'on considere que les *artéres scapulaires* & *mammaires* sortent immédiatement de l'aorte

descendante, on comprendra que les douleurs que l'on ressent dans les épaules & dans la région des mammelles, & qui font que tant de personnes appréhendent d'être poulmoniques, ne viennent que parce que le sang des artéres de toutes ces parties, sort trop épais de l'aorte, & de-là naissent ces douleurs *rhumatisantes* : & lorsque ce sang épais & par conséquent ralenti se porte dans les artéres de la *pleure*; il devient la source de ces douleurs piquantes & cruelles, qui font le caractére des vraies pleuresies. Lorsque le *crachement de sang* accompagne ces douleurs, c'est une marque que la maladie est compliquée, & par conséquent que le sang des poumons aussi mal constitué que celui des artéres intercostales, fait par son ralentissement dans le tissu pulmonaire un même embarras inflammatoire (c'est-à-dire, le même état de *stase*, & de *stagnation*) que celui qu'il souffre dans la *pleure*, le *médiastin*, & dans les membranes voisines.

Quelques-uns avoient voulu éta-

blir une difference de cure dans les *pleuresies*, en les distinguant en celles d'*hiver* & en celles d'*été*, pour autoriser par l'idée de celles-ci l'usage de l'*émetique* & de la purgation, dès les commencemens d'une *pleuresie* naissante. Mais quoiqu'il soit vrai que le froid de l'hiver serve d'occasion aux *pleuresies*, surtout parmi les pauvres gens qui sont moins en garde contre l'impression de l'air, la disposition au ralentissement ou à la stagnation du sang, d'où naît l'inflammation, ne peut se prendre uniquement dans l'action des corps *frigorés* de l'air, ou dans les semences glaciales qu'il contient en hiver, lesquelles toutes seules, & en premier fixeroient le sang, ou le mettroient en *stase* dans la *pleure*, car c'est elle qui se trouve plus exposée ou moins défenduë contre les approches de l'air. Au contraire le sang étant sorti du poumon avec la *tendance* vers l'épaississement, parce qu'il y a été mal brisé, ou imparfaitement attenué, c'est de-là qu'il faut prendre la vraie origine de la pleuresie. Ainsi le sang

étant également inflammatoire, ou essentiellement phlegmoneux en hiver comme en été, les remédes sont les mêmes pour la cure de cette maladie, dans quelque saison qu'elle arrive.

Il est important de saigner d'abord parce qu'il faut nécessairement dégager le sang qui se trouve intercepté dans les poumons & dans les artéres mammaires & intercostales, par la pression d'un air exterieur & refroidi. Il y a même eû de grands Médecins Anatomistes, anciens & modernes, qui ont fait faire avec succès la saignée dans l'endroit même du point de côté, en plongeant profondement une lancette dont la pointe atteignoit d'assez près le siége du mal, afin de dégager les membranes que l'inflammation tenoit en crispation. Mais la saignée usitée par les grands Praticiens pour la cure de la *pleuresie*, c'est celle du bras, du côté de la douleur, à cause de la rectitude des vaisseaux, laquelle suivant les vues & l'usage des Praticiens doit servir de régle & de guide pour la cure de cette maladie.

L'opinion vulgaire préfére à la saignée les *sudorifiques*, & l'application de certains *topiques*. Mais quelle criminelle incertitude que celle des *sudorifiques*, qui sont bien plus propres à mettre le feu dans les grands vaisseaux qu'à résoudre la congestion *phlegmoneuse* ! Car elle occupe si intimement les capillaires des artéres, que l'air d'une part par son poids, & d'une autre la tension du genre membraneux par la crispation où il est, les tient fermées à l'action d'un sudorifique. Les *topiques* peuvent être utiles, mais il est un tems pour s'en servir, car ils ne peuvent que faire du mal, si on les applique prématurément, parce que ces remédes ouvrant alors des parties qui peuvent encore prêter, ils les exposent à recevoir plus intimement & plus abondamment les sucs ou humeurs qui s'accumulent dans la partie enflammée. C'est pourquoi il faut incessamment presser les saignées du bras du même côté malade, pour se ménager l'usage des *topiques*, qui sont alors d'autant plus efficaces, que les par-

ties souffrantes ayant moins d'épaisseur se laissent plûtôt pénétrer à l'action des topiques. Un des plus utiles, sur-tout quand le mal de côté occupe, en *rhumatisant*, toutes les parties; quelquefois depuis la mammelle jusqu'au cartilage *xiphoïde*, & quelquefois toute la région de l'épaule, c'est d'employer un *liniment* fait avec une cuillerée ou deux de *baume tranquile*, où l'on aura fait dissoudre vingt ou trente *gouttes anodines*, pour en frotter toutes les parties douloureuses: en même tems si le mal presse, on appliquera sur l'*épaule* un petit pain chaud imbibé d'eau-de-vie *camfrée*, où l'on aura dissout encore douze *gouttes anodines*. Les *blancs de poireaux hachés* & deux têtes de pavot blanc rompuës par morceaux, le tout bouilli d'abord dans un peu d'eau, & trempé ensuite dans du lait, font un cataplasme très-utile étant appliqué sur le mal de côté. Enfin l'application d'un animal, comme un chat, que l'on ouvre vivant, & que l'on applique chaudement sur tout le côté malade, a eu grands

succès, quand cela n'a point été prématurément pratiqué. Mais tout ceci doit être accompagné d'une boisson abondante, d'une tisanne légére, faite avec les racines de scorsonére, de réglisse & les fleurs de coquelicot. Car on ne sçauroit trop calmer dans un mal comme celui-ci où toutes les parties souffrantes sont membraneuses, & dans une disposition *spastique*, qui par le resserrement des fibres, ferme le passage à la circulation des humeurs, & sur-tout du suc nerveux. C'est pourquoi il faut comme dans la *peripneumonie* employer familiérement les souples calmants, en donnant quatre onces d'eau distillée de *coquelicot* toutes les quatre heures, & deux prises d'émulsions huileuses anodines, telles qu'elles seront décrites parmi les formules. Si le poumon paroissoit s'engager, parce que la disposition *spastique* du genre membraneux, qui est ici essentiellement attaqué, gagneroit les vésicules du poumon, alors sans abandonner l'indication des simples calmants qui sont ici essentiellement

nécessaires

néceſſaires, on donnera au malade du *loch* compoſé avec le *blanc de baleine*, l'huile d'amande douce, l'eau de canelle orgée. Mais toute cette maladie doit ſe paſſer ſans *purgatifs*, parce que les ſeuls remédes *émollients*, ſans d'autres additions que de l'huile d'amandes douces, ſont permis juſqu'au tems de la convaleſcence, où l'on employe la caſſe & la manne, ſans ſené ni rhubarbe, mais tout au plus le ſyrop de roſes pâles ſimple. Au ſurplus il eſt aiſé de comprendre que tout le fonds de la cure de cette cruelle maladie roule, 1°. ſur les ſaignées promptement réiterées, pour dégager le ſang, ou pour le préſerver d'engagement dans des parties auſſi promptes à le reſſerrer par la force de leur reſſort, que le ſont les membranes; 2°. ſur l'uſage non interrompu des calmants. L'interêt préſent du malade, qui ſouffre beaucoup, engage le Médecin à employer les calmants, tant interieurs qu'exterieurs. Mais il faut obſerver qu'il n'eſt rien de plus ordinaire à la *pleureſie*, que de laiſſer

les malades *phthisiques* ou languissans, avec une fievre lente, une poitrine foible, un poumon secretement, mais intimement gorgé de sucs croupissans dans sa tissure; ce qui lui attire des *tubercules* inflammatoires qui deviennent autant de petits abscès, & en cela consiste veritablement l'état d'ulcération du poumon, qui fait le fonds ou la cause de la *phthisie*, ou de la *pulmonie*, état qui conduit à l'éthisie, maladie qui désole les malades & les Médecins.

LXXVII Ethihe. L'on cherche dans les *fluides* ou dans les humeurs la cause de maigreur qui jette les corps en consomption; mais ces *fluides* font-ils seuls par eux-mêmes l'amaigrissement? Les *solides* n'y auroient-ils point le plus de part? ou pour mieux dire, peut-il paroître douteux qu'ils y tiennent la meilleure place, & qu'ainsi la cause originaire & fondamentale de l'*éthisie*, qui suit de près la *phthisie*, est toute dans les *solides*? L'état ou disposition *spastique* du genre membraneux dans la *pleuresie* démontre cette vé-

rité. Car il n'eſt pas de l'état des membranes dans cette maladie comme en tant d'autres, dans leſquelles concoure une diſpoſition *ſpaſmodique*. C'eſt en celles-ci un état paſſager qui ſe diſſipe avec elles; mais la diſpoſition *ſpaſtique* qui ſe trouve eſſentiellement attachée à la *pleureſie*, eſt une diſpoſition qui paſſe ſouvent en habitude, de ſorte que le genre nerveux demeure dans une tenſion *tonique*, qui ſe perpetue parce qu'elle paſſe dans tout le genre nerveux. La raiſon de cette communication eſt ſenſible, parce que tout ſe fait ici par *ondulations*. Or où ne ſe porte point une ondulation, puiſqu'une cauſe d'*épilepſie* remonte par voye d'ondulation du pied à la tête? D'ailleurs le genre nerveux, qui fait le fondement du membraneux, étant comme un raiſeau qui fait le *batis* des parties *ſolides*, l'on comprend que les mailles de ce raiſeau étant *diſtractiles* ou muſculaires, la *contraction* des unes emporte la *diſtraction* des autres. C'eſt ainſi qu'une douleur piquante de côté, en tiraillant les fibres membraneu-

ſes du poumon, cauſe une toux très-fatigante pour les pleuretiques, parce que c'eſt une diſpoſition ſpaſtique qui ſe communique à la poitrine, puis aux membranes du poumon & aux tuniques particuliéres de chaque veſicule de ce viſcére; & ainſi la toux *ſpaſtique* ou la tenſion *tonique* des membranes devient la cauſe de l'*étbiſie* pour les raiſons ſuivantes.

Les veſicules du poumon font en détail dans l'œconomie animale, ce que le cœur y fait en gros. Celui-ci broie toute la maſſe du ſang, & les veſicules du poumon en briſent & attenuent la portion qui circule dans les artéres capillaires, qui rampent ſur les tuniques de ces veſicules. Ainſi cette attenuation ou ce broyement venant à manquer de ſe faire, le ſang ſe trouve dépourvû de l'attenuation la plus intime de ſes ſucs, ce qui nuit à ſa fluidité. Or c'eſt l'effet de l'état *ſpaſtique* des veſicules du poumon; car l'air qui les remplit, étant plein de reſſort, ne trouve point d'*antagoniſte* dans la ſyſtole des veſicules, parce

qu'elles sont demeurées dans une *tension tonique*, qui tient de la paresse ou de l'inaction. Cependant le chyle dont est impregné le sang des artéres pulmonaires, restant mal divisé, il fournit aux *artéres lymphatiques*, & conséquemment aux fibres membraneuses, un suc nourricier qui étant mal *pisté*, ne peut les pénétrer ; elles tombent donc dans le dessechement qui dégénére en *éthisie*. C'est bien l'idée la plus reçue en Médecine, que l'*atrophie* ou la maigreur a pour cause l'épaississement des humeurs. Il y en a qui attribuent cet épaississement à l'estomac, en conséquence on le fatigue à pure perte par des remédes mal entendus ; & voila ce qui fait l'incurabilité de l'*éthisie* ; car l'estomac est innocent de ce qui se passe ici dans le genre nerveux, & l'erreur vient de ce que l'on confond les désordres des *coctions*. Celle de l'estomac qui est la *premiére*, peut être irréprochable, pendant que la *seconde* (c'est celle qui se fait dans les vaisseaux) sera très-imparfaite, de sorte que la *troisiéme*, qui est l'*assimilation* qui

se fait dans les fibres des *solides*, manquera de s'y faire. C'est donc l'*assimilation* manquée qui fait le fondement de l'*éthisie*.

LXXVIII. La Phthisie. On fait ordinairement peu d'attention à cette cause dans la cure de l'*éthisie*; de même dans les affections *phlegmoneuses* de la poitrine, comme sont la *pleuresie* & la *peripneumonie*, qui passent en *phthisie* : y en a-t-il beaucoup qui pensent à prévenir la cause originaire qui produit ce défaut d'*assimilation*, qui est le vice que le poumon a contracté par l'*inertie* ou le déchet de la systole des fibres de ses vesicules, parce que cette *inertie* est causée par l'inflammation qui a précedé, & qui a laissé dans ce viscére un fonds de secheresse ? ce ne sera que par la diligence à réprimer ou à prévenir l'inflammation, que l'on parviendra à parer ce viscére de cette tache. Enfin la saignée étant le seul reméde qui dérobe le sang à l'inflammation, l'on ne parviendra à mettre les malades de pleuresie & de peripneumonie, hors d'atteinte de *phthisie* & d'*éthisie*, qu'en la prati-

quant avec ſageſſe & l'habileté qu'il convient, pour la réiterer, & pour abattre ainſi d'un même coup le mal preſent, & diſſiper la menace de ceux qui arrivent trop ſouvent après les pleureſies, &c. Les *calmants* ſont d'excellents *ſpécifiques* dans cette occaſion ; car comme leur vertu ſinguliére eſt de reſtituer aux ſolides, ou de leur conſerver la ſoupleſſe de leur reſſort, pour ne pas les laiſſer tomber dans une diſpoſition *ſpaſtique*, l'art de les employer c'eſt de le faire de bonne heure & de les continuer aſſiduëment dans les pleureſies ou toutes ſemblables affections accompagnées de toux ſeches & importunes, pour conſerver les fibres dans leur ton naturel, par-là l'on prévient la ſechereſſe & le roidiſſement où tombent les parties qui s'amaigriſſent de jour en jour après de ſemblables maux.

C'eſt l'amaigriſſement qui dénote ordinairement & qui fait le veritable état de *phthiſie*, lorſqu'il prend au malade des chaleurs après le repas, & qu'il paroît ſur ſon viſage un rouge extraordinaire. C'eſt alors

qu'il ne faut plus perdre de tems ſans travailler à réprimer toutes ces *oſcillations* fievreuſes, qui tiennent le genre nerveux dans une irritation habituelle. Les *humectants* ſont les remédes les plus propres à conſerver la ſouple élaſticité des parties ſolides ; tels ſont les bouillons de veau avec le ris, les gruaux, les *crêmes* d'*orge*, de *lentilles*, des haricots ; &c. Car dans toutes ces graines l'on trouve infiniment plus de ſûreté que dans le lait même, dont l'uſage, s'il eſt prématuré ou déplacé, conſomme très-ſouvent le mal qu'on veut faire éviter aux phthiſiques. Mais un autre abus auſſi dommageable aux phthiſiques, c'eſt de leur faire des conſommés de viande, qui augmentant le feu ou l'ardeur du ſang, & en conſéquence la ſechereſſe des parties, précipitent les malades dans ces *émaciations* hideuſes qui font des ſpectres des perſonnes phthiſiques, ſur-tout parmi les Pauvres. Au contraire rien ne les ſoulage tant que l'uſage conſtant d'une très-légére eau de veau, où l'on fait bouillir une ou deux têtes

de pavot, qui doit leur ſervir preſque de boiſſon ordinaire; c'eſt même le moyen de leur rendre l'uſage du lait de vache bienfaiſant ou ſans danger, en mêlant très-peu de ce lait dans l'eau de veau, comme ſeroit un poiſſon de lait ſur une pinte d'eau de veau, obſervant d'ailleurs de ne la donner que par petits coups, comme d'un poiſſon qu'il faut faire boire au malade d'heure en heure, ſans jamais interrompre l'uſage de quelques grains de pilules de *cynogloſſe*, reitéré deux ou trois fois dans vingt-quatre heures.

Il eſt un préjugé dont il faut ſe préſerver, car il a étrangement prévenu les eſprits. C'eſt ſur l'uſage des *balſamiques*, les plus trompeurs remédes pour la cure des phthiſiques. C'eſt que la pourriture du poumon étant l'effet de l'inflammation, laquelle a laiſſé les parties en *phlogoſe*, c'eſt jetter du ſoufre dans le feu, & encore en pure perte, car les qualités balſamiques, *deterſives & mondifiantes* que l'on releve dans les *baumes*, ou ne parviennent pas au pou-

mon, ou bien elles n'y arrivent qu'après avoir répandu l'ardeur & le feu par tout le corps, pour y allumer le même feu. L'idée d'ulcére favorise à la vérité celle des remedes balsamiques ; mais en examinant ce que c'est qu'un ulcére dans le poumon, on voit que ce sont des ulcérations phlegmoneuses de *tubercules*, qui entretiennent autant d'abscès que de vesicules pulmonaires qui ont suppuré. Et c'est la raison pourquoi l'on vient de voir combien les balsamiques sont dangereux ou impuissants pour la guérison des affections *phthisiques*, & pour les états d'*atrophie*.

Mais, dira-t-on, que de choses dont il faut s'abstenir dans la cure de la phthisie, tandis que c'est ce qu'il y auroit à faire dont il faudroit une ample énumeration ? Tout cela prouve la grandeur du mal & la difficulté qu'il y a à le traiter. Il en est de cette maladie comme de toutes les grandes choses, lorsqu'elles sont trop relevées dans leur objet, ou trop difficiles à comprendre ; il est plus facile d'en dire ce

qu'elles ne ſont pas que ce qu'elles ſont. Or tout eſt grave en quelque maladie de poitrine que ce ſoit, parce qu'outre l'incompetence du ſang dans ſes qualités, qui le rendent ſujet à s'arrêter ou ſe ralentir; la ſituation des poumons rend les maladies qui lui ſont propres d'une très-difficile guériſon. En effet les *lobes* de ce viſcére ſont des ſacs membraneux horiſontalement ſuſpendus, & comme iſolés; de maniére qu'à raiſon de cette poſition, les ſucs s'y engouffrent ſans pouvoir s'aider à ſe remonter, de l'appui d'aucune partie voiſine. C'eſt d'ailleurs un viſcére ſemblable à une *peninſule*, où l'on n'aborde que par des chauſſées; ainſi un poumon malade eſt hors de portée à tous les remédes. Bien plus les maladies y entrent en foule, pour ainſi dire, par les artéres, les veines n'y rapportant le ſang par le ventricule droit du cœur, que pour y accumuler les embarras, par les materiaux qu'y apporte un ſang chargé d'un chyle preſque crud. Après cela il n'eſt pas étonnant qu'il ſe

trouve si peu de secours à proposer pour guérir un poumon malade. Au reste, en disant tout ce qu'il est dangereux de pratiquer en fait de remédes, l'on se trouve au fait de ce que l'on peut pratiquer en sûreté; c'est la cure palliative tirée bien plus de la diette & du régime, que de la *pharmacie*. Et cependant avec ce peu l'on a la consolation de faire vivre des phthisiques pendant des années, & souvent même ils meurent d'autres maladies que de leur phthisie.

Il est encore deux sortes de remédes dont l'on a à se défier pour la cure de la phthisie, sçavoir l'*anti-hectique de potier*, dont les essais sont sujets à d'étranges dangers, & il y a beaucoup d'apparence que l'on n'a point la vraie description de ce reméde. Les *vulneraires* amusent les malades & souvent les empirent, si l'on en excepte le *lierre terrestre* dont les *infusions theiformes* sont d'un grand secours, sur-tout dans les crachemens de sang des phthisiques. Enfin le *quinquina* qui paroît être une espéce de spécifique dans les *hémor-*

rhagies ou crachemens de ſang, qui ſont ſujets à venir par accès, ne doit point être employé dans les fievres des phthiſiques & dans leurs crachemens de ſang, parce que ordinairement il réuſſit mal dans les occaſions où quelque viſcére eſt entamé.

C'eſt en particulier pour l'avantage des Pauvres que je ſuis entré dans tout ce détail, parce que, comme ils ſont ordinairement abandonnés ou livrés au premier venu, qu'un zéle qui n'eſt pas ſelon la ſcience, anime à leur donner des remédes accrédités dans le vulgaire; ces pauvres malheureux ſe trouvent en proye aux préjugés de perſonnes qui les tuent par charité. L'on veut mettre les Pauvres à l'abri de ces accidens, & c'eſt ce qui a fait que je me ſuis un peu étendu ſur cet article.

LXXIX. Maladies d'eſtomac.

Je reviens à préſent aux maladies de la partie rouge du ſang, ſoit les *phlegmoneuſes* ſimples, ſoit celles qui dépendent & de la *ſtaſe*, & de la congeſtion de cette partie rouge dans les parties qu'elle menace d'accabler. Que n'a-t-on pas à craindre

d'un ſang qui porte dans ſon ſein l'inflammation, quand au ſortir du ventricule gauche du cœur, il échappe aux artéres intercoſtales, dans leſquelles il auroit pû s'embarraſſer & y faire la pleureſie? Car c'eſt un ſang qui tombe à plomb par un canal *cilindrique horiſontal* avec l'impétuoſité qu'il acquiert au ſortir de ce ventricule, & qui eſt entretenu par la force d'un reſſort ſyſtaltique qui eſt naturel à ce canal. Mais par une telle caſcade, où ce ſang tombe-t-il? C'eſt une ravine, qui par la *cœliaque* va ſe répandre par les artéres *gaſtriques* droite & gauche, & par conſéquent ſur toute l'étendue d'une partie auſſi mollaſſe qu'eſt l'eſtomac: faut-il tirer d'ailleurs les cauſes de tant de maladies qui affligent ce viſcére; telles ſont les douleurs, les coliques, les indigeſtions, quelquefois même les vomiſſemens de ſang? Si l'on conſidére encore que de ce même tronc d'artére partent (quelquefois avant la *cœliaque*) les artéres *diaphragmatiques*, ſera-t-il malaiſé de trouver les cauſes de ces malheureux

hoquets, & de tant d'autres accidens qui regardent le *diaphragme*. Car l'estomac dans les vomissemens emprunte très-souvent de cette communication avec le diaphragme, les secousses énormes qu'il cause en certaines maladies.

C'est donc de l'abondance du sang, de son *impétuosité* & de sa congestion sur les membranes de l'estomac, que dépendent la plûpart des maux qui le fatiguent ; car ce poids, comme un corps étranger, gênant le mouvement musculaire des membranes de ce viscére, en souleve la vertu *systaltique* ; de sorte qu'il est rare que la cause des maux d'estomac ne soit mixte, compliquée de *spasme* dans les *solides*, & de congestion dans les *fluides*. Cette cause se manifeste sur-tout dans les corps replets, & dans les suppressions d'évacuations sanguines dans les deux sexes. Car le reflux du sang qui se fait dans ces occasions vers l'estomac, dénote que souvent c'est une semblable cause, qui en d'autres occasions fait ces maladies. Aussi ne se trompe-t-on guère quand on

pratique la ſaignée dans les maux d'eſtomac violens & douloureux, ou opiniâtres. Les *émetiques*, les *purgatifs*, les *ſtomachiques* deviennent donc moins néceſſaires & beaucoup moins ſûrs, & ce ſera encore un moyen d'abréger la dépenſe des remédes à la médecine des Pauvres.

LXXX. Hoquets. Les hoquets ſont des maladies de l'eſtomac dont les retours & la fréquence n'arrivent que parce que la cauſe s'en renouvelle promptement. Cette cauſe ſe manifeſte par la poſition des *artéres* & des *veines* du diaphragme, car celles-là ſortant immédiatement de l'aorte, font peu de chemin pour y porter le ſang, tandis que les veines ſe rendant auſſi immédiatement, & tout prochainement dans la *cave*, font que le même ſang qui fait le hoquet en abordant trop abondamment au *diaphragme*, y eſt rapporté très-promptement de la veine cave par le ventricule gauche du cœur. On voit par-là la néceſſité de la ſaignée pour terminer les plus furieux hoquets & les plus opiniâtres. Il n'en eſt point des vaiſſeaux ſanguins du diaphragme,

phragme, comme des artéres & des veines *gastriques*. Celles-ci font prendre au sang des artéres *gastriques* un chemin aussi long pour son retour au cœur, qu'il y a de distances & de *coupures*, ou d'angles & de courbures dans les veines de *la porte*, dans celles du *foye*, puis du fust de la *cave* en remontant au ventricule droit du cœur. Ainsi la saignée ayant dissipé la congestion du sang qui fait les maux d'estomac, l'on se trouve autorisé à espérer que les maux sont moins sujets à récidiver, parce qu'ils donnent le tems après la saignée de placer les remédes convenables. Ce sont les délayans les plus simples, ne fût-ce que de l'eau, laquelle bûe chaude & abondamment, dissipe des maux d'estomac les plus opiniâtres. A l'aide cependant de l'usage de la *thériaque* animée de quelques goutes anodines, qui portant le calme dans les fibres de l'estomac, les met en état d'en régler le broyement pour perfectionner sa coction, d'autant plus nécessaire dans l'œconomie animale, qu'étant la premiére, elle fait

la régle & la bonté de toutes celles qui s'ensuivent.

La partie rouge du sang a donc tellement des maladies en propre, qu'indépendamment de la disposition phlegmoneuse que sa masse prend dans le poumon à raison d'un air intempéré, elle devient capable de faire des maladies par sa seule congestion, ou *plethore* qui lui arrive en s'accumulant dans les viscéres. L'on vient d'en voir des exemples dans les maladies de l'*estomac* & du *diaphragme*; mais les *hémorrhagies* & les *pertes de sang* en fourniront bien d'autres, comme on le verra plus particuliérement dans les maladies des femmes; & on le voit ici à l'occasion des *vomissemens de sang*. La *congestion* donc qui s'en fait dans les artéres gastriques, comme on l'a fait remarquer, ne pouvant être reprise assez promptement par les *veines*, ce sang poussé par son impétuosité, son volume, & la pression *systaltique* des fibres des membranes, s'échappe & se fait jour par les *artéres lymphatiques* dans la capacité de l'estomac. On ne vou-

droit point exempter un tel sang d'une tache phlegmoneuse, ou d'un principe inflammatoire, puisqu'une telle évacuation ne se passe guère sans ardeur & sans *phlogose*. Mais l'abondance ou la congestion, fût-elle toute seule, est plus que suffisante pour produire cette évacuation.

C'est toujours à ce seul égard un accident très-grave, & qui demande un très-prompt secours. Ce ne doit pourtant jamais être pour l'arrêter par des *astringents*; car comme il y a une impulsion véhémente qui chasse le sang, animé d'ailleurs par son volume; ce sang trouvant ses issues bouchées dans l'estomac, se résilie dans les vaisseaux du voisinage qui deviennent les siéges ou les lieux d'inflammations très-dangereuses par les suppurations mortelles qui en sont les suites. La sûreté de cette cure consiste donc à dissiper la congestion; & c'est l'affaire de la saignée seule, qui cependant prépare à l'usage des remédes qui rabbatent le *bouffement* du sang, & qui en calmant les irritations des

fibres des sécrétoires, en referment les bouches ou les issues ; & par-là le sang reprenant son cours par la circulation, il laisse les viscéres en sûreté. Les eaux d'*orge*, de *ris* & de *millet*, sont des astringents alimenteux, en même tems qu'on emploie les poudres absorbantes de même qualité, comme le *corail rouge*, les *bols* ou terres d'*Armenie* & *sigillée*, le *cachou*, la corne de cerf que l'on arrose de quelques goutes de la *liqueur minerale anodine*, sans se refuser en cas de besoin à l'usage des *narcotiques*, que l'on adoucit encore par celui des *émulsions*, des sucs, ou des eaux de pourpier, de plantin, de millefeuille ; & enfin pour s'assurer contre les retours, l'on en vient aux eaux ferrugineuses de Forges & de Passi, &c.

Telle est l'impétuosité du sang jusque dans les artéres gastriques. Mais quel torrent n'auroit-ce point été que cette ravine, si la colomne de sang qui tombe perpendiculairement du ventricule gauche du cœur, ne rompoit son coup, en se partageant en deux colomnes à la ren-

contre de l'*artére cœliaque*, qu'elle enfle, mais qui la partage à droit & à gauche dans les artéres *hépatiques & spléniques ?* En falloit-il moins pour préserver ces deux viscéres, les plus notables qui soient dans l'œconomie animale ? ce sont le foye & la rate. La plus grande partie de ce sang artériel fait sa retraite dans la *rate*, ou presque tout est artériel, *solides* & *fluides.* Ce sont des cellules ou rézeaux vésiculaires qui composent le tissu de ce viscére, & ces vésicules sont autant de repaires pour le sang artériel, à mesure qu'il y aborde, & qu'il s'y *cantonne.* Mais en même tems les *veines spléniques* qui répondent aux artéres de ce nom, se trouvent dans une telle continuité avec elles, que les injections faites dans les artéres passent dans les veines ; on verra dans quelque tems ce qui en arrive.

Nonobstant ces admirables précautions de la nature, le sang artériel se trouve encore assez de force en certaines occasions pour faire des *congestions* dans les *sécrétoires du foie*, de sorte que se confondant LXXXI. Flux hépatique.

avec la sérosité lymphatique bilieuse qui se sépare naturellement du foye dans les intestins, il cause ce *flux* sanguin séreux, nommé *hépatique*, lequel consiste en excrétions qui ressemblent à des lavûres de sang. L'on s'en prend à la foiblesse du foye qui laisse échapper ces sérosités sanguinolentes, au lieu que ce viscére, sans être ici en faute, n'a d'autre part dans la production de ce flux, que d'être forcé dans le *ton* de ses fibres qui sont violentées par l'affluence d'un sang artériel, ou plûtôt par la véhémence de son abord dans ce viscére, dont il force les diametres des *couloirs*. Aussi n'est-il point de remédes plus efficace pour promptement remédier à ce desordre, que d'arrêter l'impétuosité du sang, en en diminuant le volume par les saignées, & en en modérant le cours par des *absorbans-adoucissans-sedatifs*, le *succin*, le *nitre*, & la *magnésie blanche*. C'est pourquoi les chicoracées sont ici d'un merveilleux secours, soit en *tisannes*, *bouillons*, *sucs aqueux*, ou *apozémes*. C'est que tout paroît chaleur dans

cette maladie, tant par la nature de l'humeur qui se vuide, qui est le sang, que par les symptomes qui accompagnent la maladie comme la soif; une observation constante a fait connoître que le *flux hépatique* prend ordinairement à des personnes *plethoriques* qui abondent en sang; & des Médecins attentifs à étudier les mouvemens de la nature en les comparant avec ceux des maladies, ont trouvé beaucoup de ressemblance entre les *hémorrhoïdes* & le *flux hépatique*, jusque-là qu'ils ont remarqué que celui-ci n'est souvent que comme le substitut des hémorrhoïdes manquées ou supprimées. Aussi font-ils observer que les *purgatifs* ou semblables évacuans doivent être exclus de la cure du *flux hépatique*, au lieu que les simples altérans y suffisent, & entre autres les bouillons de graines, sçavoir de ris, d'orge, de millet, de pois, de haricots, &c.

Mais à l'occasion de la *plethore*, car c'est elle qui cause les évacuations de sang dans le *flux hépatique*, il faut se souvenir, pour ne s'y pas

tromper, qu'il eſt une évacuation de ſang par les ſelles que cauſe certainement la *plethore*, c'eſt en ceux à qui l'on a amputé quelque membre conſidérable, comme un bras, une jambe, ou une cuiſſe; car en ces perſonnes l'eſtomac préparant toujours la même quantité de chyle pour faire la même quantité de ſang, parce qu'ils ont également faim, quoiqu'ils n'aient que les trois quarts ou environ de leur corps à nourrir, il s'amaſſe dans leurs vaiſſeaux un ſurcroît de ſang qui les fait malades, ou qui leur cauſe des évacuations de ſang par les ſelles, ſi l'on manque à les ſaigner du bras de tems en tems pendant l'année.

LXXXII. Maux de rate.

Le ſang apporté par la *cœliaque* gauche dans la rate, y devient l'occaſion & la matiére de tous les maux de ce viſcére. On les attribue communément à un ſang groſſier, épais, croupiſſant & terreſtre; cependant il n'eſt pas de viſcére en qui le ſang ſe conſerve plus conſtamment artériel. A quoi donc attribuer les gonflemens de rate, & la plûpart des tumeurs, des engorgemens

mens & des obstructions qui s'y font? Car l'on sçait par des observations sensibles, à quel dégré de battement parviennent les artéres qui composent le *parenchyme* de la rate, jusqu'à se faire non-seulement sentir sous les doigts, mais encore jusqu'à se faire entendre. Qu'attendre donc ou que ne pas craindre d'un tel sang s'il tombe en *congestion*, lorsqu'il sera arrêté par son trop d'affluence dans ce viscére? J'en conclurai d'abord qu'il n'y a rien de plus préjudiciable à la santé que les *purgatifs*, & tant d'*aperitifs* chauds, aromatiques, dessechants & sulphureux qu'on emploie si volontiers dans les maladies de la rate. Au contraire les saignées du bras & du pied, les rafraîchissants, les demi bains & les eaux minerales froides sont très-utiles aux malades de rate, aux mélancoliques, & aux vaporeux hypocondriaques.

Dans ce *méchanisme* de la rate, & dans la structure de ce viscére, se decouvre la juste idée de l'*atrabilaire*, cette qualité formidable, & si malaisée à manier dans la cure de LXXXIII. Maladie atrabilaire

certaines maladies. Ce ſont celles où *Hippocrate* fait ſoupçonner la tache de *mélancolie*, ou le *mélancoliſme* ſecret qui y regne ; de ſorte que tout y eſt extraordinaire & bizare, ſoit dans les *ſymptomes*, ſoit dans les remédes. Car en effet le ſang reçu dans la rate y devient un ambigu, en ce que ſans dépoſer abſolument ſon état, ou ſans quitter ſa qualité d'artériel, il ſe revêt de la nature d'un ſang venal. La raiſon de cette métamorphoſe, qui ne s'apperçoit nulle part ailleurs dans l'œconomie animale, conſiſte en ce que le ſang artériel au ſortir des artéres *ſpleniques* ſe répand par une eſpéce d'*extravaſation*, par le nombre inconcevable de petites cellules qui ſont formées par les veines, & qu'il remplit comme une éponge qui s'imbibe d'une liqueur. Mais tout ce tiſſu renfermant dans ſes fibres une force extraordinairement ſyſtaltique, à en juger par celle de battement ou de palpitation que prend la rate en certaines maladies, fait bien voir que cet organe eſt tout artériel : ce ſang qui paroît noir ou mélancoli-

que, tant qu'il eſt conſideré dans le tiſſu ſpongieux cellulaire de la rate, en ſort rouge & vermeil comme l'artériel par les *veines ſpleniques* : on le voit ainſi coloré dans les animaux que l'on ouvre tout vivants. Il eſt une raiſon naturelle de la couleur noire du ſang dans la rate, c'eſt qu'il y tombe en ſortant de canaux fort étroits, en comparaiſon de la capacité du rezeau cellulaire de la rate; il y perd à la vérité de ſon mouvement; mais il n'en perd pas aſſez pour lui ôter ſa qualité artérielle, parce que la ſyſtole étonnante des fibres de ce rezeau conſerve beaucoup de ſa qualité originaire. Ceci eſt comme une *transfuſion* naturelle qui ſe fait par voye de *tranſvaſation* immédiate des artéres dans des cellules veneuſes, mais *ſyſtaltiques*. C'eſt donc pour ainſi dire la nature renverſée dans les veines *ſpleniques*, paralleles en ceci avec le tronc de la *veine porte*. Si après cela l'on fait réflexion ſur les parties de tout le bas-ventre, ſur les membranes duquel ou de ſes viſcéres rampent tant de vaiſſeaux ſanguins, qui appar-

tiennent à la *veine porte*, on conviendra que cette veine a une part considerable dans la production des maladies, dans celle de leurs symptomes, enfin dans les effets qu'on attend des remédes.

LXXXIV. Lienterie & Flux cœliaque. Ce sera la matiére de plusieurs réflexions utiles pour la cure des maladies du bas-ventre qui sont si fréquentes parmi les Pauvres. Mais le sang artériel de la veine splenique, avant que de s'engager dans le tissu de la rate, s'est répandu, comme il a été dit, par les *gastriques* dans toutes les membranes de l'estomac; c'est un poids qui tient génées les fibres de cet organe capital de la digestion, & qui devient la cause de deux maladies, qu'il ne faut point séparer l'une de l'autre, parce qu'elles se ressemblent parfaitement dans leurs principes & dans leurs effets, c'est-à-dire, dans les évacuations qui suivent. Ce sont la *lienterie* & le *flux cœliaque*. Il est assez ordinaire d'entendre donner à ces deux maladies des origines differentes: l'on a coutume de faire l'*estomac* auteur de la *lienterie*, & les *intestins*

celui du *flux cœliaque*. On fonde cette distinction sur ce que dans la *lienterie* l'on voit rendre par les selles les alimens presque tels qu'ils étoient avant que de les avaler, au lieu que dans le *flux cœliaque* ce sont des matiéres chyleuses, qui sortent par les selles du corps des malades. Mais ces matiéres chyleuses ressemblent bien plus au chyle primitif imparfaitement broyé dans l'estomac ; tel qu'il est avant que d'avoir passé par les intestins, qu'au chyle parfait & laiteux, tel qu'il se trouve après avoir été perfectionné dans ces organes. Pour moi je n'admets qu'une seule & unique cause pour ces deux maladies, sçavoir : la foiblesse des fibres qui travaillent les digestions.

Cette étiologie est fondée sur deux raisons. 1°. Sur la ressemblance du siége qu'occupent ces maladies, c'est le genre membraneux, soit qu'on le prenne dans l'estomac, soit qu'on l'établisse dans les intestins. 2°. Sur ce que l'on a vû le *flux cœliaque* dans un vieillard se guérir par l'*ipecacuanha* donné à petite dose. Quoi qu'il en soit, le sang arté-

riel poussé avec véhémence de l'*aorte* par les *gastriques*, occasionnant la *plethore*, & portant la gravitation dans le tissu des membranes de l'estomac, il n'est point d'abord d'autres remédes dont on puisse faire usage que la saignée du bras; car ce n'est que faute de saigner que l'on manque la guérison de bien des cours de ventre; cette guérison devient dès-là très-difficile, parce qu'on en cherche la cause dans les humeurs, & elle est dans les vaisseaux. Ceci donc supposé, le reste de la cure dans ces deux maladies consiste dans l'usage des remédes *confortants toniques* légérement calmants, telles que sont de légéres potions faites avec le *diascordium* bouilli, l'eau *thériacale* adoucie par un peu de confections d'hyacinte, de légéres décoctions des *santaux*, quelquefois l'eau de rhubarbe très-affoiblie. Car de grands Praticiens font remarquer que les remédes confortans, les plus simples & les plus temperés, mais appropriés à ces maladies, sont préférables aux plus composés, aux plus actifs & aux plus chauds. On

peut aussi faire usage de la *tascarille* donnée par grains, mêlée avec de la *limaille de fer porphyrisée*, & quelques grains de *cachou.* Si tous ces remédes étoient insuffisants, l'on en vient à l'*ipecacuanha*, puis à l'*eau de forge.*

Cette affluence de sang, qui se précipite par l'*artére meseraïque* superieure, celui qui revient, dépouillé de sa lymphe, par les *veines pancreatiques*; & celui qui revient privé de sa partie *oleagineuse* ballsamique, par les *épiploïques*; tant de sang differemment constitué, découvre assez clairement la source d'où viennent les bouffissures, les gonflemens, les tensions *phlegmoneuses*, soit dans les maladies des personnes du sexe, soit dans les differens états de la vie, ou des hommes, ou des femmes, & démontre en même tems la nécessité de la saignée dans les affections du bas-ventre. De plus si l'on fait attention que cette même *meseraïque* descend en rampant sur les intestins *grêles* par tout le *mesentére*, on verra que c'est le sang de ces vaisseaux qui a le plus de part dans les affe-

ctions *mesentériques*, qui renferment tant de fievres opiniâtres, de maux *chroniques*, d'obstructions dans les glandes & dans la duplicature des membranes de toute cette région. D'ailleurs l'artére *meseraïque* inférieure inonde de sang les membranes des gros intestins, & comble en particulier les vaisseaux *hémorrhoïdaux*, *veines & artéres*. Toutes ces observations font sensiblement appercevoir tous les désordres qui arrivent dans le bas-ventre à l'occasion du retour du sang par la *veine porte* dans le foye, & par la *cave* dans le cœur.

Tant de sang qui se précipite de l'*aorte* par toutes ces artéres dans les parties du bas-ventre les menace toutes d'inflammations; tous les maux qu'occasionne l'engagement de la partie rouge du sang dans les parties basses sont autant d'inflammations; de-là viennent les *hémorrhoïdes* qui ne sont que des engorgemens des artéres hémorrhoïdales. Mais si des artéres particuliéres sont capables de tant d'inflammations, celles qui sont comme les capitales,

& qui ſe trouvent à la deſcente de l'aorte, qui aboutiſſent d'ailleurs à des viſcéres principaux, ne ſeront point exemtes de ces engagemens phlegmoneux dont la partie rouge du ſang eſt ſi ſuſceptible; telle eſt la ſituation des *reins* & des *artéres émulgentes*, qui ſe perdent dans le tiſſu ſi compact, & ſi ſerré du *parenchyme* des reins. De-là ſe forment ces cruelles *néphritiques* qui expoſent les malades à de ſi énormes douleurs. La diſpoſition ſpaſtique des membranes de ce viſcére qui ſont enflammées par-tout ſupprime d'abord les urines, & ménace l'œconomie animale de différents maux: tels ſont les maux de cœur ou les envies de vomir qui caractériſent les *néphritiques*, & qui ne ſont que des irritations convulſives continuées par les *plexus* qui ſe communiquent des reins à l'eſtomac.

La cure de ces maux ne doit donc ſe prendre que du côté de l'inflammation; de ſorte que c'eſt les rendre incurables, que de s'occuper à pouſſer par les *diuretiques* les urines ſupprimées, avant que d'avoir ôté

l'inflammation qui tient ſerrés les *ſecretoires* des reins. Il faut avoir recours à la ſaignée, ſur-tout à celle du bras, qui doit précéder de beaucoup celle du pied. Les eaux émulſionnées avec les ſemences de melon, de pavot blanc, & quelques amandes douces pilées & arroſées abondamment d'eau d'orge, de lin ou de guimauve, les potions huileuſes avec l'huile d'amandes douces, & les ſyrops de guimauve, les bouillons où l'on ajoutera ſur chacun quelques cuillerées de jus d'herbes, ſur-tout de cerfeuil, & d'un peu d'ozeille mêlée avec le cerfeuil. Enfin quelques *calmants*, comme le ſyrop de *diacode*, tout cela portant le relâchement dans les fibres des reins, autoriſe enſuite l'uſage des *diuretiques*, comme des tiſannes de *chiendent*, de racine d'*ozeille*, de *fraiſier*, de *perſil*, d'*aſperges* & de *régliſſe*, en même tems que l'on donnera les *trochiſques d'alkekenge*, les poudres d'*yeux d'écreviſſes*, de *coquillages* (ſur-tout d'*écailles d'huitres*) de *coques d'œufs*, de *nitre purifié*, arroſées avec le ſuc de *citron*. Les lavemens émol-

lients anodins, où l'on fait quelquefois bouillir quelques têtes de *pavot*, ou bien dans lesquels on dissout environ un gros ou deux de *philonium romanum*, lorsqu'aprés les saignées nécessaires, l'excès des douleurs oblige d'en venir à l'usage des narcotiques, & des pilules de *starkai.*

Que d'embarras cependant présentent aux yeux ces amas de sang descendus de tant de différens viscéres, pour se remonter vers le cœur? Que d'étranges alliages à appréhender de leurs mélanges, ou sur la route qu'ils vont tenir, ou quand ils se seront réunis dans les grands vaisseaux? Mais avant que d'y arriver, à quels ralentissemens ne sont-ils point exposés dans les capillaires des vaisseaux, jusqu'où ils se sont engagés. Le sang qui remonte au cœur par la *veine porte*, est composé de tous les restes de celui qui a servi aux viscéres superieurs, en laissant par-tout dans leurs secretoires la *lymphe*, & ses parties huileuses, grasses & propres à faire glisser les humeurs à travers les petits

vaiſſeaux. Il ſe trouve d'autant plus ralenti dans les parties baſſes, qu'il a perdu un véhicule abondant dans les reins qui l'ont dépouillé de ſa ſeroſité. En même tems il perd dans les veines *ſpermatiques* le ſpiritueux qu'il a laiſſé dans les organes où l'ont porté les artéres de ce nom. Enfin étant dénué dans les veines *uterines* de ce qu'il a laiſſé de plus fluide par les artéres de même genre qui l'ont dépoſé dans les organes du ſexe, il ſe trouve avoir très-peu de vehicule dans la veine porte. Ce ſont autant de cauſes de *congeſtions*, de *ſtaſes* & d'appeſantiſſemens dans les *fluides*; & voilà ce qui infailliblement produit les *hémorrhoïdes*. Car le ſang des artéres hémorrhoïdales étant pouſſé dans ces profondeurs de vaiſſeaux, ſans trouver d'iſſuës aſſez promptes pour ſe dégager par les veines où tout s'oppoſe à ſa *remontée*, il en gonfle les extrêmités, & celles des veines hémorrhoïdales qui leur ſont continuës, avec plus ou moins d'inflammation; le tout avec de grandes douleurs: ce ſont alors de vraies

hémorrhoïdes, qui sont assez communes parmi les Pauvres. On leur donne à la vérité d'autres noms, comme ceux de *coliques venteuses*, *bilieuses*, *hépatiques*, tandis que ce sont des affections de la *veine porte*; qui a des rapports & des liaisons immédiates avec tous les viscéres du bas-ventre.

Rien n'abregera plus la cure des maux de ventre que d'en bien connoître les sources, les siéges ou les causes. On s'attache à vouloir purger des *glaires*, des *viscosités*, des *crasses*, que l'on suppose dans les intestins, au lieu que c'est le sang lui-même, dont les congestions causent tous ces maux, parce que tout y languit par l'appesantissement des sucs qui ont à se remonter du creux des parties basses vers le *foye*, & vers le cœur. Cependant l'on néglige de vuider les vaisseaux, & de-là naissent des abscès, puis des fistules au fondement, en même tems que tout le bas-ventre est tourmenté de gonflemens, de douleurs, ou de semblables *symptomes*, qui font prendre le change dans l'usage des

remédes. Car on les destine contre des humeurs contenuës dans les viscéres, lorsqu'ils ne souffrent que par la sympathie, ou leurs communications avec les vaisseaux *hémorrhoïdaux*, & plus prochainement avec ceux de la *veine porte*. La saignée faite à tems préviendra tous ces maux, & épargnera bien des drogues aux pauvres malades. C'est pourquoi l'on doit s'informer des pauvres personnes qui sont sujettes à de fréquentes coliques, à des gonflemens de bas-ventre, des envies de vomir, des pertes d'apetit, &c. s'ils n'ont jamais eu d'hémorrhoïdes, parce qu'en manquant à se reproduire de tems en tems, elles occasionnent tous ces maux. En pareil cas, il faut conseiller à ces personnes de se faire saigner au printems & à l'automne, avant que les accidents hémorrhoïdaux, ou les accès d'*hémorrhoïdes* soient arrivés. Et ces saignées purement de précaution, doivent se faire du *pied*, après celle du bras, à dessein de prévenir la congestion du sang dans les parties basses : au lieu que c'est celle du

bras presque seule, qu'il faut pratiquer, quand l'accès d'hémorrhoïde est arrivé. Alors un avis capital à donner aux Pauvres, c'est de ne pas se livrer à tous les *onguents*, les *huiles*, & les *baumes* qui se distribuent dans le monde pour guérir les hémorrhoïdes; car rien n'est si propre à attirer des fistules au fondement. Il suffit d'appliquer dessus des jus de *joubarbe* battus avec un jaune d'œuf, où l'on dissout un *grain d'opium* quand les douleurs sont trop pressantes. A même dessein l'on emploie les *cataplasmes* de *mie de pain*, de lait & de safran, ceux de *mauves*, de *guimauves*, de *bouillon blanc*, de *graine de lin*, avec des *fleurs de camomille*, y ajoutant en cas de vives douleurs les feuilles de *jusquiame*. L'on use encore avec succès des fomentations faites avec les decoctions de ces herbes. Et à ce sujet l'on doit avertir ces pauvres gens, que l'un des meilleurs préservatifs contre les hémorrhoïdes à venir, est de s'étuver souvent le fondement avec de l'eau fraîche ou de l'eau tiéde suivant les saisons, les person-

nes, les ſexes, & les temperamens. Un ſemblable reméde, c'eſt-à-dire auſſi ſimple dans le tems de l'*accès* d'hémorrhoïdes, c'eſt qu'en retranchant le vin, l'eau-de-vie, la biére, &c. ils boivent tous les matins de petits coups d'eau laiteuſe très-légére, & elle ſe fait avec un poiſſon de lait ſur une pinte d'eau, pour ſix ou huit petits verres, qu'il faut prendre dans la matinée, comme une boiſſon de quelque tiſanne ordinaire.

Au reſte la nature ne s'eſt nullement oubliée ſur le fait du retour du ſang qui a à remonter des parties baſſes, pour reprendre ſa circulation par le foye, & de ce viſcére pour parvenir au cœur : ce ſang qui tombe de toutes parts dans la *veine porte*, étant denué de la plus grande partie de ce qui devoit lui ſervir de véhicule, a beſoin d'un ſpiritueux, d'un ſulphureux doux & paiſible pour réparer ſes pertes & ſe remettre en eſprits ; & c'eſt à quoi ſert très-à-propos le ſang qui coule de la *veine ſplenique* dans la *porte*. Car comme on l'a vû ci-deſ-

ſus,

ſus, ce ſang ſans être charié par des artéres, eſt pourtant artériel, parce qu'il s'eſt conſervé tel dans les cellules de la rate, que la nature a deſtinées pour être le *repaire* du ſang artériel qui vient de l'aorte. Ainſi le ſang mis en réſerve dans ce rezeau artériel, deſcend auſſi tout arteriel par les veines *ſpleniques*, leſquelles n'en font qu'une pure ou ſimple *tranſvaſation*, pour le deſcendre dans la *veine porte*. Ainſi donc tous ces réſidus de ſang, dépouillés de ce qu'ils avoient de plus fluide ou de plus travaillé, ſe trouvent rechauffés & ranimés par le mêlange continuel de ce ſang artériel, qui lui eſt apporté par les veines *ſpleniques*. Et en ceci conſiſte le veritable uſage de la *rate*, qui eſt de préparer dans le ſang les parties qui doivent former la bile dans le foye. Car le *ſang ſplenique* arteriel venant à renouveller celui de la *veine porte*, en y répandant la chaleur & l'humide naturel ; c'eſt comme un nouvel eſprit de vie, lequel remuant chacune des parties de ce ſang, les tient ſuffiſamment dégagées, pour que

tout le ſang de la *veine porte* arrivant au *ſinus* qu'elle forme à ſon entrée dans le *foye*, la ſyſtole de ce *ſinus*, qui fait office de *cœur* dans l'enceinte de ce viſcére, le darde avec force dans les *ſecretoires* du foye. Or de toutes ces eſpéces de bouches, *ſuinte* dans les *canaux biliaires* ou hépatiques, une lymphe graſſe *oleagineuſe*, ou ſulphureuſe, qui s'écoule continuellement dans les inteſtins; c'eſt de cette lymphe que le chyle d'abord & enſuite le ſang tirent la vertu balſamique qui les préſerve de corruption, en leur communiquant la chaleur douce & bienfaiſante, qui fait la *craſe*, la temperature, & toute la bonne conſtitution de leur maſſe & de tous leurs ſucs. Car la vertu *ſaponaire* de la bile, qui tient liſſes, *levigées* & *ductiles* les parties du chyle, fait dans la maſſe du ſang le même effet, en liant toutes ſes parties, d'une maniére ſouple & humide; & c'eſt par-là qu'elles peuvent s'allonger ſans ſe rompre pour paſſer par toutes les *filiéres* qu'elles ont à traverſer pour conſommer ou parfaire la circula-

tion du ſang. En conſéquence de ceci l'ancienne Médecine avoit attribué au *foye*, la vertu de la *ſanguification*, ou de faire le ſang, parce que la bile qui eſt l'ouvrage du foye, donne au ſang ſon caractère & comme le ſçeau de ſa perfection.

Ces avantages de la bile ſubſiſtent, tant qu'aucun alliage étranger ne vient point en déconcerter les principes naturels. Mais dès les premiers pas qu'elle fait dans les entrailles, elle trouve ſur ſon chemin le *ſuc pancreatique* : c'eſt une ſeroſité douce & inſipide de ſa nature ; mais l'acide ſecret qu'elle cache venant à s'exalter par quelques occaſions que ce ſoit, c'eſt un mélange *ſalin lixiviel* qui en réſulte ; pour peu que de ſon côté le ſoufre de la bile s'exalte, il fera de cette huile eſſentielle, une huile boulée, ou paſſée au feu : le chyle, qui eſt un ſuc laiteux, qui concentre un acide, venant à s'aigrir, il en reſultera une combinaiſon de ſel aigre avec la bile, & cette combinaiſon paſſant dans le ſang, c'eſt un âcre ou un ſalin plus ou moins actif ou brulant,

à mesure qu'il s'exalte en circulant dans les vaisseaux : & voila un sang *atrabilaire*, parce qu'il est plein d'une bile âcre & dégénérée, cause ordinaire de tant de facheux maux, d'ardeurs, d'anxiétés & de chaleurs qui dessèchent les parties, qui les roidissent & les tiennent dans une disposition *spastique*, plus ou moins *phlegmoneuse*. C'est elle qui tient les corps des malades dans des inquiétudes habituelles & dans des fievres d'autant plus difficiles, que les solides y sont plus intéressés : de-là viennent les affections *mélancoliques*, *rateleuses* & *hypocondriaques*, qui donnent tant de peine aux Médecins & aux malades. C'est que cette indisposition est le comble de l'*intemperie*, parce que portant un dérangement total dans l'œconomie animale, les *solides* se trouvent hors de *ton*, en même tems que les *fluides* sont hors de mesure & de proportion avec eux. C'est pourquoi l'on ne peut s'attendre à rien de sûr ou de réglé, dans les maladies mélancoliques ou atrabilaires, parce que les digestions sont autant infidéles, tar-

dives, fautives même, que les *oscillations* ſont dérangées & les broyemens deſordonnés. Ainſi c'eſt veritablement dans ces maladies que, comme parle Hippocrate, le *prognoſtic* pour la vie ou pour la mort, pour le ſoulagement ou la non-guériſon ſe trouve très-incertain.

C'eſt bien pis quand la diſpoſition *atrabilaire* paſſe des vaiſſeaux ſanguins dans les nerfs, ou du ſang dans les *eſprits*. Car c'eſt un volatil *diſparate*, étranger & vicieux, une *halénée* qui contrarie toute la nature, & qui altére le *ſuc nerveux*, en tenant les nerfs dans l'*ataxie*, c'eſt la perte de la conſonance ou de l'équilibre entre les *ſolides* & les *fluides*, ou de l'uniformité de la circulation du ſang. Alors l'imagination ſe trouble dans les malades, les vapeurs les ſaiſiſſent, les oſcillations ſortent de leurs *vergences* ou directions, de ſorte que tous les remédes ou autres ſecours les bleſſent, ou les indiſpoſent par la mauvaiſe humeur, ou la contrariété qu'ils apportent à tout ce que la Médecine leur offre; tels ſont les mélancoliques.

XXXXV. Mélancolie. La mélancolie entre ſouvent pour beaucoup dans les cauſes des maladies des Pauvres. Quoique accoutumés par état à une certaine humiliation, ils en reſſentent cependant quelquefois tout le poids ; car enfin la bile eſt chez eux comme dans tout le genre humain, c'eſt-à-dire, ſuſceptible d'aigreur : or rien n'eſt plus capable de l'aigrir que la continuité des rebuts & des mépris qu'ils ont à eſſuyer tous les jours ; c'eſt ce qui fait que les perſonnes vrayement charitables cherchent à les égayer un peu en mêlant dans leurs aumônes des airs conſolans, & des marques d'humanité ; de même la Médecine, pour ne manquer à rien de ce qui peut ſoulager les Pauvres, a auſſi en vûe de corriger la mélancolie qui produit leurs maladies ou qui les entretient.

Ainſi, changeant en *confortans*, en *cordiaux*, & en ſemblables remédes tant de *purgatifs*, de *fondans*, d'*émétiques*, & d'irritans dont on accable les pauvres, l'on aura la ſatisfaction de les voir recouvrer plûtôt & plus ſûrement la ſanté : un peu d'uſage

de tant d'excellentes *confections* qui vont à relever les eſprits & ranimer la nature, comme les confections d'*hyacinthe*, d'*alkerme*, la *thériaque*, le *philonium Romanum*; tant d'eaux cordiales, de *canelle*, de *fleurs d'orange*, de *bugloſe*, avec leurs ſyrops, ſans oublier celui d'*œillet*, enfin les ſucs aqueux de ſemblables plantes, ou des *apozemes* que l'on en fera par de ſimples infuſions; tout cela placé à propos en mille occaſions des maladies des Pauvres, abrégera & leurs ſouffrances & la dépenſe de tant de drogues que l'on prodigue dans leurs infirmités.

Il eſt encore un reméde excellent, mais contre lequel on eſt extrêmement prévenu, c'eſt l'*Opium*: on prétend communément que c'eſt un poiſon ou du moins le plus malfaiſant de tous les remédes; cependant il eſt ſi efficace, qu'il eſt capable, ſuivant la penſée d'un célébre Médecin *, de faire revenir un *roüé* qui ne ſeroit pas encore mort; de quel ſoulagement ne prive-t-on pas de pauvres gens qui paſſent les jours & les nuits à crier dans leurs chu-

* *Platerus.*

matiſmes, ſouvent dans un mal de dents, & encore en d'autres occaſions, qu'on abandonne aux cruelles importunités d'une toux ſéche & ſanglante qui les tiendra éveillés, ſouffrants & gémiſſans continuellement, faute d'un remède qui appaiſeroit leurs maux dans un moment. L'opium placé après les grands remédes en bien des maux qui deviennent habituels, abrege bien du tems & de la peine aux pauvres malades. La frayeur qu'on a de l'opium en arrête l'uſage; mais pourquoi tant de hardieſſe, de témérité même, à donner des *purgatifs*, des *hydragogues*, des *mercuriels* ou *fondans* de ce genre, des *ſudorifiques* les plus vifs, ou des *volatils* les plus ardens, dont les effets ſont ſi dangereux, en même tems qu'ils promettent bien moins ſûrement la guériſon ou le ſoulagement? Il ne faut que ſçavoir éviter les écueils de l'*opium*, & l'on en tirera de grands avantages. Or l'écueil principal de l'opium entre les mains de la plûpart des gens, c'eſt qu'on ne le donne qu'à deſſein de faire dormir; cependant c'eſt précisément

précifément de quoi il faut le moins s'occuper, puifqu'il eft prouvé par l'ufage, que l'opium fans faire dormir foulage & guérit les malades, même fans faire ufage des purgatifs. On l'a vû guérir comme fur le champ une colique des plus cruelles qui depuis longtems tourmentoit un pauvre homme jour & nuit, en lui donnant une dofe de pilules purgatives (c'étoient des pilules *cochées*) en y mêlant un grain d'*opium* : par ce moyen, non-feulement les douleurs cefferent, mais en même tems plufieurs lavemens & autres purgatifs qui étoient reftés fans effet dans le corps, revinrent avec une facilité qui étonna le malade & les affiftans.

La jauniffe eft encore une maladie affez commune chez les Pauvres, on en trouve la caufe dans la plûpart des moyens qu'ils emploient pour apporter quelque adouciffement à leurs peines : par exemple, c'eft pour fe foulager de l'ennui de leurs travaux & de la difette, autant que pour fe foutenir, qu'ils boivent de *l'eau de vie* dès le matin, ce LXXXVI. La Jauniffe.

qui fait que cet esprit ardent agissant alors immédiatement sur les parties solides & fluides du corps qui est à jeun, il enflamme le sang & la bile, & par-là desseche le foye. Les plus modérés s'accordent du vin pur ; qu'ils boivent tel pour mieux se soutenir dans leurs fatigues ; mais cette boisson pour être plus lente à enflammer les humeurs, le fait cependant à la longue, en portant journellement cette cause de secheresse dans le foye. Car le terme de la jaunisse, ou sa consommation consiste dans l'obstruction du foye, ou dans l'endurcissement de ce qu'on appelle ses glandes ; & l'ardeur que prend le sang en fait la véritable origine. En effet, si le sang dont il s'agit est un sang artériel qui vient de la rate à la *veine-porte*, il est aisé de comprendre que le feu qu'apportent en même tems dans le sang des liqueurs ignées ou brûlantes, le développera excessivement, de sorte qu'arrivant exalté dans le foye, emporté alors par son feu, il ne se permet point le repos ou le ralentissement nécessai-

re à l'œuvre des *sécrétions*, & surtout à celle de la bile dans le foye. C'est pourquoi un tel sang échappant aux bouches ou aux orifices des sécrétoires de la bile dans ce viscére, y passe de plein pied dans la *veine-cave*, & par celle-ci répandant la bile dans toute la masse du sang, elle se dérobe si parfaitement au foye, que toutes les parties jusque dans le blanc des yeux s'en voient teintes, pendant que les matiéres qui devroient en prendre la couleur dans les intestins, blanchissent, signe indubitable de l'obstruction du foye.

La partie rouge du sang fait le fonds de la maladie en question, & ce ne sera qu'en en reprimant le feu & l'impétuosité qu'on parviendra à la rendre plus tranquille, ou moins précipitée dans son passage par le foye. Ainsi la saignée jointe à un régime convenable, surtout à l'abstinence des liqueurs vineuses, procurera cet avantage. Car les humeurs ont ici si peu de part, que de commencer dans cette maladie par vouloirpurger, c'est com-

mencer par où il faut finir. Tout au plus il eſt ſupportable d'employer d'abord un *émétique* tempéré, comme demi-once ou ſix gros de vin émétique mêlé dans une once ou deux d'huile d'amandes douces. Mais après cela il faut s'en tenir à la boiſſon abondante d'une tiſanne faite avec les racines de fraiſier, d'ozeille, de guimauve, & de regliſſe. Mettre bouillir un moment dans chaque bouillon une poignée de ces herbes-ci mêlées & hachées, ſçavoir *endives* ou *chicorée verte* de jardin, *chicorée ſauvage*, *ozeille*, *poirée*, *cerfeuil*, de chacune une bonne poignée; & donner deux de ces bouillons tous les matins, mêler un gros de *crême de tartre* avec quinze grains de *nitre purifié*, que l'on donnera immédiatement avant un bouillon ou une ſoupe, à midi & au ſoir; & un lavement tous les après-midi d'une décoction commune avec deux onces de miel de *nenuphar*: il faut pratiquer tout ceci pendant huit ou quinze jours ſuivant la nature du mal, ſans purger le malade qu'à la fin de ce terme,

avec une once de ſel d'Angleterre & une once de ſyrop ſimple de *roſes pâles*, ou de chicorée compoſé de rhubarbe ou de pommes, ou bien avec les tamarins & les follicules, ſuivant la diſpoſition des entrailles. Si le mal s'opiniâtre l'on en viendra aux eaux de Paſſi, on aura ſoin de purger le malade, comme on vient de dire, à la fin des eaux.

Le *cholera-morbus* eſt une maladie effrayante, tumultueuſe, dans laquelle la bile en fureur ſe précipite tout-à-la fois par bas, & ſe ſublime & s'emporte par haut. L'on vient de voir comment elle fait la jauniſſe, lorſque échappant aux *ſécrétoires* du foye, elle quitte la voye des conduits biliaires pour enfiler celle des vaiſſeaux ſanguins. Ici par un déſordre contraire, la bile pouſſée par un *volatil* impétueux entre en fougue dans les ſécrétoires du foye, & ſe précipitant par les vaiſſeaux biliaires, elle tombe irritée dans le premier des inteſtins ; puis par un double ſoulévement qu'elle excite dans les fibres nerveuſes de LXXXVII. Cholera-morbus.

cet *inteſtin* & de l'*eſtomac*, elle produit une irritation double, laquelle d'une part fait le vomiſſement, & de l'autre un cours de ventre bilieux. L'inflammation n'eſt guère loin dans l'affreuſe angoiſſe où ſe trouvent tout-à-la fois & les *ſolides* irrités, & les *fluides* en courroux. C'eſt une double *exploſion*, une cauſe compliquée, mais que les mêmes remédes peuvent dompter. Car en écartant le ſang de la preſſe où il ſe trouve ainſi gêné dans les vaiſſeaux, (c'eſt l'effet de la ſaignée du bras,) les *délayans* largement donnés affoibliſſent ſi parfaitement l'impétuoſité de l'humeur bilieuſe, qu'ils en éloignent le danger. La ſeule eau de poulet, de veau, ou de *citroüille*, acheve preſque l'ouvrage ; il ne reſte que l'*érétiſme* que ſouffrent les fibres nerveuſes ; mais alors les cordiaux calmans, adouciſſans, narcotiques même en cas de beſoin, ſont très-utiles. Ce ſont, par exemple, des potions à prendre à la cuilliere, compoſées avec les eaux de ſcorſonére, de coquelicot, de canelle, de meliſſe ſimples, où l'on mêle les

poudres de *ſuccin préparé*, d'*yeux d'écreviſſes*, de cachou, quelquefois les *goutes anodines*, ou de la *liqueur minerale*, & le ſyrop d'*œillet*, ſans ometre des lavemens anodins où l'on diſſout l'huile d'amandes douces. Le mal enfin venu à compoſition, l'on employe les potions huileuſes, faites avec trois onces d'huile d'amandes douces, une once & demie de ſyrop violat, quelques gros d'*eau de canelle* orgée, & quelques *goutes anodines*.

Mais une autre maladie plus preſſante encore, plus douloureuſe, & plus aiguë, qui eſt du genre phlegmoneux, & qui appartient au *bas-ventre*, c'eſt la colique de *Miſerere*, ou la *paſſion iliaque*. On voit dans cette maladie une autre ſorte de renverſement dans le mouvement *periſtaltique* des inteſtins, par où les humeurs, ſans en excepter les gros excrémens, ſortant impétueuſement par le vomiſſement, ſe dérobent ſi parfaitement aux parties baſſes, que tandis que le malade ſouffre les plus cruelles angoiſſes pour vomir, rien ne s'échappe par les ſelles : l'engage- LXXXVIII. Colique de *Miſerere*.

ment de quelque inteſtin dans les *deſcentes*, par-tout où elles ſe faſſent, juſqu'à procurer l'étranglement de ces inteſtins, eſt une cauſe très-ordinaire de la *paſſion iliaque*, & la réduction de l'inteſtin par l'habile main d'un Chirurgien *herniaire*, en eſt alors le remède certain. Un avis donc capital pour les Pauvres, ſur-tout s'ils ſont artiſans, c'eſt que quand ils ont des deſcentes, ils n'aillent jamais ſans *bandages*. Mais l'inflammation des inteſtins grêles, toute ſeule eſt bien capable d'un tel effet. C'eſt donc à l'inflammation qu'il faut ici s'en prendre dans cette cruelle maladie, qui n'attend alors la guériſon & ne l'obtient que par les ſaignées preſſamment réitérées du bras, & à la fin du pied, en même tems que l'on prodigue les délayans aqueux, & même l'*eau de poulet*, le *petit lait*, les eaux de *graine de lin*, d'*orge*, de *gruau*, paſſées ſur des ſemences de *pavot blanc* & de *melon*; les applications des cataplaſmes émolliens anodins, d'*embrocations* de même genre, & s'il eſt poſſible, d'un *chat ouvert* tout vivant, ou de

l'*épiploon* d'un veau ou d'un mouton chaudement & promptement porté ſur l'endroit du ventre. Enfin les lavemens huileux adouciſſans, émolliens. Car ce n'eſt point ici le cas de faire avaler du *Mercure crud* ou des *balles de plomb*, dont l'on a vû quelquefois d'heureux ſuccès dans les deſcentes, ou plûtôt encore dans ce qu'on appelle *boyaux noués*; mais en ce cas même l'on ſçait combien ce remède peut être fautif. Cependant on ne doit pas ici omettre de faire obſerver, qu'il eſt une *paſſion iliaque-hyſterique*, qui ſe trouve dans les perſonnes du ſexe ſujettes aux accès de vapeurs. Car c'eſt dans ces accès qu'on les voit quelquefois pluſieurs jours de ſuite vomir les excrémens, tandis qu'il n'en ſort aucun par le bas. L'on a vû même cet accident arriver & guérir pluſieurs fois dans une même fille vaporeuſe hyſtérique : & ces guériſons s'opérent par les ſaignées réiterées du pied, après avoir fait ſuffiſamment précéder celles du bras; le reſte de la cure s'opére par l'uſage extérieur & intérieur des antihyſté-

riques *calmans*, *narcotiques*, *amolliſſans*.

LXXXIX. Récapitulation de ce qui a été dit.

L'on vient de voir par tout ce qui a été dit des maladies du bas-ventre, la part principale qu'y a le ſang par ſa partie rouge ; ſoit qu'elle ſe mette en *congeſtions* phlegmoneuſes, ſoit qu'elle cauſe des *inflammations conſommées*. C'eſt qu'en effet l'abondance du ſang dans toutes les parties du bas ventre mene à de ſemblables accidens. Le retour de tout ce ſang dans le *ventricule droit du cœur*, auroit fait craindre un nouvel accident, c'eſt-à-dire, l'*engouement*, qui n'auroit pas manqué ſi tout le ſang de retour des *iliaques*, des *hypogaſtriques*, des *meſeraïques*, &c. étoit venu ſe rendre immédiatement dans un ample & horiſontal canal, tel que la veine *cave*. Mais la nature y a pourvû ; elle partage ce volume de ſang dans autant de canaux qu'il y a de rameaux dans la *veine porte* ; elle rompt les impétuoſités de la maſſe ou du volume qu'auroit eu ce ſang, en le détournant dans autant de ſentiers que cette veine a de capillaires, de ſorte que n'entrant dans le large tronc de la veine *cave*,

qu'après toutes ces coupures & tempéramens, il s'y mêle tranquillement & sans trouble.

Il y auroit eu de même beaucoup à craindre du retour des différentes portions de sang dans la veine cave, si celui de la *veine porte* y étoit entré en même tems que celui qui revient des *lombaires*, des *émulgentes*, des *utérines*, & des *spermatiques*, y étoit arrivé, parce que d'un tel *confluent* se seroient ensuivis de dangereux inconvéniens dans le ventricule droit du cœur. C'est pour prévenir tout ce désordre que la nature a placé une veine, comme *postiche*, hors d'œuvre, (c'est l'*azigos*,) située le long de la cave & à côté d'elle, dont les ramifications prolongées jusque dans le fonds du bas ventre, remontent le sang des veines ci-dessus nommées, pour le décharger, non d'abord dans la veine cave, mais dans dix branches capitales de l'*azigos*, lesquelles comme dans des rigoles, en ramassant le sang qui s'y décharge de la part des intercostales, vont le porter au-dessus du ventricule droit dans la cave su-

périeure. Ce n'eſt pas tout, aucune *valvule* n'empêche le ſang d'aller de l'un à l'autre de ces vaiſſeaux, car les injections paſſent de l'*azigos* dans la cave & de la cave dans l'azigos. Eſt-il poſſible de ménager au ſang qui remonte, plus de facilités pour le mettre hors de danger de s'engoüer à la rentrée dans le cœur? Telle eſt l'attention de la nature pour entretenir l'uniformité de la circulation du ſang, afin que chaque portion s'en diſtribue dans l'endroit qui lui eſt deſtiné; tel eſt le but des ſaignées qui tendent à ce que le ſang garde ou reprenne ſes ſituations naturelles, que les maladies changent ſi étrangement: car comme la nature *morcelle*, pour ainſi dire, la maſſe du ſang, pour le faire circuler également dans les vaiſſeaux, de même les Praticiens dérobent par les différentes ſaignées le ſang qui va inonder les viſcéres, pour le retenir ou le rappeller dans les parties auſquelles il appartient. Puis donc que tout le ſoin de la nature va à tout *équipoller* dans la circulation du ſang, dans ſes mouve-

mens, ſon volume, ſes directions, ſes impétuoſités, pour en entretenir l'ordre dans l'œconomie animale, conſerver la ſanté, rien convient-il tant à la ſageſſe d'un Praticien, que d'avoir les mêmes vûes pour la rétablir?

Cependant quelque choſe que faſſe la nature pour pourvoir à ce que le ſang de retour dans le ventricule droit en ſorte aiſément ſans s'embarraſſer & ſans porter ni trouble ni violence dans les vaiſſeaux, il ne lui a point été poſſible de prévoir en combien de manieres différentes ce ſang y arrive vicié dans ſes qualités, groſſi dans ſa maſſe, appeſanti dans ſa conſiſtance, augmenté dans ſa quantité, enfin bouffant ou trop raréfié par quelque volatil étranger, ſuites ordinaires d'un régime mal-faiſant, ſoit par les alimens mal aprêtés, ou par des boiſſons ardentes ou trop vineuſes. Dans ces conjonctures ſe perdent les meſures que la nature avoit miſes entre la capacité du ventricule droit, & celles des vaiſſeaux où il doit chaſſer le ſang à meſure qu'il le

reçoit , lorſque les diametres des artéres pulmonaires ſe trouvant en rapport avec lui , ſa force naturelle de reſſort lui ſuffit pour chaſſer cette quantité de ſang , & les réſiſtances des tuniques muſculeuſes de ces artéres ſont compaſſées avec celles du ventricule. Mais ce ſeront deux onces de ſang qui arriveront à ce ventricule , & ce ſang ſera plus peſant & plus élaſtique lui-même ; de-là donc viendra ſur le champ une diſproportion entre les *fluides* & les *ſolides* du cœur & des artéres. Car les forces des *ſolides* ne ſe remontant pas ſur le champ à proportion de celles des fluides ou du ſang , ces *réſiſtances* ſeront contraintes de céder à la force ; & ainſi les globules de la partie rouge étant lancées avec trop de force & d'impétuoſité dans les capacités des artéres , ils forcent les entrées des *artéres lymphatiques* , leſquelles aboutiſſent dans les *bronches* & dans les véſicules du poumon , & y font un épanchement de cette partie rouge ; de-là le crachement de ſang , ſi effrayant par lui-même , & ſi dangereux de ſa nature à cauſe du viſcére qui en ſouffre.

L'on ſe ſentiroit d'abord porté avec le vulgaire à arrêter ce ſang par les aſtringents, mais c'eſt juſtement ce qu'il faut garder pour la fin de la cure; car ces remédes ne faiſant que reſſerrer les fibres du vaiſſeau ouvert, ſans avoir préalablement rompu l'impétuoſité du ſang, & ſans l'avoir ſuffiſamment affoibli de volume & de force en en reprimant l'*élaſticité*, il arrivera que le ſang pouſſé vers le vaiſſeau qui s'eſt ouvert, mais retenu par l'iſſuë qu'il s'étoit faite, les vaiſſeaux voiſins s'en engorgent, ainſi le viſcére ſe trouve inétreſſé dans toute ſa ſubſtance à la maladie que l'on traite; car l'*inflammation* prenant la place de la *congeſtion* qui avoit commencé le crachement de ſang, elle diſpoſe le poumon à la pourriture, aux tubercules pourriſſants, enfin aux *ulcérations phthiſiques*, & à la pulmonie, comme on le verra bien-tôt. Il faut donc commencer par ſaigner promptement du bras toutes les quatre ou cinq heures, juſqu'à ce que le ſang modere ſes *échapées*. Il faut pourtant bien obſerver, ſi quelque crûe

de ſang arrivée à l'occaſion de quelque ſuppreſſion ſanguine, ou dans les perſonnes du ſexe, ou dans ceux qui ſont ſujets aux *hémorrhoïdes*, n'auroient pas la meilleure part au crachement de ſang, & en ce cas le poumon étant ſain d'ailleurs, c'eſt-à-dire, ſans engorgement précedent, il faut faire de bonne heure quelques ſaignées du pied, après quelques-unes du bras; car il eſt toujours très-dangereux dans les affections de poitrine de ſaigner du pied. En même tems en recommandant un régime très-ſobre, l'on fera boire au malade de l'eau d'*orge*, de *ris*, de *millet* émulſionnée avec les ſemences de *pourpier*, de *plantain*, & celle de *pavot blanc*, le ſyrop de *nenuphar* au lieu de ſucre, les poudres abſorbantes terreuſes, comme les *coraux*, les *terres ſigillées*, le *bol d'armenie*, le *cachou*, tout cela arroſé de jus de *citron*, & temperé par quelques *goutes anodines*, ſont d'une grande utilité; car les molécules de tels ingrédients ſe mettant entre les globules du ſang, les enraient en quelque maniére, & comme au-

tant

tant d'entraves, les arrêtent dans leurs mouvemens. De même les ſucs d'herbes de *plantain*, de *pourpier*, de *mille feuilles*, avec les ſyrops de *roſes ſéches* & de *grenade* ſont des potions très-utiles, car elles moderent conſiderablement la fougue du ſang; c'eſt ce que fera auſſi le fréquent uſage du *nitre purifié.* Enfin le crachement de ſang venant à demander un promt ſecours, l'on en viendra à l'uſage de la *liqueur minerale anodine*, donnée par goutes, depuis ſix juſqu'à douze ou quinze par fois, mais pluſieurs fois dans le jour, ou ſeule, ou mêlée avec les goutes anodines, & toujours proportionément à l'âge, & au temperament du malade; on pourroit encore donner deux ou trois grains de ſel *ſédatif* mêlés avec demi grain d'*opium.* D'autres donnent à la cuillere une décoction de *cachou*, mêlé avec le ſyrop de *karabé* & la *confection d'hyacinte :* on emploie auſſi les infuſions de *mille feuille* & de *liere terreſtre*, où l'on mêle les *goutes anodines*, ou le ſyrop de pavot blanc. Mais un piége aſſez ordinaire dans les cra-

chemens de ſang, c'eſt que quelquefois ils paroiſſent guéris, & cependant on eſt étonné de les voir revenir comme par accès. Alors le *quinquina* bouilli avec le *liere terreſtre*, le *cachou*, le *plantain*, la *mille feuille*, &c. donné par petites doſes avec le *ſyrop de diacode*, devient néceſſaire, & on le continue à peu près comme dans une fievre d'accès.

Mais le malade n'en eſt pas quitte pour le danger du mal préſent, car le crachement de ſang eſt le prélude de la *phthiſie*. On doit bien examiner ſi cet accident vient d'une cauſe exterieure, ou de ſa ſurabondance, comme on le remarque dans les corps *plethoriques*, dont le ſang entre en *turgeſcence* dans le printems; & dans les perſonnes du ſexe, ou dans celles qui ſont ſujettes aux hémorrhoïdes par la ſuppreſſion qui ſe fait ſouvent en elles. C'eſt que dans ces occaſions, le crachement de ſang n'étant point accompagné de fievre, & la toux n'étant ni habituelle ni continuelle, mais venant ſeulement par quinte, elle n'importune point par ſa durée; quelques

ſaignées répriment ces ſortes de fougues cauſées par l'amas du ſang ; enſuite un régime ſobre & beaucoup de ménagement dans l'uſage du vin & de toutes les nourritures trop ſucculentes ou trop apprêtées, achevé de prévenir les ſuites & les retours de ces ſortes de crachemens de ſang.

Mais lorſque la fievre prend au malade, & que le crachement de ſang, ſouvent même moins abondant, eſt accompagné d'une toux importune par ſa fréquence, d'étouffemens, d'inſomnie, & qu'au milieu de tous ces accidents l'amaigriſſement ſe manifeſte ſur le corps du malade, alors il eſt vraiſemblable que la congeſtion du ſang eſt paſſée en *phlogoſe*, ou même en inflammation. C'eſt ce qui arrive ſur-tout, à ceux qui ont de naiſſance la *tache phthiſique*, car leur poumon étant né d'un *ton* aiſé à s'affoiblir dans ſes fibres, les embarras qui arrivent à ce viſcére deviennent aiſément inflammatoires, parce que le ſang s'y ralentit bien-tôt dans les capillaires artériels lymphatiques. Il faut d'ailleurs ne ja-

mais perdre de vue qu'il eſt des perſonnes, des temperamens, & des *conſtitutions* d'air, de pays, ou de lieux que l'on habite, où le ſang, comme il a été dit, ſort du poumon dans le ventricule gauche du cœur, ſans avoir été autant attenué qu'il convient pour faire la moleſſe des ſucs qui le compoſent, & pour le rendre autant ſouple & fluide qu'il a beſoin d'être, pour ne point devenir ſujet à s'enflammer dans les parties où il s'arrête. De telles conſiderations ſervent à ſe prémunir contre les ménaces de phthiſie en conſéquence des crachemens de ſang. Ainſi donc il ne convient point de les regarder dans ces conjonctures comme de ſimples *extravaſations* de la partie rouge, car le ſang étant diſpoſé à l'inflammation, dont il porte en ſon ſein les ſemences ou les germes, il faut pourvoir de bonne heure à ce que le poumon ne ſe laiſſe point pénétrer par le ſejour d'un tel ſang, lequel s'appeſantiſſant dans les capillaires des veſicules pulmonaires, jette les fondemens de la phthiſie la plus

dangereuſe. C'eſt que les extrêmités des capillaires artérielles lymphatiques demeurant *engoués* de ſucs ralentis & croupiſſants, ce ſont comme autant de gountiéres, qui diſtillent la lymphe pourrie, qui devient matiére de ces crachats épais qui impoſent ſouvent, comme s'ils étoient vraiment *purulents*; mais du moins ils menacent de *purulence* des parties les plus intimes qui compoſent le fonds ou la tiſſure du poumon, & pour lors la phthiſie eſt bien proche, & demande la plus parfaite attention d'un Médecin; & l'ulcére ne manque pas de ſe former. L'on voit donc naître une fievre lente, mais continuelle, une toux plus ſéche qu'humide, plus ou moins fréquente, mais pourtant qui ne vient point par *quintes*, de ſorte qu'elle eſt preſque continuelle jour & nuit. Enfin la maigreur fond toute l'habitude du corps, & c'eſt la conſommation du mal. L'on a donné, en parlant de la pleuréſie, *l'étiologie* de ces ſortes d'*éthiſies*; mais l'état du poumon dans le cas préſent confirme bien cette cauſe; car

tout le tiſſu de ce viſcére étant imbibé de ſucs ralentis, & croupiſſants, dont tous les vaiſſeaux demeurent *engoués*, c'eſt une eſpéce de pareſſe ou d'inertie que contractent les fibres nerveuſes des tuniques des artéres. Or de cette eſpéce de fletriſſure, ſuit un amolliſſement tenant de l'*atonie*, ou un dechet de la vertu ſyſtaltique, dont les artéres du poumon ont tant beſoin pour ſe dégager du ſang qu'elles ont à chaſſer dans les veines. C'eſt donc un affoibliſſement général de toute la force de cette vertu, laquelle ne peut plus broyer le ſang dont l'atténuation eſt cependant l'unique ouvrage du poumon, afin que ſortant fluide & léger par le ventricule gauche, il ſoit le fondement de toutes les *coctions* qui ont à ſe faire, & en particulier de l'*aſſimilation* par laquelle s'acheve la *nutrition* des parties. Il n'eſt donc pas étonnant que l'amaigriſſement ſe manifeſte par tout le corps, dès que les ſucs nourriciers mal attenués, ne peuvent plus s'inſinuer dans les *ſachets veſiculaires*, dont la répletion doit faire le volu-

me ou l'embonpoint des parties.

De cette même diſpoſition du poumon vient une fievre lente, habituelle & ſans interruption, parce que tous les vaiſſeaux étant continuellement engorgées, c'eſt une digue qui entretient une lute continuelle & irréguliére entre les *ſolides* & les *fluides*; ſource ordinaire de toutes les fievres. De-là réſultent des ſecouſſes dans les parties nerveuſes, dont l'*érétiſme* fait la toux. Ainſi une même cauſe originaire eſt celle de ces trois dangereux ſymptomes, la toux, la fievre lente, & l'amaigriſſement. Les crachemens de ſang ſuivront encore, lorſque ſa maſſe prenant trop de *rareſcence* ou de volume, fera entr'ouvrir quelque artére lymphatique. Enfin les cours de ventre *colliquatifs* qui terminent ſouvent la phthiſie, ne ſont autre choſe que des *échapées* de ſucs nourriciers, qui n'ayant point leurs diſtributions libres, ſe précipitent par les *ſecretoires bannaux*, c'eſt-à-dire, par ceux qui ſont ordinaires pour la décharge de tout ce qui incommode la nature, ou par ſon

poids, ou par son abondance. Il est aisé de comprendre par ce dérangement dans les *secretions* quelle doit être la cause des sueurs prodigieuses qui épuisent les *phthisiques*.

Les remédes les mieux choisis sont pourtant impuissants contre de tels maux, parce que quoique la *phthisie* ne soit point absolument incurable, elle devient cependant *inguérissable*, en ce que nonobstant tous les utiles secours qu'elle tire de la *Pharmacie*, de la diette & du régime, la cure n'en est souvent dans le fonds que palliative, parce que l'integrité d'équilibre, en quoi consiste l'essence de la veritable santé, ne se rétablit jamais bien entre les *solides* & les *fluides* d'un poumon, quand la *vertu systaltique* a souffert un déchet tel que celui que suppose la vraie phthisie. Ainsi tout l'art de cette cure consiste à entretenir une espéce d'égalité entre les mouvemens du sang & le *ton* des parties. Le principal soin doit donc être de tenir le sang dans un juste volume; & l'action des esprits & des nerfs dans une moderation proportionnée.

née. La ſaignée du bras faite à propos & réiterée de tems en tems opére le premier effet, le choix & la quantité moderée des alimens doux & humectans procurent le ſécond. Mais tous les deux à l'aide des calmans qui font l'ame de la cure de la phthiſie, opérent le *ſilentium pectoris*, tant recommandé par les anciens, qui ne reconnoiſſoient bien cette vertu ſilentieuſe que dans l'*opium*, ſur lequel ils n'étoient nulle part ſi peu timides que dans la cure de la phthiſie. C'eſt que par lui ſeul l'on appaiſe la toux, dont les ſecouſſes entretenant la divulſion des vaiſſeaux, empêchent que jamais l'on parvienne à les ſouder, malgré tous les *bechiques*, les *toniques* même, & les *agglutinatifs* les mieux choiſis. C'eſt donc de l'*opium* donné en petite doſe & preſque continuellement dans les toux des phthiſiques, qu'il faut attendre la tranquilité du poumon, en lui impoſant ſilence, & en remédiant aux inſomnies des phthiſiques. Cependant l'on doit profiter des bons intervales, que procurent les cal-

mans pour mettre en œuvre les jus d'herbes pectorales, vulneraires temperées, comme ſont la *bugle*, la *ſanicle*, la *pervenche*, &c. les infuſions *théiformes* de *veronique*, de *lierre terreſtre*, des *capillaires*, &c. les poudres abſorbantes, douces, *mucilagineuſes*, comme de *ſuccin* préparé, de *corne de cerf* préparée ſans feu, de ſemences de *pavot blanc*, & ſur le tout, d'un peu de *ſafran Oriental*, pour aller comme à la ſape du mal, afin d'en détruire le fond, en facilitant aux ſucs ralentis dans les *véſicules* pulmonaires, la liberté de reprendre le fil de la circulation, & c'eſt en même tems favoriſer l'*expectoration*, qui ſe fait d'autant mieux & plus abondamment, que la ſource en eſt plus diminuée. Il eſt des perſonnes qui font un grand cas du fameux *anti-hectique de Poterius*, mais il s'en faut bien, que l'effet réponde à ce que l'on en promet, puiſqu'au contraire il donne des maux de gorge, & des ſéchereſſes de poitrine, ce qui eſt augmenter & le mal & ſa cauſe. D'autres recommandent l'uſage du lait, cependant

il n'eſt peut-être pas de remède plus dangereux, ou plus infidéle que le lait; autant qu'il eſt le plus efficace de tous les ſecours pour rétablir une mauvaiſe poitrine, ou pour terminer la cure des maux qui l'attaquent, il n'en eſt point de plus inſuffiſant pour les guérir.

Il y a un régime à la portée des Pauvres, qui eſt bien plus ſûr que le lait, & qui a été mis en uſage par le fameux M. Cheyne, Auteur de la Médecine des Infirmes; c'eſt l'uſage des crêmes tirées de certaines graines, & de ce nombre il met celle de *haricots*, parce que leur farine a toute la molleſſe, la ſoupleſſe, la blancheur & la douceur du lait, ſans en avoir l'inconvénient, (c'eſt celui de s'aigrir, comme il arrive ordinairement au lait,) ainſi ce ſera un excellent reméde dans la phthiſie, de donner aux Pauvres des bouillons faits avec les *haricots* tout ſeuls, bouillis dans l'eau, ſur leſquels on peut jetter, ſi l'on veut, un tant ſoit peu de *ſafran*, ou bien des *haricots* cuits avec un poulet, ou dans un bouillon de

veau fort léger. Les *Italiens*, & les Médecins à leur exemple, vantent beaucoup leurs bouillons de *cemoule*, & la nature, sans tant de façon, offre aux Pauvres, dans les *haricots*, une *pulpe* farineuse, qui étant cuite à propos dans beaucoup d'eau, égale en vertu la *cemoule*, & toute semblable *pulpe* ou pâte, comme les *vermichelles* & les *macaroni* des Italiens. Un autre mets comparable à l'usage du lait, sont les grenouilles & les limaçons, deux sortes d'animaux dont les bouillons peuvent prendre la place du lait dans la cure des Pauvres phthisiques. Il faut cependant observer que les *grenouilles* sont plus saines que les limaçons. Ceux-ci ont un sel volatil, âcre & desséchant, au lieu que la chair des grenouilles & les sucs qui en viennent, ont quelque chose de bien plus doux, de plus velouté & de plus moëlleux; c'est, pour ainsi dire, une lymphe propre à remplacer dans le corps d'un *phthisique*, la lymphe nourriciére, qui par l'amaigrissement, est dérobée à toutes les parties du corps. Au reste

ſi on vouloit abſolument faire uſage du lait, on le pourroit, mais avec la précaution de ne prendre que du lait de vache, & le couper de façon, qu'il n'y en ait qu'une ſixiéme partie ſur cinq ou ſix parties d'eau commune, c'eſt-à-dire, un poiſſon de lait ſur environ une chopine d'eau, & cette quantité ſe boit à petits coups, de loin en loin, dans l'eſpace de trois ou quatre heures, pendant le tems de quelques ſemaines.

Voila à peu près tout ce que l'on peut dire ſur les maladies en général; ſi l'on trouvoit qu'il y eût quelque eſpéce de maladie dont le nom eût été oublié, on trouvera cependant dans cet Ouvrage la façon de la traiter : il ne faut pour cela que remonter à la ſource, & lire exactement ce que j'ai avancé ſur les cauſes des maladies. On verra qu'elles ne partent que de deux ſources : 1°. De la *vertu ſyſtaltique*, 2°. du ſang & de ſes ſucs; cette double cauſe s'exerçant d'ailleurs, ou ſur la *partie rouge* du ſang, ou ſur ſa *partie blanche*, l'on ſe trouve

tout d'un coup éclairé sur la connoissance des deux espéces de maladies qui sont les plus ordinaires, sçavoir les *phlegmoneuses* & les *spasmodiques*. Il auroit été malaisé sans ces distinctions, d'abréger comme je l'ai fait, l'étiologie & la cure de tant de maladies sans les confondre. Cependant de quelque espéce que soient ces maladies, elles prennent des circonstances différentes des metiers ou des professions qu'exercent les Pauvres des différens sexes, de l'état différent où se trouvent les filles, & les femmes qui deviennent grosses, accouchées, & nourrices, des âges, qui changent si fort la nature des corps dans les enfans & dans les vieillards : tous sujets qui obligent à entrer dans des détails, afin de procurer toutes les connoissances nécessaires au soulagement des pauvres malades. C'est ce que je vais faire à présent en traitant des maladies des Pauvres par rapport aux metiers qu'ils exercent.

Fin du Tome premier.

SOMMAIRE
DES ARTICLES
du Tome premier.

MÉDECINE.

Fin des Sommmaires.

Approbation du Censeur Royal.

JE soussigné, Nicolas Andry, Conseiller Lecteur & Professeur Royal en Médecine, Docteur Regent & ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le présent Manuscrit, intitulé : *la Médecine, la Chirurgie & la Pharmacie des Pauvres*, approuvé par la Faculté de Médecine de Paris, sur le rapport de trois de ses Docteurs, dans lequel je n'ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'Impression, non plus que dans les trois piéces qu'on y a jointes, qui sont une Epitre dédicatoire à la Faculté, une Préface & la Vie de l'Auteur. Fait à Paris, ce 19. de Février, mille sept cent trente-neuf.

ANDRY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; Salut. Notre bien amé le Sieur Lacherie, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *la Médecine, la Chirurgie & la Pharmacie des Pauvres*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce necessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractères suivant la Feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre scel des Présentes. A ces Causes, voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant; Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus specifié en un ou plusieurs Volumes, conjointemnt ou séparement & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes; Faisons défenses à toutes

sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé en tout ni en partie, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant ; ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans ; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Sieur Exposant & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie ; & notamment à celui du dixième Avril mil sept cent vingt-cinq ; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission. Et nonobstant Clameur de Haro, Charte, Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le quatriéme jour de Septembre, l'an de Grace mil sept cent trente-neuf, & de notre Régne le vingt-cinquiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON, *avec paraphe.*

Registré ensemble la Cession sur le Registre X. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 289. fol. 276. conformément au Reglement de 1723. qui fait défenses, Art. 4. à toutes personnes de quelle qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris les huit Exemplaires prescrits par l'Article CVIII. du même Reglement. A Paris le 8. Octobre 1739.

L'ANGLOIS, *Syndic.*

Je cede mon droit au Privilège ci-dessus à M. Alix Libraire à Paris, pour en jouir suivant nos Conventions. A Paris ce vingt-cinq Septembre mil sept cent trente-neuf,

J. T. LACHERIE.





